La génération de la guerre

Le Grand Lycée de Nantes

1914 - 1931

Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

1914 – 1918
La guerre vécue par les anciens élèves du Lycée de Nantes

Par Jean Bourgeon

« *Nous aurons beau faire, nous resterons la génération de la guerre. Elle a marqué notre vie de son sceau rouge et nous pouvons frotter, astiquer comme autrefois la plaque de couche rouillée de nos fusils, rien n'effacera la tache. Elle est partout, dans nos souvenirs, nos deuils, nos habitudes, notre langage, et quand on cherche à l'oublier quelque chose d'imprévu nous oblige brusquement à parler encore d'elle* ». (Roland Dorgelès - Préface à « L'héroïque pastorale » de Louis Vuillemin)

Ils sont nombreux ceux qui, comme Louis Vuillemin, après être passés sur les bancs du Lycée de Nantes, sont allés combattre, mourir pour beaucoup, sur le front. Certains venaient d'achever leur scolarité, d'autres étaient déjà des hommes mûrs, installés dans la vie professionnelle, mariés et pères de famille. Tous, quel que soit leur âge, ont été marqués au fer rouge de la guerre ; ils en constituent la génération.

Certains parmi eux ont laissé des carnets ou journaux intimes, des lettres envoyées aux proches et pieusement conservées par ceux-ci. Ce sont ces témoignages que nous avons utilisés pour découvrir la guerre, telle qu'ils l'ont vécue, au jour le jour ; nous les avons préférés aux récits composés, romancés parfois, écrits plus tard à destination du grand public. Car, après la guerre, nombreux furent ceux qui prirent la plume pour « *parler encore d'elle* », pour l'apprivoiser, la mettre à distance ou, simplement, faire le récit de leur expérience en rien réductible à ce qu'en diraient les autres. Une importante littérature de témoignage prospéra destinée à un public de proches ou nourrie d'ambitions plus grandes quand on s'appelle Roland Dorgelès, Georges Duhamel, Léon Werth, Charles Le Goffic….

Mais le témoignage, mis en forme, reconstruit, se veut porteur de message, qu'il soit écrit à la gloire des camarades tombés au combat ou en protestation contre les horreurs de la guerre. Il perd de sa véracité. Il n'a plus la spontanéité des notes griffonnées sur un carnet au front, jour après jour, qui lui servent de support et dont parle ainsi R. Dorgelès dans la préface du livre déjà cité : « *Ce qu'il fallait c'était s'évader de l'existence brutale : pour cela, un bout de crayon suffit et une page de calepin. On note la pensée qui vole, on analyse un sentiment, on exprime un désir, et l'on oublie pour un instant la pluie, les corvées, la mort, le rata froid* ».

Ce compagnon de fugue, ce confident, le carnet, le journal intime, c'est ce que nous avons recherché en premier parmi les témoignages des anciens élèves du Lycée, délaissant les récits écrits après la guerre. Nous n'ignorons pas qu'au moment de la mise au propre, de la dactylographie, après la guerre, le récit put être remanié, les phrases arrondies. Malgré tout, sur la correspondance, il a l'avantage d'échapper à la censure des autorités et à l'autocensure du soldat qui ne veut pas inquiéter ses proches ou qui, comme Alphonse de Châteaubriant, mesure l'incapacité des gens de l'arrière à comprendre la réalité de la guerre :

« De cette guerre affreuse, que ses proportions gigantesques ne suffisent pas, quoiqu'on en dise, à transformer en grande chose, je ne te dirai rien. Il faudrait pour t'en donner la moindre idée tout un volume d'explications et de détails. Mes carnets de notes s'enrichissent chaque jour ». (Lettre à sa sœur, 20 octobre 1914)

L'échantillon de témoins que nous avons retenu n'a rien de scientifique. Il est le fruit du hasard de l'écriture et de l'édition. Il représente la partie instruite de la population, celle qui possède au moins le baccalauréat. Du simple soldat au général, du sergent au chef de gouvernement le spectre hiérarchique est large mais s'inscrit dans la bourgeoisie, grande et moyenne, à l'exclusion des classes populaires. La tranchée mélange les groupes sociaux, sans pour autant les amalgamer. Si les conditions de vie, la souffrance, la peur sont les mêmes pour tous, elles entrent en correspondance, chez les anciens élèves du Lycée, avec une culture, un savoir, différents de ceux de l'ouvrier ou du paysan ; cela transparaît dans l'expression écrite. Au sein même de notre échantillon les émotions, leur ressenti, leur transcription varient selon l'âge, la fonction (général, journaliste, chef de gouvernement) et selon que l'on est poète, musicien, écrivain… Ceci en fait toute sa richesse.

Nos témoins sont parfois très jeunes. C'est le cas de Jacques Vaché et de Albert Poumailloux :

Jacques Vaché est né le 7 septembre 1895 à Lorient. En 1911 il entre au Grand-Lycée où il obtient le baccalauréat en 1913. Il s'inscrit ensuite aux Beaux-arts de Nantes. Il est incorporé le 15 décembre 1914. Jusqu'à sa démobilisation (fin 1918), il entretient une correspondance avec ses parents, ses amis du Lycée comme Jean Sarment avec qui il animait avant la guerre des revues littéraires, une infirmière nantaise (Jeanne Derrien) et ses amis André Breton, Théodore Fraenkel, Louis Aragon. Nous avons utilisé ses « Lettres de guerre » réunies et présentées par Georges Sebbag (Éditions Jean-Michel Place) en 1989 et 1991. Jacques Vaché meurt d'une overdose d'opium à Nantes le 6 janvier 1919.

Albert Poumailloux est né le 17 septembre 1893 à Mareuil-sur-Lay (Vendée). Après des études secondaires à Fontenay-le-Comte il entre au Grand-Lycée de Nantes en 1909 et le quitte en 1913 pour le lycée Louis Le Grand, à Paris. En 1914 il est reçu à l'Ecole Polytechnique, à l'Ecole Supérieure des Mines de Saint-Etienne, à l'Ecole Supérieure des Ponts et Chaussées. Il opte pour Polytechnique et est mobilisé le 11 août 1914 dans l'artillerie. Son journal intime et sa correspondance ont été publiés après sa mort, le 12 octobre 1915, par son ancienne préceptrice sous le titre : « Impressions de guerre » (Jouve et Cie Editeurs, Paris 1915). Merci à Monique Grandjean pour le prêt de l'ouvrage.

La plupart de nos témoins sont des hommes d'âge mûr qui ont quitté depuis plusieurs années les bancs du lycée :

Léon Jost est né à Nantes le 14 novembre 1884. Il est élève du Grand-Lycée de la classe de huitième au baccalauréat, obtenu en 1901. Au moment de la mobilisation, il est directeur de fabrication chez Lefèvre-Utile, à Nantes. Mobilisé en août 1914, il est affecté à l'usine LU pour l'adapter à la fabrication de biscuits de guerre et ne rejoint le front que le 10 mars 1915. Dès lors, il tient un journal régulier dont des extraits ont été publiés par Jean

Bourgeon et Michel Jost dans « Un dernier tour en ville » (Éditions de L'Albaron, 1991). Léon Jost meurt le 22 octobre 1941, à Nantes, fusillé par les Allemands. Il est au nombre des 48 otages exécutés en représailles de la mort du Feld-Kommandant Hotz abattu par des résistants.

Maurice Larrouy est né le 9 juin 1882 à Oran. Il arrive au Lycée de Nantes en juin 1894, en classe de 4e, et le quitte en 2e pour suivre sa famille à Marseille, en février 1896. Il entre dans la Marine en septembre 1900. En août 1914 il est lieutenant de vaisseau sur le croiseur « Waldeck-Rousseau ». Il tient un journal de sa campagne en Méditerranée, qu'il publie ensuite sous le pseudonyme de René Milan : « Les vagabonds de la Gloire – Campagne d'un croiseur (août 1914 – mai 1915) » (Éditions Plon, Paris, 1916). C'est ce journal que nous avons utilisé. Après la guerre il se consacre à l'écriture. Maurice Larrouy meurt le 18 juillet 1939.

Louis Vuillemin est né le 19 décembre 1879 à Nantes. Après ses études au Grand-Lycée il entre au conservatoire de Nantes puis, en 1899 au Conservatoire national de Paris. Chef d'orchestre au Théâtre des Arts à Paris, il sert la musique de son temps. Il met en musique de nombreux poèmes d'auteurs de son époque (Leconte de Lisle, Fauchois, …). Il compose beaucoup et est inspiré par la Bretagne. Mobilisé en août 1914, il est d'abord agent de liaison. C'est pendant cette période qu'il tient un court journal (Carnet d'un agent de liaison, décembre 1914 – janvier 1915) incorporé après la guerre dans un ouvrage plus vaste : « L'héroïque pastorale – Variations au grand air (1914 – 1918) » (Éditions Tallandier Paris, 1920). C'est le « Carnet d'un agent de liaison » que nous avons utilisé. Louis Vuillemin meurt en 1929.

Alphonse de Châteaubriant est né à Rennes le 22 mars 1877. Ses parents s'installent à Nantes, deux ans plus tard. Il fréquente d'abord L'Externat des Enfants Nantais puis entre au Grand-Lycée en classe de 3e, en 1891, et y reste jusqu'en 1898. Il se lance dans la carrière littéraire et obtient le Prix Goncourt en 1911 pour « Monsieur des Lourdines ». Âgé de 37 ans, marié et père de deux garçons il est mobilisé le 4 août 1914 à Nantes au 11e Train des équipages et affecté, comme brigadier, à l'ambulance n° 13. Il participera à toutes les grandes batailles de la guerre. Après la défaite de 1940, Il se range du côté de la collaboration. En 1944, à l'approche des armées alliées, il quitte Paris et suit Pétain à Sigmaringen avant de partir se cacher dans le Tyrol autrichien. Condamné à mort par contumace en 1948, il meurt en 1951 à Kitzbühel (Autriche). L'année suivante, les Éditions André Bonne, publient : « Lettres des années de guerre 1914 – 1918 », sa correspondance de l'époque que nous avons utilisée.

Adolphe Guillaumat, est né le 4 janvier 1863 à Bourgneuf (Charente-Maritime). Après des études au Grand-Lycée de Nantes il entre major à Saint-Cyr en 1882. Il en sort major en 1884 et choisit de débuter comme sous-lieutenant au 65e régiment d'infanterie à Nantes. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, il est, depuis le 14 juin 1914, chef du cabinet militaire du ministre de la Guerre ; fonction qu'il quitte pour prendre, le 31 août 1914, le commandement de la 33e division d'infanterie. Général, commandant différents corps d'armée, il participe à toutes les grandes batailles de la guerre

jusqu'au 6 décembre 1917, quand il est nommé commandant en chef de l'armée d'Orient. Le 6 juin 1918, Clemenceau le rappelle pour prendre le poste de Gouverneur militaire de Paris. Une fois le danger allemand sur la capitale passé, il est nommé commandant de la Ve Armée qu'il mène jusqu'à l'Armistice. Retiré à Nantes en 1939, il meurt le 18 mai 1940. Depuis novembre 1947, il repose sous le dôme des Invalides. Nous avons utilisé sa : « Correspondance de guerre du Général Guillaumat », transcrite et éditée par Paul Guillaumat (L'Harmattan 2006).

Deux anciens élèves du Grand-Lycée ont joué un rôle éminent dans la conduite du pays pendant la guerre : Aristide Briand et Georges Clemenceau.

Aristide Briand (1862 – 1932) est ministre de la Justice quand la guerre éclate, puis devient président du Conseil (chef du gouvernement) le 29 octobre 1915, fonction qu'il exerce jusqu'au 30 mars 1917. Ce sont quelques uns de ses discours devant les députés ou les sénateurs que nous avons utilisés.

Georges Clemenceau (1841 – 1929) est président de la Commission sénatoriale de l'armée, lors de la déclaration de guerre, tout en dirigeant un journal intitulé « L'Homme enchaîné ». Le 16 novembre 1917 il devient président du Conseil, fonction qu'il occupera jusqu'au 18 juillet 1920, quand, ulcéré par l'attitude des parlementaires qui ont refusé de le « porter » à la présidence de la République, il quitte l'arène politique. Comme pour A. Briand, nous avons utilisé ses discours et aussi ses articles de « L'Homme enchaîné ».

Deux anciens du Grand-Lycée dirigent les principaux journaux nantais de l'époque. Leurs éditoriaux témoignent de la façon dont ils perçoivent la guerre, de l'arrière, mais surtout montrent comment ils essaient de construire l'opinion tout en se débattant entre propagande officielle, censure et conviction personnelle. Il s'agit de :

Maurice Schwob (1859 – 1928), ancien élève du Grand-Lycée et polytechnicien, qui succède à son père à la direction du *Phare de la Loire*, en 1892. Ses articles quotidiens parus dans le *Phare* du 27 juillet 1914 au 30 juin 1918, ont été publiés sous le titre « Pendant la bataille ».

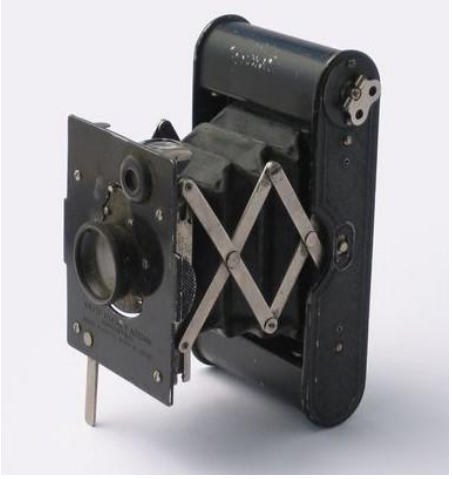
Gaston Veil (1868 – 1947), professeur agrégé de Lettres qui succède à Édouard Herriot, en 1896, au Grand-Lycée. Il y exerce jusqu'en 1911 puis abandonne l'enseignement pour se consacrer à la politique (conseiller municipal de Nantes depuis 1908) et au journalisme. Il dirige depuis 1909 le journal radical *Le Populaire* où il tient un éditorial quotidien.

À ces témoignages individuels, nous en avons rajouté un autre, collectif, et d'un genre très différent. Des soldats du 81e RIT de Nantes, avec parmi eux des anciens du Grand-Lycée, ont écrit et interprété sur le front, de 1915 à 1917, deux pièces de théâtre (des revues) dont l'objectif était de distraire leurs camarades lors des séjours au cantonnement. Ces revues « C'est beau…mais ! » et « Casque… c'est ? » témoignent aussi, à leur façon, des conditions de vie des poilus et de leurs sentiments.

Écrire la guerre

Certains soldats écrivent pour eux-mêmes, pour s'évader de l'enfer ou pour le domestiquer au bout de leur plume. D'autres, au début d'une guerre qu'ils envisagent courte, persuadés de vivre un événement exceptionnel, se font les journalistes de leur propre vie ; ils cumulent alors écrit et reportage photographique. Albert Poumailloux écrit à son ancienne préceptrice, Blanche Pouët, le 25 février 1915 :

« *Quand je serai sur le front, d'ici quelques jours, je vous enverrai tous les quatre ou huit jours un rouleau de pellicule, que vous voudrez bien développer ma petite Zelle Blanche. Vous aurez ainsi à établir, si vous voulez bien me faire ce grand plaisir, un petit album illustré de ma campagne, qui vous fera voir ainsi ce que je verrai moi-même de plus frappant à petite distance, et que je retrouverai après mon retour, comme une mémoire plus nette de ma campagne. Pour moi, cela aura une grande valeur, et pour vous tous, ce sera une vue de loin sur mes actions et mon passage à travers les pays dévastés !* »



Un Vest Pocket Kodak de l'époque

Léon Jost, comme A. Poumailloux, possède un « vest pocket Kodak » qu'il utilise surtout au cantonnement. Tous les deux tiennent, avec régularité, un journal très renseigné, mais de courte durée du fait des événements (mort pour l'un, invalidité précoce pour l'autre).

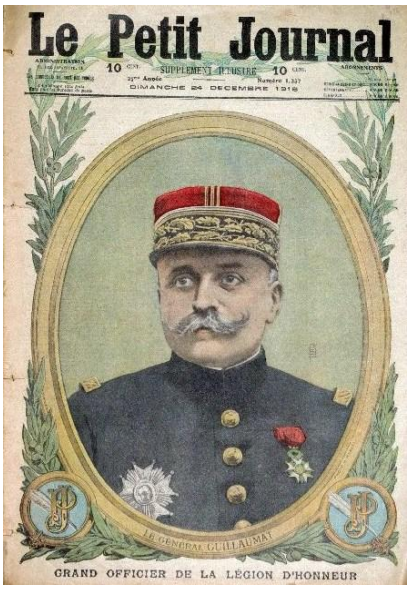
Le prolongement de la guerre, les contraintes matérielles de plus en plus dures, l'usure morale ont raison parfois des meilleures volontés. Louis Vuillemin ne tient son journal que pendant un mois et demi : « *Je ne note plus. Je n'ai plus le temps ! Bombardement formidable et qui ne laisse point aux nerfs un instant de repos. Chaque jour a eu sa catastrophe* ». (29 décembre 1914)

On écrit un journal d'abord pour soi, pour s'épancher, pour s'évader, garder le souvenir, retenir le temps ; on écrit aussi pour être lu par les proches, les amis comme le dit A. Poumailloux. Le journal peut devenir alors l'objet d'une mise en scène.

Le général Guillaumat qui consacre beaucoup de temps à écrire des rapports et à correspondre avec son épouse, ne tient pas de journal. À quoi bon : ce sont les journaux qui le mettent en scène ; d'abord surpris, il en est ensuite fort aise :

« Je lisais tout à l'heure dans « L'Echo de Paris » : « sur le front de l'armée Guillaumat… » C'est drôle l'effet que ça m'a produit, comme si l'on parlait d'une autre personne, ou que cela se rapporte à des choses très anciennes et qui seraient de l'histoire ». (24 décembre 1916, lettre à sa femme)

« *Les communiqués t'ont donné de mes nouvelles, pas trop mauvaises n'est-ce pas … C'est la grande bataille* [il est à Verdun] *et ce qu'il y a d'agréable, c'est de se sentir pour une fois aussi bien outillés qu'eux. Tu auras revu ma tête dans le Petit Parisien et, si j'en crois les bruits, « L'Illustration » marcherait enfin samedi* ». (21 août 1917, lettre à sa femme)



Le général Guillaumat à la une du Petit Journal

Du contrôle postal à…

À la différence des soldats du rang, le général Guillaumat n'a pas à craindre la censure du courrier aussi use-t-il, dans les lettres envoyées à son épouse, d'une liberté de ton qu'un poilu réserverait à son seul journal.

C'est en janvier 1915, que des commissions de contrôle postal sont mises en place pour surveiller la correspondance des soldats et, éventuellement, la censurer. Autant que la diffusion d'informations à caractère militaire, les autorités craignent la démoralisation de l'arrière par les nouvelles venues du front, si différentes de celles propagées par la propagande officielle. Les intéressés s'en plaignent. D'abord ils ne comprennent pas les raisons de ce silence imposé : « *Pourquoi cet ordre « express » de cacher absolument à tous les civils, parents, amis, ou étrangers rencontrés sur notre route, le lieu d'où nous venons, le lieu où nous sommes, ceux par où nous passons ?* » (Journal d'A. Poumailloux, 19 avril 1915)

Le général Guillaumat se fait encore plus critique : « *Modifications postales sur ordres stricts du haut commandement. Cela me paraît un peu puéril car le secret des emplacements n'est jamais gardé ; mais j'obéis et je dois donner l'exemple. C'est d'autant plus drôle qu'on laisse entrer partout les visiteurs, sans compter les gens du pays, les blessés, les malades* » . (Lettre à son épouse, 1er février 1915)

Mais, comme Guillaumat, Poumailloux se plie à la règle : « *Je ne peux satisfaire votre grosse curiosité de savoir ce que nous pouvons faire ou préparer, ce que nous espérons, ou encore en quel lieu nous sommes !... Je suis aussi impénétrable que le Sphinx avant qu'il eût trouvé Œdipe. D'ailleurs la Censure la plus sévère et la plus inquisitoriale surveille de telles confidences et les punit de manière brutale. Ce n'est pas pour cette raison que je m'abstiens de les faire, je m'empresse de le dire, mais uniquement parce que je conçois qu'une telle contrainte peut être utile aux intérêts généraux et parce qu'on nous a fait comprendre que nous devons moralement nous y soumettre* ». (Lettre à sa sœur, 20 septembre 1915)

La présence invisible, mais envahissante, du censeur est vécue par le poilu comme une intrusion dans son intimité : « *Pour moi je suis désolé de ne pouvoir t'écrire, car les lettres que je t'adresse ne sont qu'un pâle rayon du feu qui tourne en moi. Défendu de parler de ce que nous voyons, de ce qui se passe autour de nous. Quant à ce qui vient de plus loin, ce qui est plus personnel, on hésite encore devant la perspective d'être décacheté. Comme me disait ce matin l'un de mes hommes : « Cela vous coupe la conversation* ». (Alphonse de Châteaubriant, lettre à son épouse, 13 mars 1915)

Le poilu est doublement victime de la censure, car il se l'applique aussi à lui-même : « *J'ai des lettres, de bonnes lettres. Ah ! L'inexprimable apaisement de savoir qu'au foyer tout se maintient en place. Ma femme n'a pas « une trop grande inquiétude ». Que j'ai donc eu raison de ne point tout lui dire* ». (Carnet de L. Vuillemin, 10 décembre 1914)

Le contrôle postal a bientôt fait de ralentir le flux d'un courrier très abondant. Les familles s'inquiètent, à juste titre, tout retard des lettres ou cartes postales venant du front pouvant signifier un événement malheureux. En écho, les poilus grondent. Le général Guillaumat s'en inquiète et exprime son agacement dans une lettre à son épouse : *« Je trouve ridicule ce retard des lettres, alors que c'est ici un va-et-vient de journalistes et de politiciens qui, à leur retour, parlent comme des pies borgnes et que l'ennemi sait déjà, régiment par*

régiment, ce qu'il a devant lui ». (27 mars 1916) Agacement à nouveau exprimé dans une lettre du 19 juin 1916 à propos de ce constat : « *Je suis frappé du robuste bon sens qui se dégage des lettres de nos soldats décachetées par la censure ; on en fait un extrait périodique que nos grands chefs devraient lire, mais il est probable que c'est l'affaire d'un bureau qui édulcore de peur de faire « peine, même légère ». Et pourtant ces réflexions courageuses, patientes, sont réconfortantes pour les esprits véritablement forts ; elles ne peuvent déprimer que les eunuques de la cour* ».

… Dame Anastasie

Bientôt la censure étend son contrôle, des lettres du front, aux journaux de l'arrière. Le 22 mars 1915, le gouvernement crée à Paris, la Commission générale de contrôle pour « sauvegarder les intérêts de la défense nationale ». La diffusion d'informations militaires de toutes natures est interdite dans la presse. Placés sous surveillance les journalistes ne tardent pas à réagir, surtout quand ils ont la fougue et le talent de G. Clemenceau. Le président de la commission sénatoriale de l'armée dirige aussi le journal « L'Homme enchaîné » où chaque jour, dans l'éditorial, il crucifie le gouvernement. À l'occasion de l'opération franco-britannique dans les Dardanelles et dans la presqu'île de Gallipoli, à laquelle il était opposé, son éditorial est censuré. Le 29 avril 1915 il s'en explique, proteste, tout en… informant :

« *Je l'avouerai sans honte, j'aurais voulu parler de l'expédition des Dardanelles, sur quoi j'aurais des observations à présenter. Mais qu'est-ce que la censure de MM Delcassé* [ministre des Affaires étrangères*] et Augagneur* [ministre de la Marine] *va me permettre d'en dire ? Il est à remarquer que nos potentats acceptent sans vergogne tout arrosage de louanges, sans se plaindre jamais de la haute pression de la pompe…*

Je me garderai donc bien de présenter aucune observation sur la promenade d'une partie du corps expéditionnaire de Lemnos à Alexandrie. Et remarquez qu'aujourd'hui encore je m'abstiens de tout qualificatif. De même je ne dis pas un seul mot des travaux de défense qui s'effectuaient fiévreusement chaque jour dans la presqu'île de Gallipoli, tandis que nous attendions à Alexandrie des signes favorables, à la façon des Spartiates qui ne se trouvèrent pas à Marathon, parce qu'il était contraire à l'usage de faire partir les contingents à l'époque de la nouvelle lune.

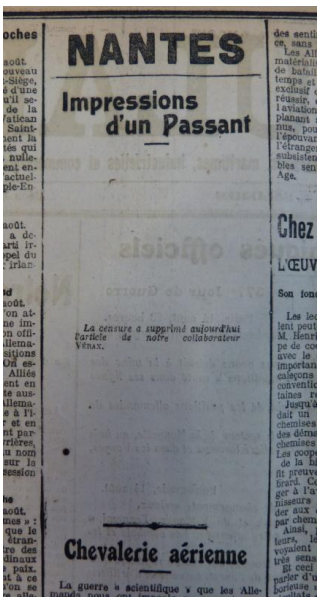
Cependant, j'apprenais des journaux anglais, il y a trois jours, que vingt mille hommes du corps expéditionnaire avaient été débarqués dans le voisinage d'Enos, et tout enfoncé dans ma sottise malgré tant d'avertissements, et laissant à qui de droit la responsabilité de l'information, je me permis d'écrire : « Les journaux anglais annoncent que… etc. »

Là-dessus la censure augagneuresque s'évertua. Cette nouvelle peut être bonne pour les Anglais et pour tous les autres peuples de la terre y compris l'Allemand. Pour les Français, elle serait funeste, au jugement du Poséidon tridenté qui remise à la rue Royale ses coursiers marins. Au rebours de Zeus, qui s'entourait d'un nuage pour causer de plus près avec Héra, je m'envelopperai de silence pour cacher la honte d'une mutilation qui me privait de moyens…

Motus. Plume en l'air, et pas un son de voix : c'est la dernière formule de notre liberté républicaine. Le lecteur comprendra pourquoi, ayant tenté de le renseigner sur l'expédition des Dardanelles qui, cependant, est de nature à l'intéresser, j'arrive, à travers mille détours,

à découvrir que la plus sûre manière de lui faire comprendre mon sentiment est de ne pas parler ». (L'homme enchaîné)

À l'image de ce qui se fait à Paris, les régions se dotent de commissions de contrôle. À Nantes, celle du 11e corps siège d'abord au Château des Ducs puis dans un local spécial, 1 rue de Châteaudun. Le 13 juin 1915, un premier éditorial de Gaston Veil, dans Le Populaire, est censuré. Il y dénonçait la passivité des nations restées neutres et en particulier la Roumanie. La censure frappe à nouveau son éditorial du 23 juin où il s'en prend au Pape Benoît XV. Pour Dame Anastasie, « Les intérêts de la défense nationale » dépassent le cadre purement militaire. Les billets d'humeur de Verax, dans Le Populaire, consacrés généralement aux problèmes du quotidien, sont souvent victimes de la « fabrique de blancs », selon l'expression du chroniqueur qui écrit le 15 août : « *J'ai, en effet, reçu un avertissement d'Anastasie qui s'occupe de ce journal avec une sollicitude particulière* ». Il dit vrai. Si Le Phare a droit aussi aux ciseaux d'Anastasie, ceux-ci charcutent d'avantage les pages du Populaire. L'arrivée d'Aristide Briand à la Présidence du conseil laisse espérer, à G. Veil, un desserrement du contrôle. Las ! Le 11 novembre 1915, un long rectangle blanc occulte son éditorial. Le lendemain, il se venge en publiant, dans Le Populaire, une « *Lettre d'Anastasie* » :


NANTES

Impressions d'un Passant

La censure a supprimé aujourd'hui l'article de notre collaborateur Vérax.

Chevalerie aérienne

Le Populaire le 15 août 1915

« Monsieur,

C'est un jour que j'attendais avec une malicieuse impatience. Il est venu et j'ai bien ri. Lectrice assidu du Populaire… j'avais dégusté naguère l'article que vous me consacrâtes. Vous vous en souvenez ? Il était intitulé : « Les derniers jours d'Anastasie ». Vous y parliez en termes excellents de ma disparition… et vous exprimiez votre joie de pouvoir, à l'avenir, écrire tout ce que vous penseriez…

Je suis toujours vivante, je suis toujours alerte et vigoureuse. Qu'aviez-vous donc pensé, cher Monsieur ? Un ministère qu'on change ce n'est vraiment pas grand 'chose et ça ne suffit pas pour me causer une émotion mortelle.

Et puis je suis vieille, c'est vrai, mais assez bien conservée : c'est l'avis de tous ceux qui me connaissent. Je n'y vois plus très clair, je ne marche plus très bien, néanmoins, malgré mes lunettes, mon allure hésitante et mes rides, je suis suffisamment belle femme et j'ai des secrets pour séduire n'importe quel nouveau président du Conseil.

Soyez persuadé, en tout cas, Monsieur Veil, que je ne vous garde pas rancune et que mes ciseaux vigilants et actifs restent à votre entière disposition.

Et recevez l'assurance… »

A partir du mois d'août 1916, Le Populaire comble les inesthétiques rectangles blancs qui anémient ses colonnes, par un portrait, expressif, de Dame Anastasie.

Le mensonge patriotique

Jusqu'à la fin de la guerre, Anastasie se montrera vigilante et active vis-à-vis des journaux nantais. Pourtant ceux-ci, tout au long du conflit, n'ont jamais rechigné à publier, en première page, les communiqués officiels et les articles rédigés, avec cartes et photos à l'appui, par les officines de l'armée sur la situation militaire. Ils ont régulièrement repris à leur compte les thèmes de la propagande officielle. Les éditoriaux de Maurice Schwob (Le Phare) et de Gaston Veil (Le Populaire) ont toujours eu le souci d'entretenir le moral de l'arrière, quitte à faire dans le mensonge patriotique. Parfois, celui-ci est grossier.

Le 10 novembre 1914, la « course à la mer » touche à sa fin. La guerre de mouvement est terminée et une autre commence dont nul ne sait quand elle s'arrêtera. Les éditorialistes doivent expliquer à leurs lecteurs cette guerre qui s'enlise, sans pour autant les désespérer. Gaston Veil, dans Le Populaire du 10 novembre, sous le titre : « *Lettres de soldats* » choisit de donner la parole, aux combattants (sans en citer un seul !) :

« Chacun y exprime à sa manière sa certitude du succès final. Jamais l'ombre d'un doute, jamais le moindre fléchissement. La partie est gagnée depuis longtemps, depuis notre victoire de la Marne. Les Allemands se savent perdus, mais ils n'osent pas rentrer dans leur pays. Ils sont honteux de leur défaite et ils ont peur d'être mal reçus chez eux. Alors ils s'accrochent désespérément chez nous partout où ils peuvent ».

Les éditorialistes mentent aussi beaucoup par omission. S'ils crient victoire au début de chaque offensive, ils gardent le silence pendant plusieurs jours quand les opérations tournent mal, puis minorent les faits. Le 21 février 1916, les Allemands lancent une grande offensive sur Verdun et progressent rapidement, prenant le fort de Douaumont le 25. Les journaux nantais n'en parlent que trois jours plus tard :

« *Nous n'avons pas à être impressionnés de quelques incidents de la lutte et de l'occupation par l'ennemi à certains instants de quelques éléments de tranchées. Cela ne représente pas un gain qui compte, et il faudrait un grand nombre de succès de cette sorte pour approcher des murs de Verdun… Que signifie une avance de quelques centaines de mètres quand elle est payée par la mort de plusieurs milliers de soldats ?* » (G. Veil, Le Populaire, 24 février)

« *L'Allemagne, à court d'hommes, ne peut plus se permettre ces feintes ruineuses : c'est un coup droit qu'elle tente, mais il ne vise même pas un défaut de la cuirasse. S'il nous frappe, il n'atteindrait pas une partie vitale* ». (M. Schwob, Le Phare)

La propagande ne convainc pas grand monde, mais elle exaspère les soldats en permission ou ceux qui reçoivent des journaux, nationaux ou régionaux, sur le front :

« *Il m'arrive parfois de tomber sur un article de journal et, chaque fois, c'est pour me révolter de ce qu'il y a de faux, de niaisement faux dans la manière dont les choses sont présentées. Renan a raison de dire : « La guerre tue l'amour de la vérité* ». (Alphonse de Châteaubriant, lettre à Romain Rolland 23 décembre 1914)

« *Abel Ferry* [une relation], *comme nous, croit que la guerre sera longue et que les gens qui en escomptent la fin ne raisonnent pas. Les journaux sont lamentables et de plus en plus ; non seulement parce qu'ils entonnent des cris de victoire intempestifs, mais surtout*

parce qu'ils ne donnent pas au pays l'impression de ce que c'est cette guerre ». (Général Guillaumat, lettre à son épouse, 11 janvier1915)

« *Je les lis, les journaux, et te conseille, en raison de l'intérêt très vif que je prends à la vie de ta pensée, de ne jamais, jamais plus, mettre la lèvre à cette eau empoisonnée* ». (Alphonse de Châteaubriant, lettre à son épouse, 25 février 1915)

Soldats du 81 RIT dans la tranchée. Celui de gauche à un journal sur les genoux - Photo capitaine Galland – Archives Départementales de Loire-Atlantique (ADLA)

Conscients de l'effet nocif du « bourrage de crâne », comme on dit alors, sur les soldats, certains journalistes entreprennent de le dénoncer… chez les autres, sans se remettre en cause, alors qu'ils sont eux-mêmes d'ardents adeptes du mensonge patriotique. Le 25 novembre 1916, G. Veil écrit dans Le Populaire :

« *J'ai reçu les confidences de beaucoup d'entre eux* [des poilus] ; *ils ne sont pas du tout contents, et ils trouvent que nous autres, gens de l'arrière, nous avons une singulière façon de leur soutenir le moral…*

Quand ils ouvrent la plupart des journaux, ils ne lisent que des articles où l'optimisme le plus béat s'étale depuis le commencement jusqu'à la fin, et cet optimisme imperturbable les agace parce qu'il ne correspond pas à ce qu'ils voient de leurs propres yeux. Ils en ont assez des tirades de M. Maurice Barrès qui secoue l'encensoir chaque jour devant les poilus et qui oublie de compatir avec sincérité à leurs vraies peines.

Tous les soldats que je vois, tous ceux qui m'écrivent sont fort en colère contre les bourreurs de crâne qui racontent pour les gens de l'arrière des histoires à dormir debout mais qui feraient mieux pour ceux de l'avant de s'en tenir à la vérité qui, telle qu'elle est, est très réconfortante.

J'ai toujours essayé, pour ma part, de ne pas m'écarter de cette vérité, et je continuerai avec le sentiment que c'est encore la meilleure manière d'encourager aussi bien ceux de l'arrière que ceux de l'avant ».

On le constate, les journalistes ont mauvaise presse dans les tranchées. Dans les revues créées sur le front par les soldats nantais du 81e RIT, on les brocarde sur l'air « Les saltimbanques » (une valse tirée de l'opérette « C'est l'amour », 1899).

Premier couplet

O bon peuple de France
Qui te crois souverain,
Tu suis sans défiance
Qui te flatte avec soin.
Les journaux te décident
Pour ou contre quelqu'un
Leurs intérêts les guident
Mais toi, tu n'en sais rien.

Refrain

C'est l'argent dont leur âme est toujours sujette,
C'est l'argent qui les pousse ou qui les arrête,
C'est l'argent dont dépend leur sincérité,
C'est l'argent qui fait périr la Liberté !

L'auteur de ces lignes, et de la revue, est l'adjudant Georges Péaud qui, dans le civil, est le secrétaire général du…. journal « *Le Phare* », à Nantes.

Le Poilu

Paradoxalement, ce sont les journaux et la propagande, que le soldat dénigre tant, qui vont élever le poilu au rang de personnage mythique.

Le Populaire, en donne une définition dans son numéro du 3 janvier 1915 :

« Pourquoi poilus ? Je ne me charge pas de l'expliquer, mais le mot a une belle allure, il dit bien ce qu'il veut dire… Quand on porte un nom comme celui-là, on n'est pas une femmelette, on ne passe pas son temps à se regarder dans un miroir et à faire sa toilette, on laisse pousser sa barbe et ses cheveux, on est souvent mal soigné, mais on est toujours brave, on supporte le vent, la pluie, le froid, on n'a peur de rien, on a en toutes circonstances le sourire sur les lèvres et l'on meurt en chantant.

N'est pas poilu qui veut ! Ils n'en ont pas de cette espèce en Allemagne.

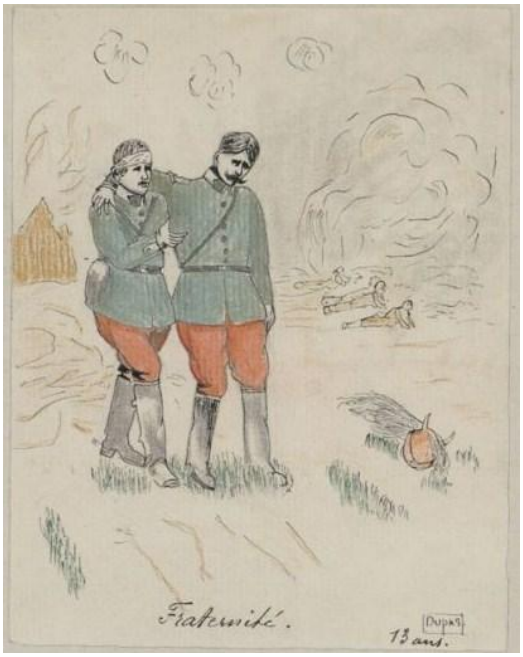
L'Empire a eu ses grognards, la République à ses poilus ».

Le Poilu dessin d'un élève de l'école de la rue du Moulin – mai 1917 (AMN)

Le même journaliste renchérit dans l'héroïsation du poilu : « *Il ne s'échange pas que des balles dans les tranchées. C'est un feu roulant de plaisanteries qu'on se lance et qu'on se renvoie. On y rit sous la mitraille, on y meurt comme des héros et l'on s'y amuse comme des fous. La belle humeur ne cesse de régner parmi nos troupes et la gaité décuple les forces de nos soldats* ». (Le Populaire 23 octobre 1914)

G. Clemenceau, qui pourtant prétend parler sans complaisance, dire et écrire toute la vérité, fût-elle difficile à entendre, fait lui aussi dans l'héroïsme caricatural. Le 13 mars 1916, en pleine bataille de Verdun, dans son journal « L'Homme enchaîné », il reprend le vieux thème de la barbarie allemande, largement exploité par la presse en 1914 et 1915 après les atrocités que les troupes ennemies avaient commises dans les premières semaines de la guerre. Il y rajoute un autre thème de la propagande qui consiste à faire des soldats allemands des « automates » et en profite pour dresser, en contrepoint, le portrait mythique du héros de Verdun :

« *Ces machines humaines ne conçoivent même pas qu'un autre emploi eût pu s'offrir à leur activité. Machines à tuer, il leur est impossible de voir au-delà de la tuerie.... Ce n'est pas leur affaire de sentir, de penser. Ils vont d'une offensive implacable de passivité mouvante, confiants dans une puissance providentielle de meurtre, sans cette flamme de noblesse au cœur, sans cette lumière d'invincible espérance, sans cette ardente volonté au-delà de la mort qui donnent à nos soldats une vie d'humanité, supérieure à la mort elle-même, parce qu'il se transmet d'homme à homme un flambeau de survie que la pire tourmente, toujours sur le point de l'éteindre, ne fait qu'alimenter* ».



« Fraternité » : dessin d'un élève de l'école de Doulon en 1916 -Archives Municipales de Nantes (AMN)

Le mythe du poilu construit par la propagande, diffusé par les journaux, pénètre toutes les strates de la société, à commencer par les enfants : en Loire-Inférieure, les consignes de l'inspecteur d'académie sont claires ; l'écolier doit être immergé dans la guerre par l'enseignement, les œuvres de guerre, le culte du souvenir, le culte du héros. Les instituteurs et institutrices s'y emploient consciencieusement.

De leur côté, les autorités militaires contribuent à l'héroïsation du poilu par les décorations. Au début du conflit on les distribue avec parcimonie. La prolongation de la guerre, l'ébranlement du moral des combattants obligent à plus de générosité. On créée une nouvelle récompense, la Croix de guerre, instituée par le Parlement le 4 février 1915 pour : « *perpétuer le souvenir des citations à l'ordre pour actes individuels de bravoure* ». Les journaux nantais prennent l'habitude de publier les noms des décorés, avec parfois le motif de la citation. En mai 1916, Le Phare décide de présenter, une ou deux fois par semaine, en dernière page, sous le titre « Hommage à nos héros », les photos « *des héros morts glorieusement pour la Patrie et des soldats du front distingués ou qui ont été l'objet d'une citation* ».

HOMMAGE A NOS HÉROS

Nous ne saurions trop témoigner notre reconnaissance à nos soldats qui ont péri glorieusement en combattant pour la Patrie, à ceux aussi qui ont été cités à l'ordre pour leur bravoure. Proclamer leur nom est bien. Donner leur portrait est mieux encore. C'est ce que fait Le Phare, avec l'espoir que les familles de ces jeunes héros puiseront, dans cet hommage que nous leur rendons, une consolation et un légitime orgueil.

Gérard CAHEN,
de Nantes,
sergent au 365e de ligne.
Tué à l'ennemi, le 7 septembre 1914.

En annonçant à sa famille la mort du sergent Gérard Cahen, le chef de bataillon Sergent écrivait de lui :

« Votre fils a été vivement regretté de tous ceux qui le connaissaient et avaient su apprécier l'aménité de son caractère. Dans les combats précédents, j'avais constaté et admiré la conduite au feu du sergent Cahen et, si nous avons eu à déplorer sa mort, il nous a du moins laissé un salutaire et fortifiant exemple ».

Paul BIRAUD,
de La Roche-sur-Yon,
soldat au 1er zouaves.

« Volontaire du 152e régiment d'infanterie. Parti au front comme volontaire, à l'âge de 16 ans, s'est signalé par sa bravoure et son entrain à tous les combats auxquels son régiment a pris part pendant six mois, jusqu'au jour, où blessé, il a dû être évacué. Aujourd'hui, engagé au 1er zouave ».

Lieutenant Louis SIMON,
de Nantes,
6e de ligne.
Prisonnier en Allemagne.

« A l'Alsace du 7 juin (ferme de Toutvent), est arrivé le premier de sa section à la tranchée allemande et l'a enlevée ; s'est porté avec une énergie admirable à l'appel d'une section voisine violemment engagée, et l'a dégagée. Depuis sept jours dans la tranchée, sous un feu violent d'artillerie, fait preuve d'un courage superbe et d'une persévérance obstinée ».

Lieutenant Pierre CHAVANNE,
de Nantes,
152e de ligne.
Tué à l'ennemi, le 1er septembre 1914.

Citation à l'ordre de la division :

« Blessé légèrement à la tête de sa section, a pris, pendant le combat, le commandement de sa compagnie, en remplacement du capitaine appelé au commandement du bataillon, et fait preuve de la plus belle énergie » (2 août 1914).

Le Phare du 15 mai 1916

Manipulés par la propagande, les civils de l'arrière ont une vision héroïsée de la guerre et du combattant. Celui-ci peut en juger quand il revient en permission. Le constat est parfois amer, si l'on en croit ce que note le Nantais Maurice Digo, dans ses Carnets, à l'occasion d'une permission :

« *Très mauvaise permission. En dehors de l'épouse et de très rares personnes, l'ARRIERE tient le coup. Chaque jour s'élargit le fossé qui sépare le pauvre biffin, voué à toutes les disgrâces, de tout ce qui vit à partir de quelques kilomètres en arrière jusqu'aux confins du pays.*

Il faut bien reconnaître que le combattant a favorisé la diffusion de cet état d'esprit par le récit d'actes héroïques, plus conformes à la littérature de Presse qu'à la simple réalité, mais il est tout de même choquant de constater que le banal exposé des événements, objectif et sans artifices, soulève la réprobation unanime, à moins qu'il ne provoque un sentiment irritant d'indulgence, de condescendante pitié. » (15 novembre 1916)

L'arrière ne veut pas entendre la terrible réalité du front et préfère garder l'image rassurante d'un pays défendu par des héros sans peur et sans reproche. Mais les poilus se prennent-ils pour des héros ?

Dans les deux revues, écrites et jouées par les Nantais du 81e RIT sur le front en 1915 et 1916, les poilus se mettent en scène. L'objectif étant de remonter le moral de la troupe, de « tuer le cafard » selon la formule consacrée, les auteurs s'emploient à construire un portrait type, mythique, du poilu.

La troupe du 81 RIT en répétition à Beaumetz-les-Loges. À droite au piano (main sur le visage) Paul Ladmirault – Photo Durand-Gasselin – Musée d'Histoire de Nantes

D'une revue à l'autre, le champ lexical utilisé est le même. Des termes positifs : héros, braves, fiers, vaillants, lascars, blagueurs. D'autre termes sont apparemment moins flatteurs (ronchonner, grogner, se laisser-aller, tirer au flanc), mais on les corrige aussitôt : « *À l'heure où le devoir parle, ils sont toujours là* » et de rappeler les lourdes pertes subies par le 81e RIT à Hébuterne et Roclincourt où « *sans sourciller, sans faiblir, sans vergogne, mais sans peur, ils ont dressé leur poitrine devant la rafale allemande* ». (« C'est beau… mais !»)

Cette bravoure, montrée sur le champ de bataille, comme leurs pardonnables défauts (grognons, tire-au-flanc) les rattachent à leurs glorieux prédécesseurs : « *Ceux du Premier Empire grognaient aussi, eux, les Grognards, et cependant ils ont conquis le monde* ». (« C'est beau… mais ! »)

Et, comme si cela ne suffisait pas, on remonte encore plus loin dans la généalogie du poilu : les preux de Charlemagne, les chevaliers, les Croisés, les soldats de l'an II.

« *Tous ces anciens revivent et ne mourront plus* »
« *Car ils sont incarnés en toi vaillant poilu !* »
« *Gloire à toi, fier soldat, héros simple et candide !* »

« Tu vis dans l'héroïsme et ton âme est splendide, »
« Car en toi, en ton cœur, vingt siècles ont passé »
« Le glorieux faisceau qu'ils avaient amassé. »

C'est Napoléon en personne qui, déclamant cette tirade dans « Casque c'est ? », distribue ce brevet d'héroïsme aux soldats du 81e RIT.

Le message passe-t-il ? Les poilus se reconnaissent-ils dans le portrait qu'on leur dresse ? En partie sans doute, mais ils ne sont pas dupes. Dans « C'est beau… mais !», celui qui chante les louanges du poilu, avec un enthousiasme apte à remonter le moral des plus atteints par le cafard, c'est celui que l'on désigne dans la revue sous le nom de : « Soldat qui a la croix de guerre ». Ce poilu, digne de foi pense-t-on, car récompensé pour son courage, construit un véritable arc de triomphe au soldat français. Mais, quand la commère lui demande dans quelles conditions il a obtenu sa distinction, il raconte le périple de Théodore Botrel sur le front, puis explique, sur l'air de « Cadet Roussel » :

« Comme j'accompagnais ses chants »
« Au cours de c'concert émouvant »
« J'ai eu aussi la croix de guerre. »
« Dans notr' métier, faut pas s'en faire ! »
« Ah ! ah ! ah ! oui vraiment »
« J'suis décoré c'est épatant ! »

Remise de décoration au 81e RIT en 1915 Photo H. Durand-Gasselin – Musée d'Histoire de Nantes

Le héros à la croix de guerre n'en est pas un ! Alors, quelle crédibilité lui accorder ? L'image qu'il vient de présenter aux soldats n'est pas la leur, mais un portrait réalisé pour les besoins de la cause.

Le poilu est brave au combat, sans aucun doute, mais il ne croit pas au discours officiel sur l'héroïsme. Il a vite compris qu'il n'était que de la chair à canon. Le 6 avril 1916, pendant la bataille de Verdun, le bataillon de Maurice Digo quitte le cantonnement pour remonter au front ; il écrit dans son Carnet : « *L'adjudant de la 12e dont je reconnais la voix aigre se démène et crie « En avant », on lui répond « à la boucherie ».*

Les « héros », traités comme de la chair à canon, terrés dans les tranchées sont capables de courage mais ils ont peur ; jusqu'à la folie parfois. Ils sont capables de solidarité avec leurs camarades mais ils peuvent aussi les abandonner. Ils n'ignorent rien de leurs faiblesses, ils en parlent parfois dans leurs journaux ; ils en rient au spectacle de la revue.

Au front, tous les soldats ne sont pas exposés avec les mêmes risques à la mort. Il vaut mieux être secrétaire ou cartographe que mitrailleur ; cycliste ou téléphoniste que guetteur. Pour évoquer ce que l'on appelle une « planque », le langage des tranchées utilise le mot « filon ». Ce mot n'est pas tabou dans les revues jouées au front. Ce qui l'est davantage, c'est d'avouer qu'il a fallu se démener pour l'obtenir, au détriment des autres camarades. C'est ce tabou que brise le sous-lieutenant E. Rivet, dans « C'est beau…mais». Le sous-lieutenant Rivet est téléphoniste à l'Etat-major et, dans la revue, il fait chanter au téléphoniste tous les avantages de son « filon » : sécurité, confort, tranquillité, temps disponible pour la

lecture et l'écriture. Et il termine : « *C'est dans ce but qu'on a pris ce filon là.* ». Cet exercice d'auto-dénonciation, doublé d'auto-dérision car c'est lui, officier, qui se travestit pour jouer la commère, cherche sans doute à conjurer un malaise, à exorciser une mauvaise conscience vis-à-vis de ceux qui sont promis à la mort en premières lignes.

Mais ceux-là aussi essaient de trouver un « filon », ou au moins de se faire « porter pâle » pour ne pas aller aux tranchées. C'est le rôle attribué au « malade fricoteur » dans « C'est beau… mais ! ». Il tente, il échoue ; il reconnaît : « *J'ai fait une boulette.* » La morale est sauve. Néanmoins, le message est passé : on en a tous marre des tranchées et on cherche à y échapper ; tant pis pour les autres ! « *J'ai assez trimé, au tour des copains* » chante-t-il. Les revues du 81e RIT sont aussi celles des faiblesses des soldats.

« C'est beau…mais » : E. Rivet auteur et acteur dans le rôle de la Tranchée à gauche, G. Péaud auteur au centre, Artaud dans le rôle de l'Embusqué à droite - Photo H. Durand-Gasselin – Musée d'Histoire de Nantes

Les Poilus ne se prennent pas pour des héros, mais parfois ils savent jouer de la gloire dont on les enveloppe. Le Nantais Maurice Digo, engagé dans la bataille de Verdun, est au repos, à Saint-Dizier ; il écrit : « *Le soir, sorti un instant…Les HEROS de Verdun se sont répandus dans les quartiers louches et les bistros. On boit dur, on gueule et quand les femmes « la ramènent » on ferme les poings ou bien on sort les couteaux* ». (Carnets, 12 mars 1916)

Puis une fois revenus au cantonnement : « *Les discussions recommencent. On a vu des filles, on se sent prêt à « remettre ça » pour un bout de galon, une petite décoration. Hier, on avait une mentalité de bétail dégouté de l'abattoir, aujourd'hui, on pense qu'une tenue de fantaisie ne fait pas de mal et que le titre de HEROS chatouille assez agréablement l'amour propre. Patience, la guerre n'est pas près de finir* ». (Carnets, 17 mars 1916)

Les Poilus ne supportent pas les mensonges de la propagande ni ceux des journaux. Même s'ils savent s'en accommoder à l'occasion, ils n'acceptent pas le mythe que l'on a confectionné sur leur dos, car la réalité de la tranchée le dénonce chaque jour.

Louis Vuillemin écrit : *« L'opinion publique ignore tout de la mentalité du soldat. Cela parce que les journaux la méconnaissent eux-mêmes.*

La fraternité règne au front, écrivent-ils. Plus de degrés sociaux ! Plus de conflits de classes ! l'union ! … Et les journaux ne manquent pas d'ajouter : bénie soit cette concorde qui ne saurait que persister après la lutte en souvenir du commun consentement à tant de souffrances, à tant de sacrifices !

Les rédacteurs de ce genre de prose ne sont pas allés aux tranchées. Dans le cas contraire, ils n'ont fait qu'y passer, le parapluie sous le bras et le chapeau melon sur la tête…

Dans la tranchée, aux créneaux, aux postes d'écoute, le soldat vient du faubourg ou du village, de l'atelier ou de la ferme, rarement du boulevard ou du château. Seuls – ou presque seuls – l'ouvrier et le paysan couchent sous le gourbi pouilleux, mangent à la gamelle, sautent avec la mine, montent à la baïonnette et reçoivent stoïquement sur l'échine – et cela depuis trois ans – l'averse des obus et des torpilles.

Le bourgeois, quand il est là – le riche, comme disent les hommes – bénéficie neuf fois sur dix, des bienfaits de la hiérarchie. Il a du galon d'or. Il commande… La différence est grande entre le sort du simple poilu et celui du sous-lieutenant le plus imberbe. Ils affrontent l'un et l'autre, et avec une égale vaillance, le même péril ? D'accord. Seulement, l'officier a de l'argent. Le soldat n'en a pas. L'officier mange à sa faim. Le soldat ne mange pas à la sienne. L'officier a du confort presque toujours. Le soldat a de la misère presque tout le temps…. Cette différence… a aigri le soldat ».

Vuillemin écrit cela en 1917, l'année des mutineries, mais la réalité qu'il dénonce transparaît, bien avant, dans les courriers et journaux de nos témoins. Les différences entre poilus ne sont pas seulement sociales, économiques. Elles sont aussi culturelles. Le choc est parfois rude entre les paysans, les ouvriers et les intellectuels comme Alphonse de Châteaubriant ou Jacques Vaché. Le mépris n'est jamais bien loin.

« *Mon pauvre ami, mon seul ami… peut-être aurais-je besoin de toi pour me guérir de toute la haine que j'amasse contre le troupeau humain. Ce n'est rien que de le voir à distance. Il faut, pour le connaître bien, marcher au milieu de lui, au rang de bête qui vous est assigné, il faut l'entendre gueuler, il faut en sentir autour de soi monter l'odeur forte. Vois-tu, ce qu'il y a encore de plus terrible dans la guerre, c'est l'homme ; c'est encore lui la seule vraie chose tragique* ». (Alphonse de Châteaubriant, lettre à Romain Rolland, 23 décembre 1914)

« *On est infesté de puces, de poux, de punaises, et autres charmants batraciens – Cela ne m'empêche d'ailleurs pas de me porter parfaitement, et d'être très content de mon sort – Le seul ennui – Il est vrai qu'il est réel - c'est de se trouver en compagnie de ces vieux réservistes, ouvriers plus ou moins intéressants, sales et ivrognes, qui ne font que grogner contre tout et tous, et qui en somme ont un esprit inquiétant – C'est à se demander si on les tiendra pendant une autre campagne d'hiver – C'est un danger dont on ne parle pas, mais qui je crois est réel – En tout cas, qu'est-ce que cette racaille fera après la guerre ?... au règlement des comptes ? – Chaque jour, en les observant à loisir, je me le demande. Il y a encore là du vilain qui se prépare* ». (J. Vaché, lettre à sa mère, 12 juillet 1915)

Le jeune bourgeois, soucieux de l'ordre, se méfie des classes populaires et, pour se démarquer de ces « poilus » qu'il méprise, pour ne pas leur ressembler, il se rase, y compris la moustache.

Du fait de ses affectations en tant qu'interprète, J. Vaché, à partir de 1916, ne sera plus en contact, qu'avec des officiers ou sous officiers d'état-major. Alors, il usera plus de son « umour » que du mépris pour parler de ses fréquentations militaires.

J. Vaché en uniforme de l'armée britannique (DR)

Alphonse de Châteaubriant, lui, restera toujours au contact de soldats venus des classes populaires et, son mépris initial deviendra condescendance, avec de vrais moments de fraternité :

« *L'essentiel est que j'ai sous mes ordres d'excellents garçons qui m'aiment bien et sur qui j'exerce une autorité morale qui me dispense de toute sévérité. Si la guerre se prolonge… je me ferai là une sorte de famille, au milieu de laquelle je trouverai mes habitudes, famille composée de rudes compagnons, il est vrai, mais intéressants, savoureux dans leur langage, merveilleusement spontanés dans tout ce qu'ils disent et font. Et, à mesure que le temps passera, de même, chaque jour davantage, je leur deviendrai plus semblable, bientôt comme eux sanglier hérissé et sauvage, n'ayant plus de l'homme d'autrefois qu'un peu de bleu encore resté au fond du regard, comme le dernier vestige de mes regrets et de mes souvenirs. Et cette phrase-là, je ne l'écris pas sans tristesse !* » (Lettre à son épouse, 2 février 1915)

« *Nous n'avons pas quitté notre cantonnement, que nous partageons toujours avec la batterie lourde. Les hommes, à ne juger que les surfaces, sont de braves garçons. On se connaît bien et l'on est bons voisins. Parfois, le soir, à la chandelle, le maréchal des logis vient inviter M. de Châteaubriant à boire avec tous un grand verre de vin blanc et à écouter les chansons. Tout le monde est un peu parti, et chacun chante à son tour. Ce sont : les noces de Madeleine ou la petite bonne, etc… etc… Il en est un qui a fait son éducation musicale dans un conservatoire populaire de Paris. Sa voix est vraiment jolie et il dit bien. Ainsi passent les soirées… et voici le printemps qui vient, avec son odeur de violette* ». (Lettre à son épouse, 13 mars 1915)

Alphonse de Châteaubriant en 1917 (DR)

« *J'ai sous mes ordres des hommes que j'aime. Ce sont des gens du peuple, du bon peuple qui garde encore l'empreinte de la main de Dieu ; des cultivateurs, des Bretons* ». (Lettre à son épouse, 27 juillet 1916) Et, quand « ses » hommes sont mutés dans l'artillerie, en janvier 1917 il écrit : « *J'ai bien du chagrin* ».

Quand on passe de la tranchée au mess des officiers, quand le rang gomme les différences sociales et culturelles, la promiscuité provoquée par la guerre exacerbe les défauts de chacun. L'autre devient vite un enfer. C'est ce que ressent Maurice Larrouy à bord de son croiseur en Méditerranée :

« *Depuis des semaines et des mois, depuis l'origine des temps, semble-t-il, les marins accomplissent les mêmes besognes, contemplent les mêmes visages, écoutent les mêmes voix. Leur oreille sait déjà ce que le voisin va dire ; paradoxal ou aigri, vantard ou résigné, chacun de nous a fini depuis longtemps de vider son bagage. Il n'y a point d'échappatoire, ni de renouvellement. On voit le dedans des cœurs. Quelques amitiés, solides, cimentées par les misères communes, réchauffent cette existence. Mais les aversions, les inimitiés s'affirment.*

Dans bien des carrés, maintenant, les repas sont devenus mornes ou chargés d'aigreur. Il faut se taire, de peur de susciter l'étincelle mauvaise. Tout est matière de discorde et rien ne détourne les reclus vers des pensées aimables. On ne veut pas envenimer des relations déjà fâcheuses, et l'on se tait ». (Journal, 15 mars 1915)

La cascade du mépris qui tombe des sommets de la hiérarchie militaire, d'échelon en échelon, n'épargne personne. En bas, « la chair à canon » subit mais juge sévèrement. À Verdun, en avril 1916, parlant du général Mary, qui commande la division, Maurice Digo écrit dans ses carnets que, des commandants de compagnie au simple soldat, « *on le considère comme un incapable et un assassin* ». (Carnets, 6 avril 1916)

Pourtant, certains généraux ne sont pas insensibles au sort de leurs soldats. Pour eux, envoyer des hommes à la mort, pose un cas de conscience. Le général Guillaumat écrit à son épouse, le 6 janvier 1915 : « *J'enrage de ne pouvoir qu'être suspendu au téléphone et je trouve surtout extrêmement dur de donner l'ordre à des gens de se faire tuer sans prendre ma part des dangers. Ce ne sont qu'actions de bataillons isolés, de compagnies même, et cela tous les jours. Ma place n'est pas à leur tête, mais c'est pénible de ne pas y aller. Quand on engage sa division on prend au moins sa part raisonnable du danger de tous ; c'est plus juste et plus intéressant. Enfin c'est une sale guerre que la guerre des bois, surtout la nuit* ».

À plusieurs reprises, dans ses lettres, Guillaumat, en dehors de tout devoir officiel, rend hommage à ses soldats. Nous ne citerons que deux exemples :

« *Le seul motif de ces espérances c'est la valeur des troupes quand on a la chance d'en avoir comme les miennes… Que des troupes puissent faire ce qu'elles font, cela passe l'entendement… J'ai des hommes qui se battent sans interruption depuis sept jours et presque sept nuits. Il n'y a pas besoin de commentaire* ». (4 mars 1916)

« *Nuit de tempête qui se conclut par une pluie interminable. Et j'ai une attaque en cours ; on est pris de pitié et d'admiration pour nos pauvres troupiers* ». (25 novembre 1917)

Le général Guillaumat (DR)

Le patriotisme

Ces hommes qui se savent traités comme de la « chair à canon », qui survivent aux tranchées dans des conditions terribles, pourquoi se battent-ils avec tant d'énergie, de conviction, jusqu'à provoquer l'admiration de leur général ? On cherche généralement la réponse dans le patriotisme, le devoir de défendre cette patrie aux frontières mouvantes, mais compatibles entre-elles, qui va de la grande patrie, la France, à la petite patrie, la province, le

village, voire à l'unité de base, la famille. L'attachement naturel pour la petite patrie, l'amour pour la grande, construit et entretenu tout au long de la jeunesse, se nourrit aussi chez certains, les militaires surtout, d'un désir de revanche :

« *J'ai vécu depuis ton départ des heures inoubliables, et lorsque à quatre heures le télégramme de mobilisation a quitté le Ministère, nous avions tous les larmes aux yeux, en pensant qu'était enfin réalisée la destinée de notre vie, puisque nous nous sommes tout entier donnés à la préparation de cette revanche qui vient enfin* ». (Lettre du général Guillaumat à son épouse, 2 août 1914)

La mobilisation et l'entrée en guerre, provoquent un choc patriotique chez les soldats qui partent aux frontières. Ceux qui, pour différentes raisons, doivent attendre avant de rejoindre le front (L. Jost, M. Digo, A. Poumailloux) sont parfois encore plus exaltés. Albert Poumailloux écrit dans son journal, le 26 novembre 1914 :

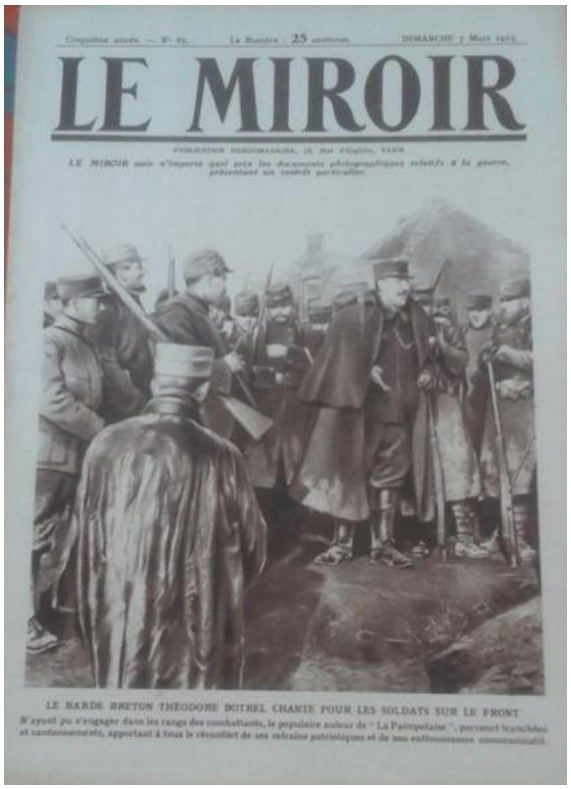
« J'ai regretté souvent de n'être pas parti en plein cœur de la lutte, moi qui suis élève d'une école militaire ! Oui, pendant que là-bas les jeunes gens de mon âge sont occupés à se faire trouer la peau, tandis que des familles en deuil pleurent déjà en grand nombre les fils tombés dans le Nord et dans l'Est, je suis, moi, à l'abri des balles teutonnes dans un de ces nombreux dépôts où je languis en sûreté, en des manœuvres routinières ».

Une fois au front, l'exaltation retombe. Dans les courriers et journaux on trouve peu d'envolées lyriques. Faire son devoir, se sacrifier pour le pays au jour le jour dans la boue et le sang se passe d'épanchement, mais entame le trésor patriotique de chacun. On se bat, on tient tant bien que mal, en pensant aux siens, au village, à la France aussi, résumée dans le drapeau et l'hymne national. C'est sur ces deux emblèmes, et la famille, que l'on compte pour ranimer la flamme patriotique quand celle-ci vacille.

Au cantonnement, en arrière des lignes, parades militaires, remises de décorations accompagnées de discours martiaux sont l'occasion d'exalter les sentiments patriotiques. Mais le poilu se lasse vite des défilés, des discours convenus. Alors on le surprend, au repos, quand le militaire baisse la garde et se sent redevenir civil. Le jeudi 20 mai 1915, la tournée sur le front de Théodore Botrel, « chansonnier aux armées » passe dans le village où cantonne le 65e RI de Léon Jost. Celui-ci écrit dans son journal :

« *Cet après-midi, dans la grande salle de la sucrerie d'Acheux, pavoisée et décorée pour la circonstance, sur une scène faite de sacs de pommes de terre empilés les uns sur les autres, Théodore Botrel, le « Barde patriotique », est venu faire une conférence et chanter ses œuvres composées depuis la guerre. Il a su nous faire rire, mais il a su aussi nous faire pleurer. Et puis, quelle belle salle et quel beau public pour un artiste ! Il rendait à fond et toute la salle reprenait les chœurs.*

Pour finir, après ses chansons gaies ou mélancoliques, Botrel a chanté la « Marseillaise » que 1 000 à 1 200 hommes, officiers ou soldats reprenaient debout, la tête nue. Je croyais connaître


LE MIROIR

LE BARDE BRETON THÉODORE BOTREL CHANTE POUR LES SOLDATS SUR LE FRONT

Botrel en tournée sur le front – Le Miroir, mars 1915

la « Marseillaise » pour l'avoir entendue à diverses reprises dans certaines occasions appropriées et même à l'étranger. Eh bien ! non, je ne connaissais encore rien !

C'est ici, alors qu'elle montait, chantée avec cette ferveur, avec cet élan impossible à décrire, que je l'ai connue pour la première fois. Ce n'était plus un chant guerrier, c'était un cantique, un hymne, une prière qui s'élevait vers le ciel, comme si ce hall d'usine était devenu, pour un temps, le Temple de la Patrie.

On voulait chanter encore, mais on ne pouvait plus. On pleurait ; les officiers même essuyaient leurs yeux sans se cacher. Même le colonel qui voulut remercier Botrel, mais dont la voix tremblait de sanglots et qui dut écourter son discours ».

Les revues théâtrales au front, sont aussi l'occasion de ranimer l'ardeur patriotique du poilu-spectateur. En ville, les revues se terminent traditionnellement par une « apothéose » où tous les acteurs reviennent sur scène pour un final endiablé. Au front, cela devient « l'apothéose du poilu » et s'organise autour de la patrie avec hymne au drapeau et chant de la Marseillaise ou du Chant du Départ. Les scènes qui précèdent l'apothéose ont pour mission de déstabiliser le spectateur en évoquant alternativement, sa famille qui l'attend et les atrocités allemandes. Au comble de l'émotion, il est alors confronté au drapeau déployé sur la scène et se trouve emporté par les chants patriotiques qu'il reprend à pleins poumons.

À l'arrière, le patriotisme est entretenu en tous lieux et en tous temps. Il est le pain quotidien de l'écolier. Les journaux nantais en font grande consommation. Théâtres, cinémas, concerts en pimentent leurs programmes. Les exemples abondent. Nous n'en citerons qu'un, choisi dans Le Populaire du 5 mai 1915, qui cumule héroïsation du poilu et exaltation patriotique :

« Dimanche, la « Scola Cantorum Nantaise », donnait une grande matinée à Graslin, au profit de l'Œuvre des Amputés de la guerre.

Au début de la réunion, M. Alexandre Vincent, avocat au barreau de Nantes, a prononcé une allocution patriotique dont nous citerons l'émouvant passage suivant, très applaudi :

« De Weslende à Belfort, tous nos hommes de France ont tendu le rempart de leurs poitrines et de leurs bras. Et si de ce rempart vivant, l'effort de l'ennemi emporte parfois des morceaux, le rempart résiste, que dis-je ? Il avance, et bientôt dépassera nos anciennes frontières reconquises.

Concerts et Cinémas

Omnia Dobrée
18, rue de Flandres

Aujourd'hui vendredi 22 octobre et jours suivants, reproduction de la grande victoire française :

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Vue prise sur le champ de bataille par l'opérateur de guerre de la maison Gaumont, attaché à l'Etat-Major.

Cinéma Palace
5, Rue Scribe, 5

Après une semaine de salles combles à chaque représentation avec la pièce « Le Maître de

Programme du cinéma Omnia Dobrée, le 22 octobre 1915 - Le Phare

Aux poitrines, aux bras déchirés, quelle pieuse reconnaissance ne devons-nous pas ! Donnons notre or. Cette guerre nous a appris qu'il ne vaut pas grand-chose. Donnons notre cœur qui vaut mieux. »

Après l'allocution de M. Vincent, les chœurs de la Scola Cantorum ont parfaitement chanté « La Bataille de Marignan »… « Rédemption » de César Franck… La « Marseillaise » écoutée debout par toute l'assistance a été bissée avec enthousiasme ». (Le Populaire, 5 mai)

Tuer

Le patriotisme entretenu, ragaillardi, permet de justifier la guerre, de transformer un paisible civil en soldat terrible, de tenir le coup quand le doute instille son venin et que le moral vacille. Au nom de la défense de la patrie, ce qui était crime devient devoir. La morale est sauve, la conscience du poilu y trouve son compte.

« *Le jour, nous vaquons à nos occupations. L'une de ces dernières, et la plus importante, consiste à aller à l'observatoire surveiller les tranchées allemandes. De ce point, nous dominons les deux lignes des tranchées comme si nous nous y promenions… Il y a, à l'horizon, une route sur laquelle nous voyons parfois dans la lunette passer quelque chose… un homme, ou une voiture, ou un groupe de piétons ! Nous les attendons comme le chasseur, le braconnier du bocage vendéen, guette le lapin au « gîte ». Quand le gibier paraît, un coup de téléphone et alors, boum ! puis, au-dessus de nos têtes…psss et boum ! flac ! Souvent on voit les gens sauter en l'air ou s'affaisser. C'est triste ! mais c'est la guerre ! et ce qui serait un crime en temps normal devient, pour la défense sacrée du pays, un devoir impérieux devant lequel nous nous inclinons tous* ». (Albert Poumailloux, Journal, 23 mars 1915)

Tuer un homme, fut-il ennemi, n'est jamais simple, surtout quand il est si semblable et si proche de vous. Jacques Vaché en fait la rude expérience ; mais la guerre à ses contraintes et l'on étouffe l'horreur sous la couche épaisse des soucis du quotidien :

« *J'ai eu la chance de tuer le bon boche que j'avais en face de moi - car en toute première ligne, nous ne sommes qu'un grenadier tous les 25 ou 30 mètres, avec un vis-à-vis boche – J'ai donc pu le supprimer avant qu'il ait eu le temps de beaucoup m'inquiéter – Il ne m'a lancé qu'une grenade, et j'ai répondu par cinq. Le malheureux a râlé une heure – C'est horrible tout de même – Je serais heureux de recevoir au plus vite mes piles électriques* ». (Lettre à son père, 24 août 1915)

Petit à petit, on s'habitue à l'horreur de tuer, ou l'on tente de la mettre à distance en la banalisant, en faisant semblant de la traiter avec légèreté :

« *J'ai été fort occupé ; nous avons eu dans la matinée le plaisir de faire sauter en l'air, avec une mine copieuse, une trentaine de Boches, retombés entiers ou en morceaux, mais capout, sauf un qui était fort abruti mais qu'on a pu interroger* ». (Lettre du général Guillaumat à son épouse, 23 juin 1915)

Pour un général, qui tue (ou fait tuer) à distance en déplaçant ses soldats et ses canons sur le champ de bataille, la guerre perd parfois son côté tragique et s'assimile au sport, voire au jeu :

« *Continuation des succès... Les Anglais ont été trois fois contre-attaqués, et ont repoussé l'assaut ; c'est excellent parce que ça tue du Boche, et ça entretient cette atmosphère de victoire dans laquelle nous vivons. J'espère leur flanquer encore une pile avant d'être relevé* ». (Lettre du général Guillaumat à son épouse, 17 septembre 1916)

L'Allemand

Pour arrêter l'envahisseur, le patriotisme suffit ; pour le repousser, l'anéantir dans des combats acharnés, au corps à corps parfois, il faut aussi de la haine ou bien déshumaniser l'adversaire, en faire un barbare, un animal, une bête sauvage.

L'invasion de la Belgique et de la France, en 1914, fut l'occasion de violences intenses à l'égard des populations civiles : 6 500 civils furent tués avant la mi-octobre, parfois dans des conditions horribles ; 20 000 immeubles furent détruits en guise de représailles.

Le 28 septembre 1914, le général Guillaumat écrit à son épouse : « *Nous faisons ce que nous pouvons : durer le plus possible et user l'ennemi, le barbare, pour lequel il n'y aura aucune pitié lorsque nous aurons le dessus. Ils payeront tout, et leurs atrocités, et leurs félonies, et la cathédrale de Reims !* »

En 1916, pour illustrer le dévouement d'une infirmière, un élève de l'école de Doulon situe l'action lors de l'incendie de la cathédrale de Reims en septembre 1914 - AMN

À l'arrière, les journaux, à longueur de colonnes, attisent la haine de l'Allemand, devenu le Boche, jouant de l'exagération, du mensonge, de la trivialité. Le 26 octobre 1914, Le Populaire publie un article intitulé « Boches », représentatif de cette littérature de la germanophobie ordinaire :

« *En 1870, on disait d'eux : les Pruscos ; en 1914, on les appelle des Boches. Les premiers étaient des bandits et des soudards ; les seconds sont des vandales, des reîtres, des assassins : au demeurant gens de sac et de corde à mettre sur le même tas.*

Les Boches ! Le nom est expressif, et comme il rend bien l'horreur que nous inspirent ceux à qui l'esprit public l'a appliqué… Les Boches ! Ce sont des êtres sans moralité, sans honneur, sans scrupules. Ils ont l'instinct sanguinaire et rapace des bêtes de proie qui se repaissent de charogne et vivent au milieu des champs de carnage. Ils n'ont d'autre sentiment que celui de la force brutale et renient avec une égale facilité leur parole et leur signature…

Les Boches ! Ce sont encore, sous une forme abjecte, des individus grossiers, lourds, mal embouchés, de mauvaise tenue ; des goujats ivres de vin et vautrés dans leurs ordures ; des gens qu'on ne fréquente pas et qu'on chasse, à coups de balai, dès qu'ils se présentent quelques part…

Pour le monde entier, à la fin de la guerre, les Boches seront l'objet d'un universel mépris. Il faut les supprimer à coup de fusil ».

On s'en souvient, G. Clemenceau dans « L'Homme enchaîné » est à l'unisson de la propagande de l'époque, assimilant les soldats allemands à des automates : « *Ces machines humaines ne conçoivent même pas qu'un autre emploi eût pu s'offrir à leur activité. Machines à tuer, il leur est impossible de voir au-delà de la tuerie* ». (13 mars 1916)

La vague de haine emporte tout sur son passage. Aux premiers jours de la guerre, Albert Poumailloux, jeune polytechnicien de 21 ans, a encore une vision chevaleresque du combat et de l'ennemi :

« *Ces hommes qui s'avancent vers nous, venant de l'Est, qui sont poussés au combat par un ordre impérieux, sont-ils bien, comme nous sommes tentés de le croire, des sauvages, non encore civilisés ? Ce sont des hommes qui croient leur patrie en danger, et qui meurent pour elle : s'ils tombent dans nos rangs et si nous les ramassons blessés, nous saurons nous en souvenir, et nous les saurons soigner, j'espère, comme des héros que nous estimons. Leur pays certes, a insulté le nôtre, et ils sont bien les agresseurs : nous devons leur demander raison de cette insulte, et nous devons – enfin ! – penser à la Revanche ! Ces hommes, cependant, qui tombent pour leur pays, nous devons les estimer de le défendre* ». (Journal, 13 août 1914)

Deux mois plus tard, le jeune artilleur, toujours cantonné à La Roche-sur-Yon, a radicalement changé d'avis. Il note dans son journal, le 5 octobre 1914 : « *J'ai causé avec des blessés ou des malades revenus du front. Tous me disent : c'est horrible !* » Suivent des scènes d'épouvante : femmes et enfants déshabillés à coups de sabre et jetés vivants dans les flammes *« aux sons de diaboliques musiques teutonnes »*. Alors l'Allemand devient le Teuton : *« Les Teutons sont passés sur la Belgique, ils ont envahi le sol de notre France, ils ont dévasté les provinces du Nord et ont marché sur Paris… Les nouvelles apportaient la publication de leurs horreurs, de leurs crimes, de leurs actes infâmes ! Actes de sauvages, de brutes, de vandales, de Huns, de cannibales féroces sanguinaires et odieux* ».

Exclu de l'espèce humaine, l'Allemand ne mérite plus aucun respect, même mort : « *Un Allemand atteint par un obus français est déchiqueté et son corps vole en l'air par morceaux. Une jambe reste accrochée à une branche d'arbre, avec la botte. Pendant plusieurs heures nos soldats, égayés, font des exercices de tir sur cette botte, à qui la fera tomber* ». (Lettre d'A. de Châteaubriant à son épouse, 6 mai 1915)

Pourtant, il suffit parfois de peu de chose pour retrouver l'homme caché sous la carapace de haine dont on a recouvert l'ennemi :

« Nous enterrons du monde en ce moment, ce matin un Allemand dont nous avons mis de côté les pièces personnelles, une photographie entre autres de sa femme, une jolie femme à la figure passionnée, énergique et grave. Au bas se trouvaient écrits ces mots que je te traduis : « Pense à celle qui est tienne, et qui doit rester tienne jusque dans la mort » - Attendrons-nous donc pour arrêter tout ce sang, que le fleuve des larmes soit monté assez haut pour submerger nos passions homicides ! » (Lettre d'A. de Châteaubriant à son épouse, 6 septembre 1916)

De l'autre côté un ennemi…. si ressemblant !
Sous cette photo Henri Durand-Gasselin a écrit : « Cette photographie a été prise par un officier allemand dans une tranchée de Larency. Cette tranchée ayant été prise par les Français et l'officier ayant été tué, l'appareil de photog. fut pris par un officier français qui en fit développer les plaques – Juillet 1915. »

Personnage lointain et monstrueux vu de l'arrière, le soldat allemand peut s'humaniser au front, comme on vient de le constater et comme le montre le spectacle de la revue du 81e RIT « C'est beau… mais ! » :

Dans un premier temps, le Boche y est diabolisé :

« Nos lâches ennemis… »

« Des Allemands aux appétits cruels et bas… »

« La brute germanique… »

« Vandales » qui ont détruit Louvain, Malines et la cathédrale de Reims.

Selon le stéréotype de la propagande, l'envahisseur est ravalé au rang de barbare, par opposition au soldat français, victime, obligé de se défendre et de protéger sa patrie. Le personnage du cuisinier « le cuistot », qui sur scène dialogue avec un soldat allemand prisonnier, déclare : « *On est comme ça, nous les Français, on respecte l'ennemi désarmé, on coupe pas les mains aux gosses, nous, on brûle pas les civils, on tue pas les vieux, on viole pas les femmes, on est pas des lâches* ». Cet Allemand, affamé, a quitté sa tranchée pour venir manger le rata du poilu. Pleutre, doté d'un accent grotesque, il est ridicule à souhait et le « cuistot » le traite de : choucroute, veau, cochon, cafard, saligaud…

Mais après avoir diabolisé l'ennemi, après l'avoir ridiculisé, après des bordées d'injures, les auteurs de la revue font dire au « cuistot » : « *Alors, tu veux croûter ; après tout t'es un homme comme les autres, maintenant que t'as plus de fusil* ».

Contrairement au discours de la propagande, repris dans une partie de la scène, voilà que l'Allemand n'est plus foncièrement mauvais. Sous l'uniforme se cache un homme qui ressemble comme un frère au poilu d'en face. La diabolisation du Boche, dans la revue, est très ambigüe. Elle reflète une réalité, certes, mais semble être aussi une concession passagère à l'esprit du temps, un effet théâtral. À ce moment souffle sur scène l'esprit des fraternisations de Noël 1914 et de Pâques 1915, en Artois, là où se trouve le 81e RIT.

Ces fraternisations, Léon Jost en a été le témoin en Artois, dans les jours qui précèdent la fête de Pâques :

« Jeudi 1er Avril 1915, 21 heures : grande conversation ce soir entre les Français et les Allemands dans les tranchées de première ligne. En prêtant l'oreille, on les entend de la tranchée de 2e ligne. Plusieurs Boches parlaient français couramment et l'un d'eux se disait même, paraît-il, ingénieur de l'École Centrale de Paris.

L'un de chez nous lui cria : -« Voulez-vous faire la paix ? »

La réponse fut : - « Ce soir si vous voulez, si vous venez avec nous fiche sur la gueule aux Anglais ! »

Puis, comme on lui demandait comment il s'appelait, l'Allemand répondit : « Joffre ».

Enfin, ils ajoutaient : - « Camarades français, pas tirer demain, demain grande fête, pas tirer ! »

Puis le silence se rétablit un moment, mais lorsque je fais une ronde dans la nuit, les sentinelles me disent qu'à chaque instant on entend le bruit des conversations. Au ton, on les devine le plus souvent fort peu amicales ».

« Vendredi 2 Avril 1915, 6 h 30. Nous sommes réveillés, Cailloce et moi, par les cris des hommes dans la tranchée. Nous entendons le mot « Boche » ce qui nous fait sauter hors du gourbi. Nos hommes sont grimpés sur le talus, pour regarder par-dessus, et ils montrent une joie exubérante. Nous y grimpons nous-mêmes et alors nous voyons un spectacle peu banal. Les Boches montés sur leurs tranchées y gesticulent comme des possédés, complètement à découvert, tandis que ceux de chez nous, grimpés sur les talus font de même, et personne ne tire. Cela dure ainsi plusieurs minutes.

Le restant de l'après-midi est des plus calmes. Il semble que réellement les Boches veulent eux-mêmes montrer l'exemple de ne pas tirer ».

« Samedi 17 avril 1915, 7 h : je viens de causer avec des soldats d'une autre compagnie qui se trouvaient la semaine dernière dans une tranchée très rapprochée des Boches. Ils ont entendu ceux-ci leur crier : -« A Nantes ! A Nantes ! » - et même, ce qui est rigoureusement authentique : - « À Trentemoult ! »

La proximité des lignes de front, dans cette guerre qui s'est enterrée, fait de l'ennemi un monstre capable d'user des moyens les plus atroces pour vous éliminer, et un voisin que vous entendez vivre, parler, et qui, comme vous, à peur de la mort, pense à son foyer, partage vos conditions de vie dans la tranchée, la boue…

Dans la revue du 81 RIT « C'est beau mais » le Boche à genoux les bras en l'air tancé par le cuistot sous l'œil du compère et de la commère est ridicule à souhait mais reste un homme – Photo D-G- Musée d'Histoire de Nantes

La tranchée

La guerre de 1914 enterre le champ de bataille napoléonien, lieu emblématique du génie tactique et des charges héroïques, dans une tranchée et des boyaux. Derrière la trivialité des mots, se construit un lieu mythique et « la Grande Guerre » devient pour tous « la guerre des tranchées ».

Le chevelu des tranchées françaises à gauche, allemandes à droite – Fonds Durand-Gasselin, Musée d'Histoire de Nantes

Pour le poilu, la tranchée devient le lieu de la vie, du combat et de la mort. C'est la compagne du quotidien. Dans la revue « C'est beau…mais ! » on en fait un des personnages principaux du spectacle, la meneuse de revue, la commère. Pour les poilus, spectateurs sexuellement frustrés, la Tranchée, devient un personnage féminin fantasmatique, sujet à jeux de mots et sous-entendus grivois, mais dont on craint l'étreinte mortelle.

Au lendemain de la bataille de la Marne, en septembre 1914, les soldats, épuisés, creusent des trous dans le sol pour se protéger des projectiles. Reliés entre eux, progressivement, ces trous individuels forment les premières lignes de tranchées sur lesquelles pousse le chevelu d'un réseau secondaire de boyaux. Les hommes du général Guillaumat font partie de ces terrassiers improvisés. Le 13 octobre 1914, il écrit à son épouse :

« *Il faut voir la vie non seulement des soldats mais de mes officiers, de mes colonels vivant depuis 31 jours dans des tanières creusées dans la craie… il en est de même de l'autre côté, non de la barricade, mais des innombrables réseaux de fil de fer dont nous nous entourons. On finira par ne plus savoir où passer…. Les hommes remuent de la terre à qui mieux mieux et espèrent que cette fortification servira à d'autres* ».

Au début de cette guerre d'un nouveau genre, Guillaumat hésite sur les mots à employer. Le 6 janvier 1915, dans une lettre à son épouse il évoque : « *Des gorges dans lesquelles vivent pendant quinze jours mes colonels, avec autour d'eux, au-dessus de leur tête, une fusillade incessante, la crainte perpétuelle d'une attaque* ».

À partir de 1915, pour tout nouveau soldat arrivant sur le front, le premier choc de la guerre, c'est la découverte de ce monde à part : la tranchée. C'est le cas de Léon Jost, arrivé le 14 mars 1915 à Hébuterne (Pas-de Calais) et qui raconte, dans son « Journal » :

« *Avec un homme pour me diriger dans le dédale des boyaux, je vais jusqu'au poste de commandement chercher des cartouches. J'ai alors l'occasion de parcourir tout le secteur de notre compagnie jusqu'aux tranchées de deuxième ligne, et de voir quelle véritable petite ville souterraine cela représente. Avec des rues, à l'entrée desquelles une plaque indicatrice porte les noms, ses carrefours, ses places, ses jardins publics même…*

Après avoir suivi la tranchée Delanoy, je vais dans la tranchée Paradis demander au lieutenant s'il veut des cartouches. Cette tranchée est à peu près à 100 mètres des Allemands. De là, en revenant sur mes pas, je prends le boyau St-Exupérie, long de 1 km 500 environ. Il est dallé de briques et s'enroule curieusement pour éviter les feux d'enfilade ; il m'amène à la tranchée Portevin ou de 2e ligne.

Artois ; hiver 1915 ; des soldats du 81e RIT de Nantes en veille dans une tranchée. Fonds Durand-Gasselin, Musée d'Histoire de Nantes

Là, la fantaisie des constructeurs de gourbis a pu se donner libre carrière et, c'est, tout le long de la tranchée, d'un côté, une succession de façades de gourbis du plus curieux effet. Cela ressemble vaguement à un village nègre en réduction, mais défie toute description…

Par endroits, de nouvelles percées se préparent, des boyaux nouveaux se creusent pour raccourcir les communications. On croit presque rêver, quand on réfléchit que, sur tout le front de 400 kilomètres, on peut voir une semblable organisation et que, de Dunkerque à Belfort, on pourrait y cheminer sans interruption. Cela, certainement, ne sera pas une des moindres curiosités, la guerre terminée, pour ceux qui n'en auront pas eu le spectacle, d'aller visiter les tranchées ».

Comme le caporal Léon Jost, le général Guillaumat a conscience de vivre un nouveau type de guerre dont les vestiges entreront dans l'Histoire. Le 31 mai 1915, il écrit à son épouse : « *Il faudrait que l'on vît ces kilomètres de tranchées et de boyaux pour se faire une idée de ce qu'est cette guerre. Ceux qui ne l'auront pas vu ne comprendront jamais certains détails et certaines difficultés. On visitera cela après la guerre et on aura du mal à faire disparaître tous ces travaux des troupes, étonnants, comme les voies romaines et les camps de César. Depuis eux, on n'avait pas ainsi remué la terre. Les cavaliers eux-mêmes sont dans les tranchées et piochent avec les autres sans rechigner* ».

Abris individuels dans une tranchée d'Artois en 1915. L'annotation est de H. Durand-Gasselin auteur de la photo.

La visite des tranchées, imaginée par L. Jost et A. Guillaumat n'est pas une chimère. Le Touring-Club de France s'y prépare sérieusement. Le 17 juillet 1916, on peut lire dans Le Phare :

« *Le Touring-Club s'est déjà demandé comment on logerait la foule des voyageurs qui s'abattront sur la France au lendemain de la guerre.*

Une enquête auprès des agences d'Amérique, d'Angleterre, de Russie, d'Argentine, etc…, permet d'évaluer à plus d'un million le nombre des touristes qui voudront visiter les champs de bataille et les villes dévastées. Quelques uns seront de simples badauds, plus ou moins indiscrets, mais d'autres obéiront à un sentiment plus fraternel que la curiosité et tous apporteront à nos industries un concours dont elles auront besoin.

Il faut donc s'apprêter à les recevoir le mieux et le plus tôt possible. Nos hôtels n'y suffiront pas. La « Revue du Touring » propose donc l'établissement et dès maintenant l'étude de camps analogues à ceux dont l'usage est courant aux Etats-Unis ».

Après avoir décrit le fonctionnement des campings américains, le journaliste conclut : « *Quand les étrangers auront tous vu le théâtre de la guerre, ayant pris l'habitude de venir chez nous, ils visiteront d'autres provinces* ».

Passé le pittoresque de la découverte, la tranchée devient vite un enfer dont les blessés, retour du front, dressent un tableau accablant. Pour calmer l'inquiétude des familles de poilus la propagande, par journaux interposés, joue du trompe-l'œil.

Le 22 décembre 1914, Le Phare publie un long article, illustré d'un plan, intitulé : « *La vie des tranchées* ». Sous forme d'une lettre envoyée par un soldat X… le journaliste décrit « *à peu près tout ce qu'on peut faire dans cette vie peu banale des tranchées* ». Suit une description de la tranchée idéale avec poste de commandement, abris, casemates, cuisines… reliés par des couloirs, boyaux… Tables, chaises, lits, porte-manteaux, garde-manger… assurent un confort qu'envient les voisins d'en face installés « *dans des trous* ».

Pour parachever cette œuvre de « bourrage de crâne », Le Phare du lendemain présente en première page un long article intitulé : « *Le triomphe de la tranchée* ». Il y présente les avantages et les inconvénients de ce « nouveau mode de guerre ». Le journaliste écrit : « *L'homme, dans cette nouvelle forme de guerre, tend donc à se fixer au sol, c'est l'inconvénient de la tranchée ; plus celle-ci est confortable, plus il a de la peine à en sortir* ».

Le Populaire fait dans la même veine : « *Vous savez combien les fantassins sont braves dans les tranchées. Avec leur tempérament, fait de courage et de primesaut, ils se sont accommodés de cette vie exceptionnelle, pénible et dure et, depuis des mois, par des prodiges d'ingéniosité, d'endurance et de bonne humeur, ils sont parvenus à rendre habitable leurs demeures souterraines. Le jour où il leur faudra les quitter, ils ne le feront pas sans regret. Je n'invente rien… Un ami me l'écrivait hier : « Même dans les tranchées il y a du feu… La nourriture est abondante et excellente. Les poilus ont engraissé pour la plupart* ». (4 février 1915)

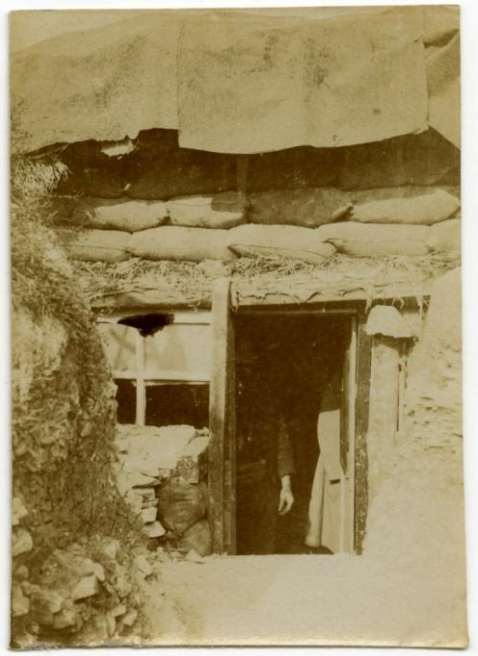
Le gourbi, la cagna

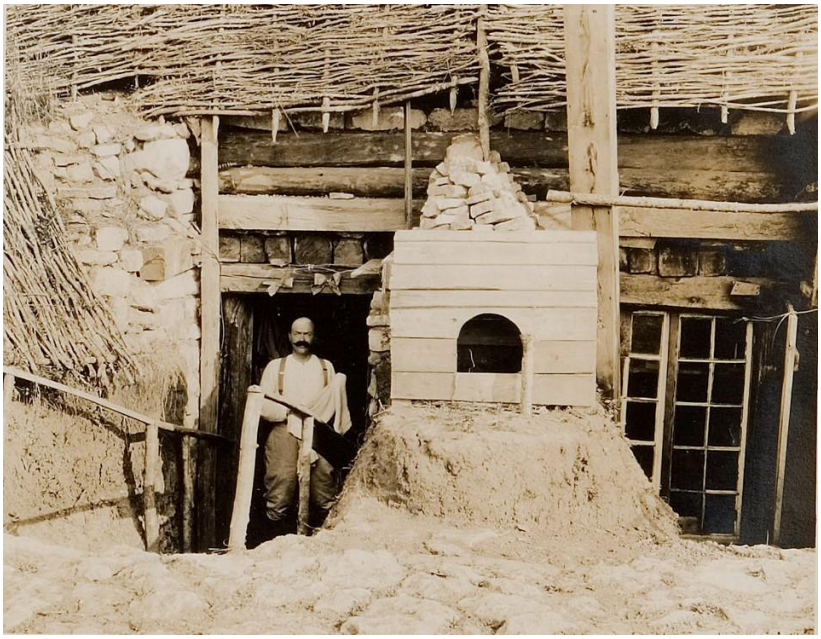
Dans son journal du 17 mars 1915, cité plus haut, Léon Jost évoque : « *La fantaisie des constructeurs de gourbis* ». Plus loin, ce même jour, il en fait la description :

« *Les uns ont des façades en paille tressée et des toits de terre ; d'autres, des toits de paille et des façades de terre battue, sur lesquelles on a dessiné des moellons. Les uns ont leur entrée au ras du sol, les autres, au contraire, à 50 cm…Quelquefois, de larges entrées fermées par des toiles de tente, ou simplement des trous, par lesquels il faut se glisser pour entrer.*

J'arrive jusqu'à la demeure du sergent Mahé. Celle-ci, tapissée de paille tressée, ressemble à un petit compartiment de chemin de fer, avec ses deux banquettes rapprochées qui peuvent servir à volonté de sièges ou de couchettes. Il me fait les honneurs de son logis. Sur une table portative rustique, le couvert est dressé, et sur une lampe à alcool solidifié, de succulents beefsteaks mijotent… Au retour, nous allons voir un nouveau gourbi, construit par un soldat, un nommé Mascré, élève des Beaux-arts de Paris. Il a fait une cabane couverte en chaume qui vous a un charme tout à fait exotique. À la porte, il a pendu une inénarrable cigogne, faite de terre battue et de brins de paille, qu'il considère avec complaisance, d'un banc ménagé dans le talus, à l'ombre de deux palmiers faits de deux baguettes avec au sommet une touffe d'herbe, le tout planté dans un pot de confiture. Une superbe pancarte indique orgueilleusement : « Villa des Palmiers – Tir de jardin ».

Le gourbi, la cagna : ces termes désignent le logement de fortune du poilu installé, quand le soldat est au front, dans les tranchées de communication ou de repos (en deuxième ligne, derrière les tranchées de tir). Abri plus ou moins illusoire, lieu du repos, du recueillement et de la camaraderie du front, c'est sans doute l'endroit le plus décrit par le poilu dans son journal ou dans ses lettres. C'est là que, pour lui, s'agrègent les rares « bons moments » réchappés du cauchemar. C'est là aussi, qu'à force de descriptions, ses proches se plaisent à l'imaginer plutôt qu'au parapet ou à la fenêtre de tir. Le gourbi, la cagna résument la tranchée.





Cagnas d'officiers en Artois- Celle de droite « Ker Antoinette » dispose d'une niche pour le chien. Photo Durand-Gasselin – Musée d'Histoire de Nantes

Chacun aménage son logement selon les contraintes de la guerre, celles du terrain et selon ses moyens. L'artilleur A. Poumailloux veille à la résistance aux obus :

« *Mon palais ? On y accède par un boyau de deux mètres qui mène à une trappe verticale en paille et branchages, porte monumentale de mon château. On y entre et on se trouve à deux mètres sous terre ; les cloisons sont formées de la matière du sol environnant. Le plafond est régulier, fait de planchettes, sur lesquelles reposent d'énormes rondins, puis une couche de terre, puis une rangée de rondins et enfin une deuxième couche de terre. Là-dedans, je suis à l'abri du 77 et même du 105 ; mon gourbi est à l'épreuve : hier soir un 105 est tombé à côté, il n'a pas eu grand mal.*

Tout à l'entour est disposé mon équipement et mon fourniment. Dans le fond un épais lit de paille moelleux supporte mon sac de couchage… Le parquet est fait aussi de planchettes. Au matin, il est parfois transformé en radeau. Il faut l'aide d'une pompe et d'un système de tuyaux pour chasser, de là, le lac souterrain ». (Journal, 21 mars 1915)

À Verdun, en retrait des premières lignes, A. de Châteaubriant, responsable d'une ambulance de campagne, craint moins le ciel mais n'oublie pas qu'il est écrivain :

« *Je suis dans ma cagna, à demi enterré entre deux parois de terre et sous le toit en biseau de ma toile de tente. J'ai installé ma cantine à l'entrée, si on peut appeler une entrée le trou de couleuvre par où je me glisse chez moi. Mais là, je puis au moins m'asseoir. Mon siège c'est le pied de ma couche, faite d'un matelas de brindilles, de paille et d'un brancard pour blessés. Ma cantine me sert de table à écrire. Un piquet à la sortie maintient la tente relevée, de sorte que j'ai ainsi dans cet angle, une fenêtre sur la nature* ». (Lettre à son épouse, 9 avril 1916)

L'interprète J. Vaché pratique le système des dépouilles : « *Même immédiatement derrière les tranchées, dans mon abri souterrain, j'ai l'électricité, une armoire à glace – un bon lit, de bons tapis sous les pieds, et des tableaux aux murs – toutes choses venant des maisons à peu près toutes démolies de la grande ville voisine* ». (Lettre à Jeanne Derrien, 30 septembre 1916)

Artilleur ou interprète, le poilu quel qu'il soit, où qu'il soit, dans un gourbi de tranchée ou au cantonnement, doit partager son logis de fortune avec les rats et avec les poux :

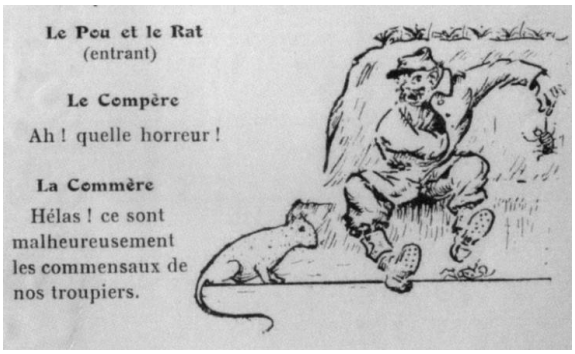
« *Si le hasard veut que j'ouvre l'œil, la nuit, j'entends tout à l'entour de moi grouiller les souris et les rats, et je dois prendre un cache-nez et un passe-montagne, pour éviter que ces vilains camarades ne viennent me frôler le visage et me becqueter !*» (A. Poumailloux, Journal, 21 mars 1915)

« *Ce matin, corvée pour le nettoyage du grenier où nous couchons. Ce grenier était dans un état de malpropreté repoussante. La nuit, des rats gros comme des galoches grouillaient sur nous. J'ai fait tout asperger de grésil* ». (A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 12 avril 1915)

« *Ici je suis maintenant dans une chaumière écœurante d'odeurs et de crasse – Il règne dans le réduit minuscule où je loge un parfum puissant de souris et de lard rance – Et, aussitôt bougies éteintes, c'est un chahut épouvantable d'animaux qui grouillent et de petites pattes griffues sur les carreaux – Se battent-ils ? – tiennent-ils sabbat ? – ou jouent-ils à des jeux de société - ? – mais ce qu'il y a de certain est que c'est fort inquiétant* ». (J. Vaché, Lettre à Jeanne Derrien, 29 décembre 1916)

« Le supplice des poux devient intolérable. Il n'y a aucune espèce d'organisation pour lutter contre ce fléau. On en tue des centaines et des milliers, des rouges, des gris et des noirs, d'énormes et d'imperceptibles. On s'arrache l'épiderme avec les ongles et cela fait de petites plaies vite infectées, auxquelles adhère le linge crasseux que, faute d'eau on ne peut laver comme il faudrait ». (Maurice Digo, Carnets, 17 octobre 1915)

Les revues du front n'oublient pas d'évoquer ces parasites qui empoisonnent le quotidien du poilu. Le rire est un bon antidote. Dans « C'est beau… mais ! », les auteurs, et le public, s'amusent beaucoup au duo du pou qui se dit « *le plus ardent des parasites* », et du rat qui déclare, à propos des poilus : *« J'en ai grignoté quelques uns.* » Les deux compères, sur l'air du duo des dindons et des moutons de l'opéra-comique « La Mascotte », chantent les mérites comparés des poilus des différentes régions, des Basques aux Bretons en passant par les Marseillais. Rires assurés. Mais le ton comique ne doit pas faire oublier que, poux et rats, sont le cauchemar habituel du soldat.



Le pou et le rat; illustration de Nozais dans la plaquette de la revue.

Sur son croiseur, le lieutenant de vaisseau Maurice Larrouy n'a pas de cagna, mais il a une cabine et… un rat ! : « *Dans la cabine close, à peine plus grande qu'un compartiment de chemin de fer, cela sent le caoutchouc, le goudron et le rance ; le calorifère à vapeur ajoute un relent de métal brûlé ; l'exhalaison des chaudières et des machines, filtrant à travers les ponts, assaisonne le tout d'une odeur fade ; la carène reçoit les éternels coups de bélier de la mer qui s'acharne et ruisselle en avalanche. Par les jointures du sabord, vissé à toute force, suintent des filets qui bavent sur la cloison et forment une mare. Depuis je ne sais combien de jours, cette cabine n'a pas reçu la moindre bouffée d'air pur, et la lampe électrique, falote, y scintille dans une atmosphère fuligineuse… Des cloportes, des cancrelats familiers risquent sur mon bureau des voyages craintifs. Un rat, gris et audacieux, ronge dans ma corbeille à papier de vieux buvards et des bouts de ficelle. Il n'a pas peur de moi et je n'inquiète pas son maigre festin. Quel sinistre prélude à l'année qui s'ouvre !* » (Journal, 1er janvier 1915)

Le général Guillaumat échappe aux poux et aux rats. Généralement, il loge à l'arrière des lignes dans des logements réquisitionnés :

« *Mon bureau, à la mairie* [de Souilly], *n'est pas trop mal : clair, chauffé par un poêle à bois… ma chambre et ma popote sont chez le notaire : chambre quelconque, bien chauffée aussi par un poêle en faïence à feu de bois. Vilain pays : de la boue et toujours de la boue* ». (Lettre à son épouse, 16 décembre 1916)

Il lui arrive, lors des grandes offensives (la Marne en septembre 1914, la Somme à l'été 1916) d'installer son quartier général près des premières lignes. Ses conditions de vie se rapprochent alors de celles de ses soldats, le danger en moins, un peu de confort en plus :

« *Nous voilà installés, le jour dans nos baraques, la nuit dans nos trous à lapins qui pour le moment sont assez habitables…Notre terrier est sur une hauteur dans une ancienne carrière que l'on a aménagée en creusant les bords et en faisant des communications avec*

des sacs de terre… Nos cabines sont en somme confortables, pas humides pour le moment, planchéiées, tapissées de toile. On y couche. Les bureaux seuls et les salles à manger sont en avant dans des baraques en planches, l'extérieur camouflé en vert pisseux à cause des avions, l'intérieur est blanc avec des fenêtres à coulisse. Je suis seul à avoir une vitre près de mon bureau ; les autres ont des toiles transparentes, et nous avons de plus tendu sur les baies des toiles à moustiquaires à cause des mouches ». (Lettre à son épouse, 21 août 1916)

Au sommet de la hiérarchie militaire, le Grand Quartier Général, s'éparpille dans de somptueuses demeures, autour de Chantilly. Guillaumat y passe quatre jours pendant lesquels il est logé au château du Mont-Villargenne, à Gouvieux (Oise) :

« *Je mène la vie de château ! Et de celui de la baronne Léonino (née Rothschild) qui est absente, mais a laissé son personnel. Château tout neuf et dont je n'ai pas encore vu l'intérieur. Jolie chambre : citronnier et tentures Pompadour, cabinet de toilette, salle de bain, eau chaude, électricité, enfin tout. Nous sommes à 2 km de Chantilly, bien tranquilles ainsi* ». (Lettre à son épouse, 4 décembre 1916)

La vie de château ! C'est ce que voudrait faire croire la propagande quand elle parle des cagnas. Le 20 août 1916, en pleine bataille de la Somme et de Verdun, Le Populaire publie une photo, de mauvaise qualité, présentant des poilus devant leur cagna. Elle est ainsi légendée : « *Les cagnas des régions du front encore calmes sont devenues, avec l'été, des rendez-vous champêtres, non sans charme. Elles ont ouvert leurs portes basses ; elles ont levé leurs auvents ; elles se sont changées en tonnelles rustiques où l'on prend les repas en plein air en commentant les nouvelles venues du pays* ».

L'ÉTÉ DANS LES CAGNAS

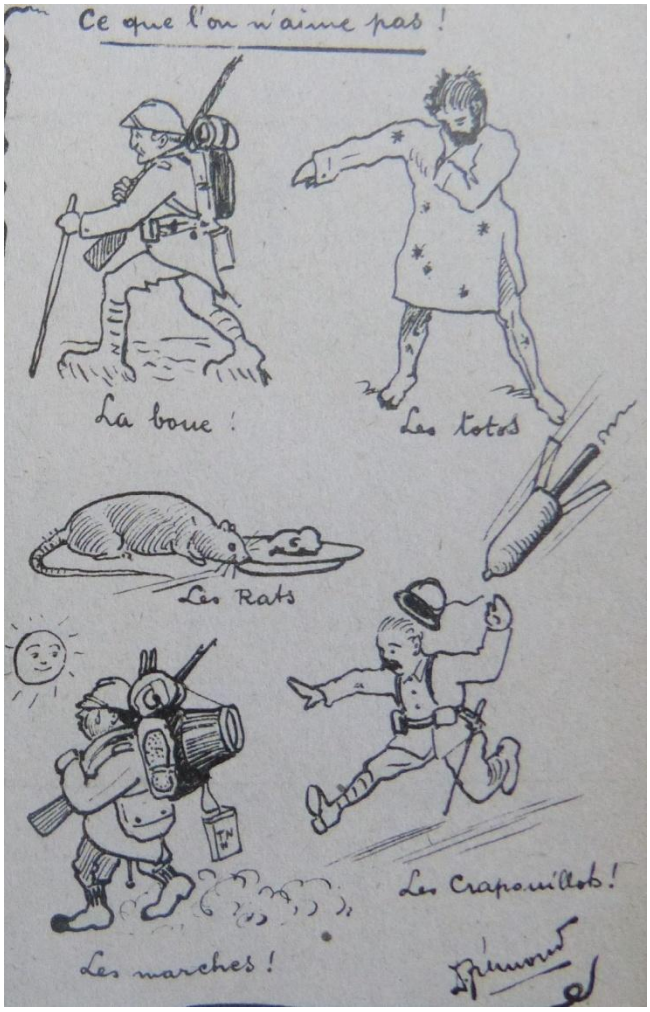
Cliché Section photographique de l'Armée

Les cagnas des régions du front encore calmes sont devenues, avec l'été, des rendez-vous champêtres, non sans charme. Elles ont ouvert leurs portes basses ; elles ont levé leurs auvents ; elles se sont changées en tonnelles rustiques où l'on prend les repas en plein air en commentant les nouvelles venues du pays. C'est là, à leur troisième été de guerre, que les hommes attendent l'heure d'allègement qu'ils sentent confusément approcher. Quand ils comparent l'état de leur esprit à ce qu'il était dans l'été de 1914, phase haletante et incertaine du tragique corps à corps, et à ce qu'il était en 1915, lorsque la force allemande reprenait prise en Russie, comment ne seraient-ils pas pénétrés de confiance ? Les mauvaises heures s'épuisent ; la fortune est en train de se retourner. Si grands que puissent être encore les sacrifices nécessaires, si tendue que doive être la patience, on commence à voir clair après deux ans d'action trouble et angoissée. Des cagnas entr'ouvertes aux beaux jours, filtrent des paroles d'espoir et cette insouciance songeuse, grave, réfléchie, libre, indomptable que l'argot des camps a résumés dans ces mots gouailleurs et profonds : « Faut pas s'en faire ! On les aura ! »

La boue

C'est une toute autre partie de campagne qui se joue sur le front cet été là. Le poilu y subit le feu du ciel et celui, beaucoup plus nourri et meurtrier, de l'ennemi. Mais de cela, la presse ne peut parler. Pour elle, la tranchée n'est que couleur de soleil. Le sang, la boue sont des sujets tabous que seuls évoquent les soldats dans leurs lettres ou dans les journaux de tranchée aux tirages limités écrits et distribués sur le front. La boue, qui vous répugne et vous engloutit, y tient une grande place, comme une sorte d'allégorie de la guerre :

« *Nous sommes dans les boues plus que jamais. Mais ce ne sont pas les belles boues que j'aime et que j'ai chantées, les belles boues qui gardent la forme de l'ornière et multiplient sous le ciel clair leurs fragments de miroirs. C'est une crème infâme, montée et fouettée depuis six mois sous les semelles d'un million d'hommes ; une lie morte, incolore et amorphe, qui gicle et vous crache aux lèvres son immonde substance, qu'on essuie au plus vite avec dégoût* ». (A. de Châteaubriant, lettre à sa sœur, 23 janvier 1915)



« Ce que l'on aime – Ce que l'on n'aime pas ». Diptyque de la couverture du journal de tranchée « Face aux boches illustré » de juin 1916

« *Le Règne de la BOUE est absolu, une sorte de mayonnaise tournée, très liquide et pas chaude, qui chante des bruits creux sous vous – Quelle horrible chose - !* » (J. Vaché, lettre à J. Derrien, 20 février 1917)

« *On se coule dans les étroits boyaux, et tout de suite, floc ! floc ! On patauge dans 10, 15, 20 centimètres de vase. On y glisse et on est jeté, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur les parois gluantes contre lesquelles on beurre ses mains et ses manches : les pans de la capote, eux, les essuient sans interruption. Les arrêts sont nombreux, pendant lesquels on se sent enfoncer petit à petit dans la boue. Pour repartir, il faut arracher péniblement ses pieds qui y sont englués. Impossible pendant ce temps d'appuyer son sac sur la paroi, comme on le fait d'habitude : ce serait l'y coller ou, tout au moins, le mettre dans un état désastreux. Aussi, les bretelles qui rentrent dans les épaules, la fatigue que l'on éprouve à marcher dans cette boue épaisse qui saute jusqu'aux cuisses, font paraître le temps bien long* ». (Léon Jost, Journal, 8 avril 1915)

Dans la boue des tranchées (DR)

L'horreur de la guerre

Tous les poilus ont vécu l'horreur de la guerre, à des degrés divers. Tous en ont été marqués à vie, traumatisés pour certains. Ceux-là ont enfoui, au plus profond d'eux-mêmes, l'insupportable. D'autres ont tenté d'atténuer cette souffrance, en exprimant leur confrontation avec l'horreur en paroles, en récits, en poèmes, en musique. Nous avons retenu deux expériences, deux récits de l'horreur vécue. Il s'agit du témoignage de Léon Jost, blessé lors d'une offensive en Artois et de celui de Louis Vuillemin, agent de liaison, spectateur d'un massacre d'autant plus horrible qu'il est dû à la négligence d'un chef.

Léon Jost en mai 1915 (DR)

Léon Jost, Journal, 7 juin 1915 :

« Arrivés au poste de commandement nous prenons sur la gauche le boyau qui conduit à La Signy et le spectacle change subitement ; c'est alors l'horreur du combat. Nous avançons au milieu de la fumée des explosions et de la terre qu'elles soulèvent en nuages. Le sol est couvert de débris de toutes sortes. Sacs éventrés laissant courir sur le sol leur contenu : vivres, effets, linge, paquets de lettres, des musettes déchirées, des cartouchières ouvertes, des baïonnettes tordues et des fusils brisés.

Mais horreur ! Voici des jambes arrachées, là l'une d'elles collée le long du boyau, là les deux d'un homme dont le corps et la tête ont disparu, volatilisés. Plus loin des morceaux de chair informes, des effets sanglants. On passe en enjambant, puis on se couche pour éviter les obus qui tombent, dans le boyau même, à quelques mètres en avant ou en arrière, soulevant des masses de terre qui retombent sur nous en nous aveuglant au milieu du fracas des explosions et des hurlements des blessés.

On se relève… on repart… courbés en deux pour ne pas dépasser l'abri des remblais. Puis l'horreur recommence. Voici encore un homme complètement coupé en deux et dont les entrailles sortent, un autre qui a la tête broyée, d'autres cadavres encore méconnaissables, hachés, épouvantables. On passe par dessus, en avant, toujours vers le centre du combat.

Pourtant le feu semble encore augmenter d'intensité. Les obus pleuvent partout, des camarades tombent. À un moment, juste comme je repars en avant après m'être collé le long de la paroi pour éviter un obus, un autre éclate entre l'homme qui me précède et moi et un énorme morceau d'acier passe en ronflant et s'enfonce dans la terre tout près de mon visage. Une demi seconde et j'avais la tête coupée…

Peu de temps après on quitte le boyau principal pour aller s'entasser dans une parallèle près de la première ligne et chacun s'accroupit au fond en attendant un nouveau bond en avant… Pendant des heures longues comme des siècles il faudra rester là, sans bouger, attendant les obus qu'on entend venir de loin avec un bruit d'avalanche et qui éclatent dans la parallèle çà et là au nombre de 4 à 5 par minute. Rien n'y manque, ni les

obus percutants, ni les fusants plus redoutables encore qui éclatent dans la tranchée et au-dessus, ni les marmites de 105, ni même des calibres plus gros encore sous le choc monstrueux desquels la terre tremble au loin…

Et contre ces masses de mitraille qui frappent aveuglément autour de moi, rien à faire, qu'à tenir bon quand même et à élever son sac au-dessus de sa tête dans un geste de protection tout instinctif, en attendant le coup, celui qui vient ou le prochain qui va certainement vous frapper dans quelques secondes ou dans quelques minutes. Car la mort fait son œuvre inexorablement, frappant sans discontinuer de tous les côtés.

Chaque instant ce sont des cris, des hurlements de blessés que domine le fracas assourdissant des explosions… . Un obus à 10 mètre de moi laboure la tranchée soulevant un nuage de terre et de fumée d'où s'échappent des cris, puis la poussière retombée, laisse voir cinq cadavres dont trois ensevelis parmi lesquels les deux frères Leroux. Un autre encore qui frappe le caporal Le Floch et deux autres hommes, faisant voler jusqu'à mes pieds un paquet d'intestins. D'autres et d'autres encore après l'explosion desquels des hommes courent dans la tranchée au hasard, couverts de sang, fous et portant dans leurs yeux égarés l'horreur dont ils viennent d'être les témoins….

Les hommes s'arrêtent, pour se coller à terre, dès qu'ils entendent un nouvel obus. Tout à coup, on en entend un arriver et j'ai juste le temps de me précipiter moi-même à terre au moment précis où il éclate sur le parapet au-dessus de moi. J'en ressens une très forte commotion, mais aussitôt, cependant, je me relève pour échapper à l'ensevelissement par la terre qui retombe dans le boyau. Candillon qui s'est précipité à terre en même temps que moi, et sur la jambe duquel j'avais appuyé ma tête, ne se relève pas. Il reste la face contre terre, tué sans doute.

À ce moment, l'aspect de la tranchée est effrayant. Par endroit, elle est presque éboulée et comblée, des cadavres l'encombrent, pour la plupart à demi enterrés, et le fond en est semé de sacs, d'effets, d'équipements, et d'armes diverses…

Lorsque nous arrivons à l'entrée de la nouvelle tranchée que nous devons occuper… il y a un temps d'arrêt. Je demande aux hommes ce qu'ils attendent. Ils me répondent que c'est Robert et Laroque qui viennent d'être tués, qu'on ne peut passer sans être obligés de les piétiner et que personne ne veut cependant les monter sur le parapet. Enfin, voyant que je les presse quelqu'un se décide et monte les deux corps sur le bord de la tranchée où ils vont rester près de nous toute la nuit.

À ce moment j'aperçois Mascré à plat ventre sur le pré, la tête allongée entre ses bras et frappant le sol de ses deux pieds. Je le crois d'abord blessé et lui frappe sur l'épaule. Il lève la tête, me regarde avec des yeux égarés et je vois alors qu'il pleure à chaude larmes… Enfin il se calme, je l'oblige à quitter cet endroit où il est follement exposé et à descendre dans la tranchée. Il me raconte alors qu'il était assis près de Laroque, son inséparable camarade. Ils causaient quand un obus tombant dans la tranchée lui brise son fusil entre les mains et sous ses yeux fracasse le crâne de Laroque l'ouvrant en deux comme une noix que l'on brise…

Puis, peu à peu, la crise nerveuse se calme et il s'allonge près de moi dans l'étroite tranchée haute de 50 cm où je vais passer cette interminable nuit serré entre lui, Mascré, secoué tout le temps de sanglots et de crises nerveuses, et Guihard tremblant de tous ses membres et claquant des dents. Et quelle lente et terrible nuit sous ce bombardement d'une

intensité dont rien ne peut donner une idée. Sans discontinuer, les obus éclatent de chaque côté de la tranchée, faisant voler la terre et les pierres… Ce sont, plusieurs fois par minute, des explosions assourdissantes, formidables, qui nous font sursauter et nous serrer les uns contre les autres. Il y a particulièrement certaine batterie qui nous envoie régulièrement sa bordée. On entend au loin les cinq coups du départ puis, quelques secondes après, les cinq projectiles de gros calibre éclatent çà et là, autour de nous dans la tranchée où, de temps à autres, on entend le cri d'un homme qui vient d'être touché.

Et cette menace annoncée d'avance, cette mort qu'on entend venir, qui va frapper, qui frappe formidablement, qui ne vous touche pas pour cette fois mais qui, dans quelques secondes, un nombre exact que je connais et que je compte mentalement, va frapper à nouveau, c'est cela que nous avons supporté pendant une nuit entière. Comment la raison peut-elle résister à une épreuve semblable ? En tout cas, il me souvient que, par instant, j'ai cru que l'abrutissement total, la folie allait venir. Il me semblait que ma tête se vidait et que toute faculté était abolie, sauf celle de compter les secondes entre chaque coup et de me dire que, puisque je n'étais pas touché au dernier, c'est que j'avais au moins quinze secondes à vivre ».

Le lendemain, en attaquant la tranchée allemande, le sergent L. Jost est blessé. Il sera amputé d'une jambe.

Léon Jost avec ses parents à l'hôpital après son amputation (DR)

Louis Vuillemin, Carnet, 11 décembre 1914 :

« *Épouvantable ! A dix heures, une compagnie du…, rassemblée dans le parc, stupidement. On disait : ceux-là ont de la veine que les boches se soient levés tard, ce matin.*

J'étais sous une petite véranda, de plain-pied avec la pelouse. Soudain, sans avoir rien entendu, je sens que quelque chose vient de me passer sur la tête. Et je vois – car j'ai vu – comme un pain de sucre se ficher en terre, entre les files. J'ai compris. Je suis plié en deux… Je pense : il n'éclate pas… Je me redresse ! Mille éclats déchirent l'air avec un bruit de fin du monde. Une pluie de débris me cingle les épaules. Et des bras, des jambes, d'autres morceaux d'hommes, des gamelles, des fusils, des cailloux, une chaise de jardin volent éparpillés dans un cyclone indescriptible. On respire du feu…

Je demeure pétrifié. Un nuage de fumée lourde et âcre s'amincit lentement. Et c'est alors que j'entends des voix faibles. On dirait des enfants, de tout petits enfants… Ils appelaient.

Vingt, nous avons couru. Soixante hommes étaient là, déchiquetés, en miettes, ou gravement meurtris, se traînant sur les mains. L'un n'a plus que le tronc ; il est sectionné à la base du ventre. Les jambes ont disparu… Un autre contient des mains ses entrailles, lesquelles se dévident à travers ses doigts… Celui-ci n'a rien qui se voie, du moins. Il est tout rabougri, recroquevillé, noir. Il est hideux ! Nous relevons un malheureux qui tend les bras. Je lui soutiens la tête. Mon aide lâche les jambes, car l'une ne tient plus que par le drap du pantalon….

Du sang partout. L'herbe en est teinte. Quelle odeur de carnage… Immonde cette tuerie !

Des secours… Dix-huit morts, rangés à droite. À gauche, on aligne quarante-huit blessés. Quels blessés ! Il y en a qui hurlent. D'autres qui geignent. Beaucoup ne disent rien... On retourne au trou, au trou béant. Quelle indicible horreur ! On marche sur de la viande rôtie, calcinée. Il pend des tripes à un arbre. Deux brancardiers ont mis un corps sur un brancard. Ils cherchent la tête… Je n'ai pas noté l'état des autres victimes.

Quatre sont mortes en arrivant à l'ambulance avant même d'y être entrées. On panse un homme dont la figure n'est plus qu'un vaste caillot de sang. Il marche seul. Il a une énergie splendide. Il veut absolument dire son nom. Il n'a ni nez, ni lèvres, ni mâchoires. Il arrive seulement à répéter sans fin : « Ju-u-les !... Ju…u…les ! »

Quel malheur ! Des petits ! Des jeunes ! Quel malheur ! On compte soixante-cinq victimes… Hécatombe odieuse et bête. Les hommes fumaient, faisceaux formés. Le capitaine n'avait pas pensé qu'on n'était plus aux grandes manœuvres !

Est-ce que moi aussi, j'aurai le ventre ouvert ? Est-ce que mes bras tourneront dans le vide si je suis coupé en deux ? »

Cet événement marquera durablement le compositeur et chef d'orchestre Louis Vuillemin. Un peu plus tard, il y consacre un long poème en prose qu'il termine ainsi :

« *La Misère planait. Toute la Misère. Il se peut que le souffle puissant ait semé. Et que germent depuis, au sillon de mon âme, deux des plus belles graines dont fleurit la Musique :*

- *Elles ont noms Douleur et Pitié* ».

Louis Vuillemin (DR)

La mort

« *Je sais que faire la guerre, c'est voir la mort toujours, en attendant qu'elle vienne. Il faut être patient. Lui donner tout le temps qu'il lui plait pour choisir. On voit passer les autres. Mais on passera. Bien* ». (L. Vuillemin, Carnet, 7 décembre 1914)

Vivre avec intensité la mort de l'autre, pose la question de sa propre fin. Tous les poilus l'envisagent ; mieux, ils la regardent en face. Albert Poumailloux, en convalescence, lui compose un sonnet, le 25 juillet 1915 :

« *La mort*
Pourquoi craindre la mort, lorsque dans le tombeau
L'on ne voit que passage et soudaine rupture,
Et l'on ne songe guère aux scènes de torture,
Dont l'Eglise a voulu peupler notre cerveau ?

Trouvez-vous que mourir d'un coup n'est pas beau
Lorsqu'on pourrait courir la terrible aventure
De périr lentement de souffrance future ?
Mieux vaut à ses vingt ans tomber pour son drapeau !

Dans ces champs où, déjà, l'on n'entend plus de râles,
Ce sont des jeunes gens, qui, malgré leurs fronts pâles,
N'emportent au néant ni terreur, ni remords.

Et si nous déplorons tant d'orphelins, de veuves,
Un avantage au moins de ces dures épreuves,
Est d'apprendre aux humains à dédaigner la mort ! »

Dans la fougue patriotique de ses 21 ans, A. Poumailloux aborde avec un romantisme, sincère ou feint, la mort qui l'obsède. Peu après son arrivée au front, il s'en confie à son frère dans deux courriers : 7 et 10 mars 1915. Le 25 avril suivant, il rédige une très longue lettre-testament à ses proches, qui ne doit leur parvenir qu'en cas de décès. Dans le courrier à son frère, du 10 mars 1915, la mort est toujours envisagée avec lyrisme, mais le jeune artilleur a déjà assez vécu au front pour que la guerre vienne perturber l'envolée en pointant sa trogne grimaçante.

« *J'ai depuis longtemps considéré aussi que, même toujours plaisante, la vie devrait finir un jour : qu'importe alors, à ce moment de sa fin, qu'elle ait duré quatre-vingt-dix ans ou vingt et un printemps ? En cet instant de passage d'un état à un autre, où seul le présent compte, l'important pour l'individu, c'est que ce passage se produise sans heurts, sans chocs, sans douleurs. Quelle mort alors, répond mieux à cet idéal que celle d'une balle au front ou au cœur sur le champ de bataille ? Que ce passage rapide derrière le rideau dont parle Werther, si rapide souvent sur le champ de carnage ? Et c'est pourquoi la perspective d'un formidable 105 pulvérisant mon être en l'espace d'une seconde, est bien faite pour répondre aux intimes inspirations de mon individualité. Et la mort dans ces conditions, ce serait la fin*

appropriée à mon existence heureuse… Le seul ennui à cette théorie et cette manière d'apercevoir la réalité, c'est que cette fin pourrait bien être tout autre : un déchiquetage sans mort immédiate ou une affreuse mutilation. Mais du moins au lieu d'avoir comme bien d'autres, à espérer d'être sain et sauf, j'ai un champ plus large d'espérances, puisqu'il contient aussi la perspective d'une fin rapide et brusquée ».

La mort exaucera ses vœux. Il sera emporté par un obus le 15 octobre suivant.

Comme A. Poumailloux, tous les poilus ressentent la nécessité d'affronter la mort, par anticipation, et de la faire accepter à leurs proches. Certains écrivent des lettres-testament à ouvrir en cas de décès :

« *À propos, ce matin, en hâte, j'ai rédigé sur une pauvre feuille de papier quadrillé mes dernières volontés. Il faut cela. Je le dois. Pour… c'est fait. J'enverrai cela à T… avec une lettre. Instant pénible. On faiblit, même quand on ne veut pas. J'avais remis au lendemain, jusqu'alors. Répulsion instinctive ? Trouble. Lâcheté. Mais le canon toujours, cela m'a dicté mon devoir. Soyons prêt. Pensons aux êtres chers demeurés au foyer. A celle qui restera seule… Assez. La mort est là-haut, à toute heure. Le hasard la fera-t-il choir ? Le hasard la fera-t-il planer ?* » (L. Vuillemin, Carnet, 8 décembre 1914)

Albert Poumailloux (DR)

Dans ces lettres, pour justifier l'injustifiable, la disparition d'un fils, d'un frère, d'un époux, pour tenter de consoler, on en appelle au patriotisme :

« *À mon cher papa, à ma maman chérie, à ma grande et ma petite sœur et à mon frère,*

Si je viens un jour à tomber à mon poste, dignement j'en suis sûr …

Ayez avant tout la haute conscience que votre fils a fait son devoir, et que le sacrifice de sa vie, qu'il avait fait depuis longtemps, est maintenant chose consommée ; que son unique désir aura été, avant de tomber, que sa mort n'ait pas été inutile à la défense de la Patrie …

Je vous serre dans mes bras. Quand vous parlerez de moi, non avec de la souffrance, mais avec la douce vision d'un bon et tendre souvenir de votre vie commune – de notre vie !- je serai heureux et je vous bénirai ! »

Votre Albert »

(A. Poumailloux, 25 avril 1915)

Léon Jost, lui aussi, trempe sa plume dans l'encre patriotique pour écrire à son père. Il n'a pas rédigé de lettre-testament, pas plus que J. Vaché, mais tous les deux, au moment de remonter en premières lignes, sentent la nécessité de se confier à leurs proches, comme si c'était la dernière fois ; en espérant que…

« *On arrive au moment même de l'action, sans presque sans douter, et on parle du départ pour l'attaque et de la possibilité d'y rester, comme si cela n'avait en fait aucune espèce d'importance. Pourtant, si chacun fait si facilement le sacrifice de sa vie, c'est que chacun se rend compte aussi de la grandeur de l'œuvre qu'il accomplit. Mais on n'en conserve pas moins l'espérance tenace de la jeunesse.*

C'est toujours plein de cette espérance que je t'envoie, mon cher Papa, et du fond de mon cœur, tous les sentiments d'amour et de reconnaissance que j'ai pour toi et je te serre dans mes bras en te criant d'espérer, comme j'espère moi-même, le jour radieux du retour.

Ton fils te remercie, en effet, d'avoir su lui inculquer les sentiments qui l'agitent maintenant et dont il a besoin dans la tâche présente, et termine en t'envoyant tous ses meilleurs et ses plus tendres baisers ». (L. Jost, 1er juin 1915)

Avant de remonter en première ligne, des soldats du 65 RI de Nantes photographiés par Léon Jost écrivent à leurs proches. Peut-être le dernière lettre pour certains. (DR)

Lettre de Jacques Vaché à Jean Sarment, 21 août 1915

« Cher Jean

Je t'écris pour te dire une nouvelle contrariante : c'est que peut-être le hasard, dont une des fonctions est d'être indifférent, ne nous permettra pas de poursuivre tous ces bons projets que nous avions.

Je pars ce soir pour l'endroit le plus stupide de la grande bataille, d'où peu reviennent…

Je ne voudrais pas donner à cette lettre une ligne solennelle d'un monument funèbre ; ni subir le ridicule d'un « dernier adieu » manqué. Mais enfin, pour ne rien te cacher, à toi, mon cher vieux Jean, le seul à peu près qui a compris les choses, je dois te dire que cela va mal…

Ne te désespère pas, mon vieux Jean, j'espère peut-être être des survivants, et des survivants sains d'esprit, car cela est navrant, beaucoup reviennent aussi de là l'esprit tué.

En tout cas, aussitôt après l'échauffourée, je t'écrirai, ou on t'écrira. Si je dois y rester, tu feras un tri des choses que je t'ai confiées….

Je te donne une poignée de main pleine de choses. Et pourquoi, pourquoi ?...

Je t'écris avec le flegme mais je ne peux m'empêcher de regretter une foule de choses mortes et de choses à venir.

Ton vieux ».

Cette mort, envisagée, préparée, à laquelle on espère échapper tout en étant son complice pour tuer l'ennemi, devient peu à peu une compagne quotidienne, repoussante certes, mais dont on s'habitue à la laideur.

« *Dans un instant nous allons nous réunir tous les quatorze autour de la marmite fumante, en plein air. Dans la nuit déjà tombée, en regardant le feu, nous prendrons le café, et les hommes, comme tous les soirs, diront de grosses bêtises dont je suis le premier à rire ingénument. Pendant ce temps gronde le canon : on n'y fait plus attention. On ne fait plus attention même aux blessés, ni même aux morts* ». (A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 15 octobre 1914).

« La vie est très dure pour l'instant. Notre poste s'est effondré sous un 380. Tous les officiers ont été tués… Les nerfs sont mis à l'épreuve. On s'en tire tout de même, à force d'indifférence et à la faveur de cette passivité dont nous trouvons chez nos frères les animaux l'exemple plus que jamais précieux ». (A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 27 août 1917).

La guerre, avec ses horreurs dont chacun est complice, bouleverse les hommes, leur conscience, leur conception de la vie et de la société. Chez les plus jeunes, arrivés au front plein d'idéal, la désillusion est grande, même s'ils espèrent en leur jeunesse pour se reconstruire. A. Poumailloux, écrit à ses amis, le 11 octobre 1915, une lettre qui, il ne le sait pas, sera sa dernière ; il est tué le lendemain :

« *J'ai vu des horizons couverts de feu ; entendu les plus formidables roulements de tonnerre que Vulcain fit jamais sortir de ses forges… J'ai respiré des gaz asphyxiants, larmoyants, « vomifiants », empoisonnants, tonitruants et puants. J'ai cru en « claquer », mais ce ne fut qu'une impression et une douleur vive des yeux et des poumons, malgré les masques. Nos canons ont continué à être servis dans cet enfer et nous avons tué des Teutons ! nous en avons tué ! nous en avons tué ! et nous sommes heureux et nous jouissons ! Voyez la déformation à laquelle on arrive ; que voulez-vous ? J'ai vu de telles horreurs dans les tranchées conquises : des sacs à terre bouleversés, des talus effondrés sous la pluie effroyable des énormes et monstrueuses marmites, des abris déchiquetés, des poutrelles de bois et de fer grosses comme vous et moi, tordues, des effondrements de toutes sortes de matériaux et, parmi toutes ces choses, des équipements abandonnés, des fils de fer barbelés hachés, des ustensiles divers, des membres épars, des jambes dans des bottes, des cadavres jeunes ou vieux, ceux que l'on n'a pas encore enterrés, les uns verts, décomposés, les autres momifiés ou liquéfiés ! et l'on se dit : « Cela a été un homme ! »*

C'est affreux ! mais ça n'empêche pas que l'on a du courage allez ! et bon espoir ! et de l'entrain ! Et justement cela nous donne davantage le désir de nous venger ! On reprendra après la guerre la mentalité d'avant ! Je l'espère du moins ! »

« La guerre – Quel rêve curieux ? » Dessin de J Vaché en bas d'une lettre à Jeanne Derrien en 1916 (DR)

Plus âgé qu'A. Poumailloux, mais aussi épris d'idéal que lui au début du conflit, A. de Châteaubriant ne se fait plus d'illusion sur l'homme :

« *La guerre, avec tout son sang répandu, tout son affreux holocauste, ne réalise pourtant son horreur que dans le cœur et l'esprit des survivants, par ce qu'elle en révèle et par ce qu'elle y crée. Si je reviens, je ne sais laquelle l'emportera de la joie de me sentir plein de vie encore, ou de la honte d'être un homme* ». (Lettre à Louise Cruppi, amie de R. Rolland, 24 avril 1915)

Deux ans plus tard, l'écrivain est encore plus radical dans son jugement :

« *Nous sommes des poussières entraînées dans un tourbillon dont la loi nous échappe. Tourbillon effroyable qui emporte les débris de nos civilisations en pourriture. Il n'est pas un événement qui, en se produisant, ne vienne à l'appui de la parole bien connue : « Crève donc, société !* » (Lettre à son épouse, 2 février 1917)

Au lendemain de la guerre, ce dégoût de la civilisation occidentale, de l'homme, de soi-même parfois poussera les anciens poilus désabusés sur les chemins de révolutions philosophiques, artistiques, politiques. On sait ce qu'il advint d'A. de Châteaubriant.

Tenir

Dire la mort pour la mettre à distance, s'en accommoder à force de fatigue morale et physique ne suffisent pas pour supporter le quotidien difficile, parfois mesquin, de la tranchée, pour rester debout dans l'enfer de la guerre.

Pour tenir, le poilu peut compter sur la solidarité au front, née du danger partagé et de la proximité culturelle et géographique des camarades de combat, le recrutement des régiments étant, au moins dans les premières années, territorialisé.

Le premier soutien du soldat au front ce sont ses proches, sa famille. C'est vers eux que vont ses pensées, c'est en eux qu'il puise l'énergie pour se battre. Il y trouve un réconfort indispensable mais aussi, parfois, une nostalgie néfaste pour son moral.

« *Dans ces moments pénibles, cruels pour tout le monde assurément… une affection comme la tienne revêt toute son importance et devient quelque chose de divin sur terre. Au milieu de ce monde qui a rompu la loi de ses formes anciennes et n'est plus qu'une outre de tempête, au milieu de cet océan déchaîné, où la vague me bat affreusement, elle est la boucle de fer à laquelle je me cramponne de toutes mes forces* ». **(**A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 26 septembre 1916)

« *La situation est sérieuse et j'éprouve le besoin de venir vers toi, de passer mon bras sous le tien, comme à nos beaux jours de liberté et d'intimité. Ta pensée et celle des petits ne me quitte pas, pensée qui n'est pour moi, ni un élément de force, en ce moment, ni un élément de faiblesse, mais une merveilleuse vision située au-dessus de ce qui se passe* ». (A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 10 septembre 1917)

Le courrier

Les pensées, les sentiments devenus mots, tissent un lien, presque quotidien pour certains, entre les époux séparés, entre le fils et ses parents : c'est le courrier attendu avec impatience par le soldat :

« Le fourrier vient d'apporter les lettres. Tout le monde s'est précipité comme à la curée, et chacun s'est mis à lire ses lettres dans un coin. L'arrivée du courrier est réellement une chose à voir au front, et il est certaines expressions de physionomie qu'on ne peut voir sans être ému. » (L. Jost, Journal, 20 avril 1915)

« *L'arrivée de tes lettres est l'événement et le bonheur du jour, et je lis et relis ce que tu m'écris avec avidité. Il me semble que non seulement nous causons, mais que nous pensons ensemble.* » (A. Guillaumat, lettre à son épouse, 26 décembre 1916)

« *Te dire maintenant que nous ne traversons pas des jours noirs serait mentir… Nous n'avons pas besoin qu'on nous encourage ; nous avons besoin de voir, de lire l'écriture de ceux que nous aimons. Tu ne t'imagines pas quelle puissance de transformation possède une simple enveloppe portant l'écriture préférée.* » **(**A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 18 décembre 1914)

Le courrier permet de maintenir le moral du soldat ; les colis y contribuent aussi tout en améliorant son quotidien :

« *L'arrivée d'un colis, quel qu'il soit, est ici une fête pour tout le monde. Les hommes qui en coupent les ficelles pour les ouvrir, ressemblent tous à des enfants qui reçoivent leurs étrennes et que la curiosité aiguillonne. Du reste, du soldat à l'enfant, par moment, la distance n'est pas longue* ». (L. Jost, Journal, 28 mars 1915)

L'arrivée des colis au 81 RIT (Photo du capitaine Galland – ADLA) et l'arrivée des colis vue par une publicité dans le journal Le Phare

Vêtements chauds pour l'hiver, papier à lettre pour le courrier, aliments divers, livres pour certains… le colis apporte le nécessaire mais aussi, ce que le poilu apprécie le plus, un supplément d'âme, le parfum ou le goût « du pays » :

« *J'ai reçu hier soir, le colis N° 1, venu par la poste. Nous allons goûter aux « Beurrés Nantais » au déjeuner, mais le saucisson sera pour les tranchées. Je vous remercie bien* ». (L. Jost, 26 mars 1915)

« *Hier soir, Bedon et moi nous avons mangé... devine quoi ? Une galette Pacaude ! Une vraie, boulangée par sa femme à Saint-Sulpice-le-Verdon. Je me rappellerai cette soirée dans la cagna, avec la galette ; un bidon de pinard y a passé, nous avions eu bien du mal à nous le procurer* ». **(**A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 29 avril 1916)

Pour les poilus de l'Ouest, plus que les galettes et la charcuterie, ce qui rappelle « le pays », c'est le beurre :

« *Comme ma carte a dû te l'annoncer, j'ai reçu ton beurre : le beurre est peut-être ce dont nous avons le plus besoin, pour remplacer la graisse dont l'odeur seule suffit maintenant à nous écœurer. Chacun en touche de chez lui un petit pot, qui une livre, qui un kilo de salé, fleur de l'herbe des prairies de Fégréac, de Guéméné, de Châteaubriant, de Fouesnant. Chaque épouse, dans la solitude de la ferme, a battu sa moche pour l'époux* ». **(**A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 13 mars 1915)

Les extras apportés par les colis, permettent aussi de renforcer la solidarité de la tranchée sans laquelle le soldat ne saurait tenir : « *Je vous assure que les madeleines de petite Line ont été les bien reçues ainsi que vos petits salés nantais ; et mon capitaine qui est un délicat, un difficile, y est revenu plusieurs fois aux chefs-d'œuvre culinaires de Linette. Votre angélique ? Exquise ! Vos cigares ? Délicieux ! Les croquettes ? Toujours bien reçues car je les aime beaucoup. J'ai été content de trouver vos fleurs qui m'ont apporté un peu de parfum des bois et des jardins de Mareuil. Quant aux cigarettes en grand paquet, j'en ai distribué à un certain nombre de canonniers, à nos ordonnances, et, j'ai fait des heureux… Il faut que j'y ajoute mes remerciements pour vos livres qui me sont parvenus à peu près en bon état* ». (A. Poumailloux, Lettre du 8 avril 1915)

En retour des colis reçus de l'arrière, le poilu envoie aux proches quelques cadeaux de sa fabrication (vase, coupe-papier, bague, chevalière…) réalisés à partir du cuivre des douilles d'obus et des balles. La revue « C'est beau…mais ! » y consacre une scène et une chanson (sur une musique de Paul Ladmirault) dont voici quelques couplets :

Dans les loisirs de la tranchée
Comme au repos, au cantonnement
On pense à la douce fiancée
A la grande sœur, à la maman.
Quelle joie aura-t-elle procurée
La petite bague de la tranchée.

Recevant la bague jolie
Souriante au milieu des pleurs,
Qui bercent sa mélancolie
La fiancée rêve de bonheur.
C'est l'aveu de la foi jurée
La petite bague de la tranchée…

A la Maman, toute tremblante
Pour celui qui se bat là-bas.
Elle est la preuve consolante
De l'amour de son petit gars.
Pour la joie qu'tu as procurée
Merci ! Petite bague de la tranchée !

L'artisanat des tranchées ne se limite pas aux bagues

La famille, le couple

Lettres, colis, cadeaux entretiennent un lien très fort entre le poilu et ses proches. Mais, l'horreur de la guerre bouleverse les hommes, change la condition de la femme ; la séparation transforme les couples…

… du général : « *La guerre m'aura appris beaucoup et, chose bizarre, à connaître le caractère des femmes, et ce fut un grand plaisir pour moi. Je t'ai un peu plus connue, toi aussi, ce qui est encore plus étrange, depuis que je ne te vois pas* ». (Lettre de A. Guillaumat à son épouse, 28 juillet 1917)

« *Ce sera bon de vivre une vie d'autant plus douce qu'on en aura été plus longtemps privé, et qu'on se sera peut-être mieux connus en s'épanchant de loin dans ces lettres quotidiennes qui sont notre joie à tous les deux* ». (Lettre de A. Guillaumat à son épouse, 28 décembre 1916)

… au simple brigadier : « *Tu me dis que vos blessés apprécient grandement tes soins. Cela ne m'étonne pas. N'es-tu pas née garde-malade, sœur de charité ? …Que nous serons petits à vos yeux quand nous rentrerons près de vous, habituées que vous êtes depuis notre départ aux larges besognes et à la distribution d'une charité sans préférences. Que nous vous paraîtrons égoïstes et mesquins ! Peut-être même ne nous reconnaîtrons-nous plus les uns les autres, puisque le temps travaille les âmes comme les corps. Que d'unions chercheront en vain la trace de l'ancienne soudure, ce qui ne sera pas, quand on veut bien y penser, la moins tragique des destructions de cette guerre* ». **(**A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, infirmière à Nantes, 2 février 1915)

Confrontés à la guerre, les couples se soudent ou se dissolvent lentement. Loin de son foyer abandonné, le poilu est saisi par le doute. Dans la revue « C'est beau… mais ! », au soldat qui rentre de permission, le compère demande trois fois, sur l'air de « Au clair de la lune », à quoi il rêve. Les réponses du soldat témoignent d'un drame intérieur :

« Je rêve à tous ceux qui sont à l'arrière, »
« Qu'en fout'nt pas un coup et qu'on laisse faire, »
« Et qui papillonnent d'la blonde à la brune, »
« Au clair de la lune »

« Je rêve au loupiot qu'j'ai trouvé là-bas, »
« Fils d'un embusqué » que je n'connais pas, »
« Contre qui j'peux pas avoir de rancune, »
« Au clair de la lune.»

L'embusqué vu par la presse satirique

L'embusqué, ce soldat « planqué » à l'arrière, dont la revue fait un personnage caricatural qui valorise par contraste l'image du combattant, est une menace pour la fidélité des femmes restées seules au foyer. Il révèle toutes les frustrations du poilu et concentre sur lui fantasmes, ressentiment, haine parfois. Les auteurs de « C'est beau… mais ! » en ont fait le compère de la revue, ouvrant la porte ainsi à la catharsis du poilu.

Avec la prolongation de la guerre, la fidélité féminine devient une cause nationale dont se saisit la propagande en 1916. Le 11 mars de cette année-là, les journaux nantais titrent : « *Les épouses indignes* » (Le Populaire) ; « *Les femmes adultères* » (Le Phare).

Les articles fustigent celles qui s'écartent de leur mission naturelle et patriotique : « *Tandis que leurs maris, au front, risquent leur vie pour la France, les épouses gardent le foyer familial et élèvent les enfants dans l'affectueux souvenir de l'absent* ». (Le Populaire)

Mais il y a « *Quelques brebis galeuses ... Mauvaises épouses, souvent mauvaises mères, mauvaises françaises en tous les cas, elles commettent une abominable lâcheté ; car loin de songer à autre chose, elles devraient avoir toujours les yeux tournés vers le champ de bataille et s'enorgueillir d'être la femme, la compagne, honorable et honorée, d'un brave dont on ne louera jamais assez la grandeur d'âme, l'esprit de sacrifice et le dévouement à la Patrie* ». (Le Phare)

Craignant pour le moral du « brave », s'il se sait trompé, le journaliste du Phare demande la plus grande sévérité aux tribunaux (l'emprisonnement) pour la femme infidèle. Dans sa croisade pour la vertu, il croit bon de solliciter l'aide de l'Eglise en citant le mandement de carême de l'évêque de Mende. Mgr Gély y condamne les femmes qui « *se couvrent de déshonneur pour toute leur vie et méritent d'être foulées aux pieds des passants, comme la fange des rues* ».

Et le journaliste conclut : « *Nobles et fermes paroles. Louons le prélat qui n'a pas craint de les prononcer* » .

L'infidélité condamnée chez la femme, l'est-elle chez son mari ?

Éloigné de son foyer et de la vie civile (les premières permissions ne sont accordées qu'à l'été 1915) le poilu reste un homme, jeune, en pleine force de l'âge, sexuellement frustré. La vue d'un jupon l'émeut :

« *Nous sommes passés par Bruay-La-Bussière, où nous avons été reçus par une foule innombrable de gens d'industrie, de mineurs, de femmes, de jeunes filles et d'enfants. Ah ! les filles de cette région ! Elles sont vraiment jolies ! Nous les quittons avec regret. C'est curieux comme la simple présence d'une jeune femme jette autour de nous une lueur de gaieté, de jeunesse et d'espérance, combien plus aujourd'hui qu'autrefois !* » (A. Poumailloux, Journal, 7 mai 1915)

Dans les villages près du front, les soldats en cantonnement ne manquent pas d'occasion pour rompre une chasteté imposée par les événements :

« *De ce point de vue* [sexuel] *je suis moins favorisé que mes hommes, qui semblent avoir trouvé ici le gîte et le reste, surtout parmi les réfugiés des pays occupés. Espérons que cela servira pour la classe 1935 !* » (A. Guillaumat, lettre à son épouse, 22 janvier 1915)

Dans les auberges des villes et villages de l'arrière, de nombreuses prostituées se sont établies, ce qui ne va pas sans tapage quand les soldats « débarquent », comme l'écrivait Maurice Digo dans l'extrait cité plus haut. Cela amène les autorités militaires à prendre quelques dispositions :

« *Je suis invité par l'autorité supérieure à provoquer* <u>*discrètement*</u> *l'établissement de quelques « maisons closes » à l'usage des militaires qui n'ont pas trouvé d'amies. Nous allons naturellement charger Auriscote de s'aboucher avec les courtiers de ce commerce. On aura fait tous les métiers !* » (A. Guillaumat, lettre à son épouse, 29janvier 1916)

Fresques peintes par des soldats du 81e RIT en cantonnement à Wailly (P-de-C) en 1915 sur les murs d'une maison servant de lieu de rencontres avec les prostituées. Légende du dessin de gauche : « Marianne prépare la classe 1935 » Photo Durand-Gasselin – Musée d'Histoire de Nantes

En dehors de La Madelon de l'auberge, éventuellement de la fille facile du village ou de la prostituée, le combattant n'a d'autre contact avec la femme, que celui avec l'infirmière rencontrée à l'ambulance de campagne ou à l'hôpital de l'arrière. Les journaux, le théâtre vont contribuer à en faire la figure féminine emblématique de la Grande Guerre, parallèlement à la figure du poilu-héros.

Dans les revues du 81e RIT, l'infirmière incarne : « le dévouement » ; la « sublime bonté ». Pour la nommer on utilise des termes, « anges de la souffrance », « saintes de la douleur », « servantes de l'espoir et de la charité » qui sont de l'ordre de la pureté. Sur l'infirmière souffle un vent de sainteté. Pas de rire, pas de caricature à son encontre ; pas de propos égrillards. Privés de présence féminine, les soldats sont admiratifs des « jolies infirmières », ces femmes issues le plus souvent, de la bourgeoisie, qu'ils côtoient dans les hôpitaux et qui deviennent pour eux, des icônes.

On l'a vu, l'épouse d'A. de Châteaubriant devient infirmière dans un hôpital nantais et c'est à l'hôpital de la rue du Boccage, à Nantes, que Jacques Vaché fait la connaissance de Jeanne Derrien, infirmière, avec qui il échange ensuite un abondant courrier. J. Derrien devient ainsi une sorte de « marraine de guerre ».

Une infirmière et un infirmier entourés de soldats blessés soignés à l'Hôpital 21 de Nantes, actuel Lycée Clemenceau , en novembre 1915 (Collection Jean-Louis Liters)

L'institution de la marraine de guerre fut mise en place, officiellement, pour pallier la démoralisation du soldat. Au poilu dépourvu de famille, la marraine envoie courrier et colis. Issue de la bourgeoisie, la marraine se veut l'infirmière de l'âme du soldat, aussi chaste et maternelle que sa consœur. Dans « Casque…c'est ? », elle chante :

« Je serai ta tendre marraine »
« Je t'écrirai souvent, souvent, »
« Et tu seras mon grand enfant ; »
« Tu me diras toutes tes peines, »
« Un doux baiser, chaste et discret, »
« Tendrement je te donnerai »
« Quand tes beaux yeux auront pleuré ! »

Cependant à la différence de l'infirmière, la relation de la marraine et de son filleul est exclusive ce qui, ajouté au style épistolaire, autorise bien des fantasmes de part et d'autre.

Pour les revues du front, infirmière et marraine sont des êtres purs, admirables, icônes du dévouement féminin. C'est peut-être vrai aussi pour le poilu ; un peu moins sans doute pour les officiers, qui ont l'occasion de rencontrer les infirmières ailleurs qu'à l'hôpital :

« *Mes infirmières n'ont pas été sages, et pourtant elles étaient de la bonne société. Comme dit le rapport : « Entrant à l'improviste dans la chambre où elles couchaient à deux, elles ont fait des efforts infructueux pour cacher deux corps étendus à leurs côtés ». On n'est pas de bois, ni les aviateurs non plus !* » (A. Guillaumat, lettre à son épouse, 11 juin 1917)

L'arrière

Courrier et colis permettent au poilu de garder un lien puissant, malmené parfois, avec ses proches ; il peut s'y amarrer quand la tempête souffle sur le front et sous son crâne.

Courrier et colis permettent au poilu de connaître l'état d'esprit de cet « arrière » qu'il défend, auquel il est adossé, en espérant qu'il « tiendra » comme lui tient le front et tient sur le front.

Courrier et colis apportent au poilu, douceur, amour, réconfort ; mais les mots généreux ne suffisent pas à combler le fossé qui se creuse, inexorablement, entre le front et l'arrière. Malgré la mobilisation des écoliers, malgré la multiplication des œuvres de guerre dans le pays, comment un civil peut-il imaginer l'enfer physique et moral vécu par le poilu ? Même les mots les plus choisis ne peuvent en donner un aperçu :

« *Entre vous et nous, se creuse, presque à perte de vue, un grand vide noir inexplicable, un abîme de silencieuses ténèbres, où notre pensée, la pensée des vivants, ne trouve pas plus d'écho que le silence des morts* ». **(**A. de Châteaubriant, lettre à sa sœur, 16 octobre 1916)

« *Aurais-je le temps de répondre à toutes les lettres que je reçois d'amis que je n'y aurais pas le cœur ; l'impossibilité où l'on se trouve de dire tout ce qu'on pense, l'incertitude que l'on a d'être compris, font qu'il vaut mieux garder ses pensées pour soi et se laisser aller doucement à cette torpeur d'esprit qui est la suprême qualité du militaire dans cette guerre actuelle. L'impression que tous les officiers rapportent de permission n'est pas faite au reste pour donner le désir d'entrer en plus amples relations avec les gens de l'intérieur. Il y a entre l'armée et eux un fossé qui se creuse tous les jours ; que sera-ce après la guerre ?* » (A. Guillaumat, lettre à son épouse, 27 mai 1915)

Lors des trop rares et trop courtes permissions la famille se fait photographier. Un souvenir au cas où… Ici une famille paysanne de Treillières. (DR)

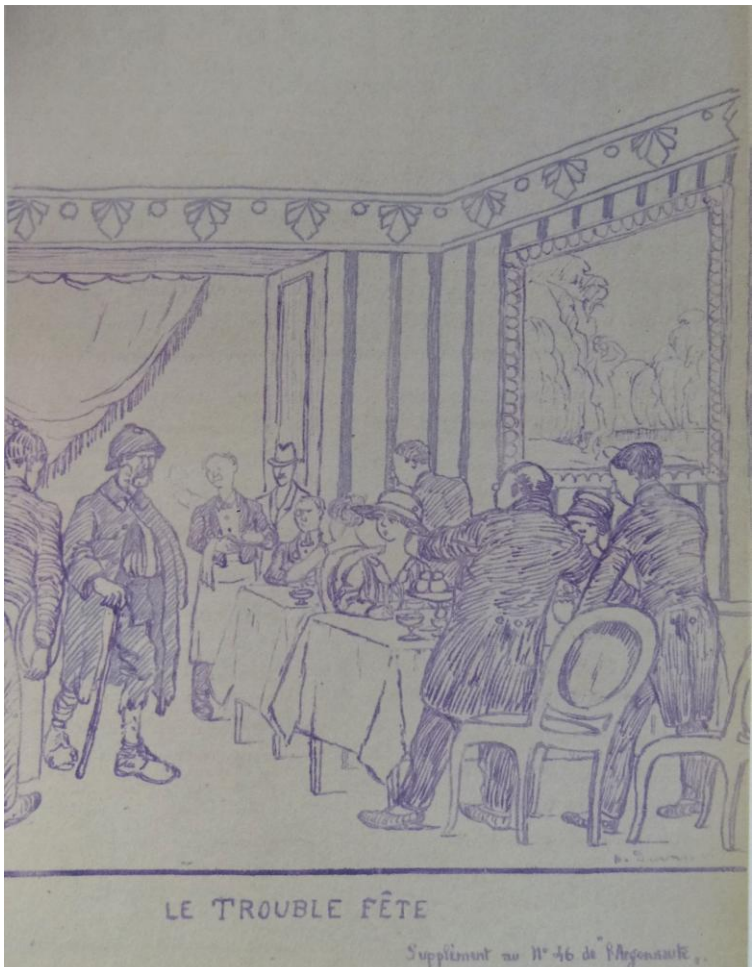
Pour les poilus engagés dans l'enfer de Verdun, comme A. de Châteaubriant, ce fossé dont parle Guillaumat, ils le vivent au quotidien :

« *Nous sommes maintenant dans la boue. Quant au vacarme... Et pendant ce temps, les confiseurs de Paris vendent pour les grands dîners, des bombes à la Verdun... au chocolat !* » **(**A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 22 mars 1916)

C'est au moment des permissions que le poilu ressent le plus fortement la fracture entre le front et l'arrière. Sortant de la boue des tranchées, de la fureur des combats il plonge dans une société civile, certes en proie à de grosses difficultés, mais où la vie continue presque comme avant, en particulier dans les villes. Là, cinémas, théâtres, cafés attirent un public nombreux, depuis l'amateur d'art lyrique au noctambule en passant par le bourgeois en goguette.

En convalescence dans un hôpital parisien après son amputation de la jambe, Léon Jost accompagne sa sœur à l'Opéra Comique :

« *On jouait le « Jongleur de Notre-Dame », dont la musique m'avait toujours ému. Mais, ce jour-là, lorsque je me retrouvai dans le grand vaisseau de l'Opéra Comique, au milieu des ors, de la lumière, dans le chatoiement des toilettes des femmes et le brouhaha de la foule joyeuse et insouciante, ma pensée se reporta vers l'enfer que je venais de quitter. Je revis tomber autour de moi mes camarades et, dominant le murmure de la salle, c'était leurs cris de douleur et le grondement de la bataille que je croyais entendre… Quand l'orchestre attaqua les premières mesures, ce fut en moi une vague d'émotion qui se souleva, comme jamais je n'en ai connu de semblable et, malgré tous mes efforts, je me mis à pleurer comme un enfant, sans arrêt, sans répit, fermant les yeux sur mes visions, pensant à l'horreur, pensant aussi au bonheur égoïste d'être là* ». (Journal, été 1915)



Dessin paru dans le journal de tranchée « L'Argonnaute » n° 46 d'avril 1918

La frivolité de l'arrière, qui choque tant les soldats permissionnaires, ne concerne que la frange aisée de la population urbaine, comme le constate Guillaumat de passage à Paris :

« *Je suis arrivé à Paris un peu avant le déjeuner chez Fanny Deutsch, que je n'avais pas pu refuser : là, tout le monde s'amuse et pleure. J'ai fini par être un peu brutal lorsqu'on m'a dit qu'on ne voyait à Paris personne en deuil. J'ai répondu que c'était parce que dans leur milieu tout le monde était embusqué, alors qu'à Beauvais je n'avais vu personne qui n'eût au moins un fils ou un frère à pleurer. J'ai passé l'après-midi seul, à flâner et, après avoir dîné j'ai parcouru les boulevards, obscurs mais non déserts. Les femmes travaillent le jour, les hommes la nuit. On n'arrête pas. De même à côté de chez nous, où le garage Cottin Desgouttes est transformé en fabrique*

de fusées. Il y a deux équipes, beaucoup de femmes, et à 4 h j'ai été réveillé par l'atelier qui chantait en chœur la marseillaise et le Chant du Départ. Cela m'a ému à l'égal d'une revue, j'en avais les larmes aux yeux ». (Lettre à son épouse, 2 août 1916)

De par sa position, le général Guillaumat voit l'arrière défiler sur le front. Journalistes, parlementaires, dignitaires des pays alliés font la tournée des tranchées : « *C'est décidément la foire du monde, ce Verdun. Je ne comprends pas qu'on donne tant d'autorisations pour s'y rendre, et si notre prestige y gagne à ce que nous montrions des ruines, et notre impuissance à les éviter* ». (Lettre à son épouse, 18 janvier 1917).

Que passent le Président de la République ou un simple parlementaire, à chaque fois l'agacement est perceptible :

« *Des grands hommes qui viennent nous visiter, qui regardent sans voir, écoutent sans entendre et repartent avec des idées encore plus fausses qu'à leur arrivée. Hier, c'était Pichon et Barthou, et c'est la même incompréhension des réalités ; ils sont de Paris, et comme Paris ils ne voient dans la guerre que des victoires ou des défaites ; l'idée seule de lutte, d'effort, d'opiniâtreté leur échappe, et leur futilité, leur frivolité du temps de paix les rend incapables de comprendre la durée nécessaire aux opérations… Ou bien Verdun est pris, ou bien les Allemands sont en déroute ! Quant à comprendre qu'il se livre là une bataille qui peut durer deux mois et qui nécessite des mesures en conséquence, ils en sont incapables* ». (Lettre à son épouse, 22 mars 1916)

« *Encore une visite de fumistes, dont un député, venus pour mettre une palme sur la tombe de Beauchamps, à quel titre personne ne le sait, et surtout pour se faire photographier dans cette mission qui fut tapageuse, naturellement* ». (Lettre à son épouse, 13 février 1917)

« Du front à la nuque » dessin illustrant le fossé entre le front et l'arrière paru dans le journal de tranchée « L'Écho des marmites » du 20 octobre 1917.

Le fossé entre le front et l'arrière se double d'une fracture entre militaires et politiques. Les querelles permanentes entre État-major et gouvernement sur la conduite de la guerre ou le choix des hommes pour la mener, existent aussi à l'échelon inférieur, celui du corps d'armée ou de la division. Le général Guillaumat n'est guère tendre pour le Président Poincaré ou pour Aristide Briand qui pourtant l'a précédé sur les bancs du Lycée de Nantes. En l'année 1917, où se font et défont les ministères, il exprime vigoureusement ses opinions :

« *Les journaux arrivent annonçant la démission de Briand. C'est la grande lessive, nous finirons peut-être nous aussi par proclamer la République ! En tout cas, j'espère que le nouveau ministère* <u>*proclamera la guerre*</u>*. On en a assez des joueurs de flûte et des grues huppées* ». (Lettre à son épouse, 18 mars 1917)

« *Nous avons eu ce matin la composition du ministère. Ce serait une déception si on pouvait s'attendre à quelque chose de bien de tous ces impuissants… Je ne serais pas étonné que le père Ribot ne vive pas beaucoup plus longtemps que dans son dernier ministère, qui dura quatre jours environ* ». (Lettre à son épouse, 20 mars 1917)

« *La chute de Painlevé a été pour tout le monde un grand soulagement : ce hanneton mathématique était vraiment trop dangereux* ». (Lettre à son épouse, 15 novembre 1917)

Seule l'arrivée de G. Clemenceau au ministère le réconcilie avec la politique : « *Quelle admirable page que cette déclaration de Clemenceau ! Évidemment ce sont des paroles, mais on sent là un cœur de Français et aussi une maîtrise et une possession de nos traditions, de notre cerveau et de notre langue, si belle et si claire lorsqu'en quatre mots elle dit tout : « droits du front et devoirs de l'arrière », « les formations modernes des vieilles barbaries », « nos armées ne seront plus prises entre deux feux », « donner plus et recevoir moins ». Cet homme rend fier d'être homme et d'être Français, par l'étendue de son intelligence et de sa culture. Aura-t-il aussi l'énergie morale ? Et l'entourage reste si suspect* ». (Lettre à son épouse, 21 novembre 1917)

La veille, dans son discours d'investiture à la Chambre des députés, en voulant tout subordonné aux nécessités de la guerre pour la victoire finale, Clemenceau a tenté de ressouder le front et l'arrière :

« *Droit du front et devoirs de l'arrière, qu'aujourd'hui tout soit donc confondu. Que toute zone soit de l'armée… Ces silencieux soldats de l'usine, sourds aux suggestions mauvaises, ces vieux paysans courbés sur leurs terres, ces robustes femmes au labour, ces enfants qui leur apportent l'aide d'une faiblesse grave : voilà de nos poilus. (Applaudissements) De nos poilus qui, plus tard, songeant à la grande œuvre pourront dire, comme ceux des tranchées : « J'en étais. »... L'abnégation est aux armées, que l'abnégation soit dans tout le pays* ».

Clemenceau à Verdun en 1917

En cette année 1917, le front et l'arrière partagent un sentiment commun : le doute. Grèves, mutineries, épuisement moral et physique… civils et soldats perdent leurs repères.

Alphonse de Châteaubriant, au front depuis août 1914 n'en peut plus : « *Je me sens fatigué. Je suis fatigué cérébralement, intellectuellement sans autre ressort que pour un mépris sans mesure* ». (Lettre à son épouse, 28 mai 1917)

Jacques Vaché désespère : « *Quid de ce que l'on dit de la guerre à l'arrière. Ici les avis sont très partagés – les uns semblent croire à une paix inattendue – et les autres à quelques autres années de guerre – Les uns et les autres d'ailleurs sans raison bien fondée je crois – moi-même je ne sais plus quoi penser – Je perds quelquefois l'espoir de redevenir un jour civil* ». (Lettre à Jeanne Derrien, 11 août 1917)

Redevenir civil ! Depuis l'été 1915, les soldats peuvent bénéficier d'une permission de 6 jours environ, tous les 6 mois. C'est l'occasion de revoir la famille, les proches, de se ressourcer, d'essayer d'oublier, de redevenir civil.

Alphonse de Châteaubriant, mobilisé le 2 août 1914, retourne chez lui pour la première fois à la mi-août 1915. Il passe sa permission à Piriac, dans la maison familiale de son épouse :

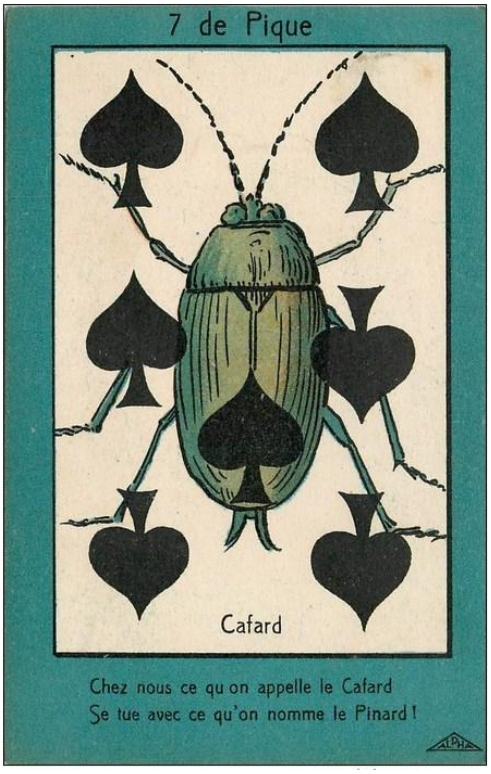
« J'ai passé auprès de ma chère Marguerite et de mes grands garçons des moments exquis. Et quelle tranquillité, quelle paix ! Tous les jours nous faisions une promenade sur les falaises, dans les rochers… Et, les uns près des autres, nous attendions le soir, nous le voyions descendre, puis nous rentrions par nos vieux chemins connus, par nos vieilles ruelles rocheuses, poissonneuses, écailleuses. Il faut vivre cette vie-ci, une vie qui ne se décrit pas, je veux dire dont la connaissance ne peut se communiquer indirectement, pour mesurer toute la profondeur du charme amer qu'il y a à retrouver son chez-soi pendant quelques jours d'un tel répit. Et aussi, il faut vivre cette vie pour se faire une idée du serrement de cœur qui vous étreint au départ, et qui ne veut plus vous lâcher ». (Lettre à son frère, 22 août 1915)

La permission, trouée de ciel bleu dans un ciel plombé, à sa contrepartie : le cafard.

« *Le moment est dur pour moi. En pénétrant à nouveau dans les domaines de la mort, je suis pris d'une infinie tristesse* ». (A. de Châteaubriant, lettre à sa sœur, 23 septembre 1916)

« *C'est ennuyeux un peu de penser au retour dans la plaine nue, ratissée et couverte de débris, où le soleil chauffe si désagréablement les vieilles boîtes de conserve où se prélassent les grosses mouches, bleues et vertes, que l'on écrase avec dégoût – Mais comme je retrouverai tout cela naturel pourtant en revenant. Et puis avoir le « cafard » est si peu sportif* ». (J. Vaché, lettre à Jeanne Derrien, 30 juin 1917)

Autant que les poux, les rats, la mort, le cafard est le compagnon quotidien du poilu même s'il est « peu sportif » pour celui-ci d'avouer ce difficile compagnonnage : « *Te dire maintenant que nous ne traversons pas des jours noirs serait mentir* ». **(**A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 8 décembre 1914)



Carte postale de l'époque : « Chez nous ce qu'on appelle cafard / Se tue avec ce qu'on nomme pinard »

Lutter contre le cafard

Pour lutter contre cet ennemi invisible qui ronge le moral du soldat, les autorités militaires ont mis le temps : un an pour accorder les premières permissions ; une année aussi pour distribuer plus généreusement les décorations en créant la Croix de guerre. Mais le cafard, que l'imagination des soldats représente sous diverses apparences du cancrelat au dragon, est résistant à la flatterie. C'est là où on l'attend le moins qu'il est le plus actif. Evoquant ses souvenirs de l'année 1916, Louis Vuillemin écrit, dans « L' héroïque pastorale », que ce n'est pas aux tranchées, dans le feu de l'action, que le poilu développe des idées noires ou des sentiments de révolte, mais quand il est au repos.

Distraire les soldats ne faisait pas partie des priorités de l'État-major. Mais, la guerre, contre toute attente, se prolongeant et les poilus se démoralisant, s'enivrant, s'énervant il fallut bien s'y résoudre. Oui aux loisirs, mais encadrés ! Il y eut des compétitions sportives entre bataillons, allant de la course de haie à la course en sac, des matches de football… Léon Jost note dans son Journal, le 30 mai 1915 :

« *À 17 heures, une grande fête sportive, qui ne se terminera qu'à la nuit tombée, s'organise pour le bataillon, sous la présidence du commandant. Courses sur 100 mètres, sur 1 000 mètres, sur 1 500 mètres ; saut en hauteur, saut en longueur ; course en brouette, courses en sac ; barre-fixe. Entrée comique avec travestissement ; lutte bretonne etc….*

Pour terminer la fête, le commandant s'avance au milieu de la piste, réclame le silence et s'écrie : « Mes amis, voici mon numéro. Les Boches sont des cochons ! Mort aux boches ! » - Aussitôt, un millier de voix, dans une clameur formidable, répète : « Mort aux boches ! »

Baignade, sport, course de mulets, course en sac... au 81 RIT comme au 65 RI on essaie de distraire les soldats nantais (photos L. Jost et H. Durand-Gasselin)

Mais la fête sportive ne pouvait occuper les longues soirées d'hiver. Il fallut trouver autre chose : le spectacle ! Louis Vuillemin, dans le passage évoqué plus haut, écrit :

« Le spectacle, dont la fortune est aujourd'hui complète, rend d'éclatants services. Il attire le soldat, le retient chaque soir, le distrait, l'amuse, le fait rire.

Le soldat, ayant ri, se trouve mieux armé.

Oui ! Qui l'eût cru ? Le théâtre, à la guerre, est une façon de sixième arme ! Tous les chefs, grands, moyens et petits, s'accordent à trouver en lui l'un de leurs plus puissants moyens d'action : celui qui maintient au niveau nécessaire le moral, cette autre baïonnette du soldat.

Ces chefs – les grands – ont donc inspiré, ou tout au moins, favorisé l'initiative dite du « Théâtre aux armées ».

Dans une note datée du 18 novembre 1915, le général commandant la 10e Armée, qui regroupe la plupart des régiments nantais, incite, récompense à l'appui, les militaires : « *à orner leurs cantonnements et à leur donner un aspect plaisant, de créer des salles de récréation, d'organiser des séances récréatives et musicales… pour rendre aux troupes le séjour dans les cantonnements aussi agréable que possible pendant la période d'hiver* ». Le colonel Vignolet, commandant le 81e RIT de Nantes alors cantonné près d'Arras, en répercutant la note de son supérieur ajoute *: « qu'il ne tardera pas à recevoir de nombreuses propositions de la part des militaires du régiment ».*

Le colonel Vignolet est entendu. Le sous-lieutenant Édouard Rivet (entrepreneur nantais) et l'adjudant-chef Georges Péaud (secrétaire général du journal Le Phare, futur revuiste de La Cloche), écrivent une pièce intitulée, en référence au lieu de cantonnement (Beaumetz-les-Loges) : « C'est beau… mais !». Il s'agit d'une « revue », un genre théâtral qui associe saynètes comiques, chansons légères écrites sur des airs connus, danse parfois. Du 25 au 31 décembre 1915: *« La revue se donne chaque soir pour les troupes du cantonnement et celles à proximité. Les hommes sont enchantés et le moral de la troupe ne peut qu'y gagner* » lit-on dans le Journal de marche du 81e RIT. C'était l'objectif**.**

Invitation à la première de la revue, par G. Riom ancien élève du Grand Lycée de Nantes - fonds Durand-Gasselin – Musée d'Histoire de Nantes

À la mi-juin 1916, la revue en est à sa 48e représentation : « *Ce ne sont pas seulement nos braves territoriaux qui bénéficient des délassements que le théâtre leur apporte en faisant diversion à leurs quotidiennes préoccupations : ce sont aussi les civils. La troupe, par ailleurs, se déplace ; elle va d'un cantonnement à un autre, et les comédiens, s'adjoignant des camarades pianistes, violonistes, chanteurs, voire illusionnistes, donnent volontiers des représentations artistiques au bénéfice des œuvres locales de guerre* ». (Le Phare, 15 juin 1916)

Devant un tel succès, en juin 1916, G. Péaud écrit une nouvelle revue : « Casque…c'est ? » Associée à un spectacle de café-concert, interprétée par les mêmes acteurs, et parfois à des pièces d'ombres (ombres produites sur un écran par des silhouettes que l'on interpose dans le faisceau lumineux qui éclaire l'écran) la revue du 81e RIT voyage, au gré des cantonnements du régiment. Les mutineries de juin 1917 provoquent une recrudescence des spectacles sur le front où l'on a mis en place des Foyers du soldat. Dans le Journal de marche du 81e RIT on peut lire, le 20 juillet 1917 : « *Le foyer du soldat fonctionne de 8 heures à 20 heures. Le théâtre donne chaque soir des représentations très suivies des soldats et des civils. Le Comité des Jeux organise des concours avec prix. Un crédit de 1 000 francs est ouvert sur les fonds de la coopérative* ».

Le rideau de scène du 81e RIT, œuvre de Nozais, conservé au Musée d'Histoire de Nantes

À côté des revues, créées spontanément sur le front par les soldats, circulent aussi des spectacles (comédies, concerts…) interprétés par des artistes professionnels venus de l'arrière, à l'initiative des autorités militaires. Nous avons déjà évoqué le passage, au 65e RI, de Théodore Botrel, promu « chansonnier des armées », dont l'interprétation de La Marseillaise bouleversa Léon Jost.

« Le théâtre du 81e Territorial… tue le cafard » peut-on lire sur le rideau de scène du 81e RIT, peint par le décorateur nantais Henri Nozais. Juste au-dessus, un poilu transperce de son arme un cafard griffu. Dans cette tâche de destruction du cafard dans les tranchées, le théâtre peut aussi compter sur les journaux du front. Il s'agit de simples bulletins ronéotypés, paraissant de façon épisodique, ou de véritables journaux imprimés réalisés par les poilus. Le 7 février 1915 Le Phare en informe ses lecteurs :

« Voici l' « Echo des marmites », seul quotidien hebdomadaire qui n'ait, dit-il, aucun académicien parmi sa rédaction et qui se propose « de distraire pendant quelques instants ceux qui le liront dans les tranchées ». Sans être jamais « méchant » il est « souvent satyrique ». On y reproduit les « communiqués », des récits de jolis faits d'armes ; on y publie des échos comme celui-ci : « Certaines fractions du régiment ont été, ces jours-ci attaquées furieusement par une division de poux volants laissés comme arrière-garde par les envahisseurs. Cette attaque comme toutes les autres a été repoussée victorieusement »…

Le « Cri de guerre » est le « journal de la 100e brigade ». Il est « officiel, humoristique, littéraire et intermittent ».

Le « Petit Voisognard » se distingue par la publication d'un « Petit Larousse de la Tranchée », dont notre confrère, le « Cri de Paris » dit qu'il « définit militairement des choses dont il est convenu que l'on ne parle pas ».

Il faut citer encore : le « Poilu », qui accuse un tirage de dix mille exemplaires ; le « Journal des tranchées », l'un des premiers en date. Enfin on annonce l'apparition du « Coup de feu ».

« Woëvre et sel » un journal de tranchée conservé aux Archives départementales de Loire-Atlantique

Pour distraire les soldats au repos, certains régiments misent sur la musique. Le 10 septembre 1915, le colonel Rose, du 265e RI de Nantes, écrit au maire, Paul Bellamy, que son régiment compte assez de musiciens pour constituer une Musique, mais manque d'instruments. Il justifie sa supplique : « *Le régiment tout entier sera reconnaissant au Maire, à la Municipalité et aux Sociétés musicales de la ville de l'avoir aidé à créer une source de*

distraction, de rêverie, d'exaltation en un temps et dans des lieux où il n'a dû ses émotions qu'aux sons brutaux ou stridents du canon et du fusil ». La municipalité ne reste pas sourde à cet appel musical : 43 instruments sont envoyés au 265e RI. Le 81e RIT, déjà pourvu d'une troupe théâtrale et de chanteurs lyriques se dote d'une « Musique » en 1917.

Programme de la musique du 81e RIT pour le concert du 25 septembre 1917 à l'hôpital de Lunéville ; fonds Durand-Gasselin – Musée d'Histoire de Nantes

Quelques notes de musique, un éclat de rire ne font pas disparaître, chez les poilus, les tragédies individuelles et collectives provoquées par la guerre. Le cafard griffu terrassé par la troupe du 81e RIT, sur le rideau de scène du régiment, bouge toujours. Pire, il s'incruste, parasitant la joie de vivre, le courage, l'envie de vivre parfois.

Alors, certains poilus, plutôt que de le combattre, décident de fuir celle qui l'a créé et qui l'entretient : la guerre. Ils cherchent un « filon », espèrent une fraternisation, se mutinent, sombrent dans la folie, se suicident.

Le 24 décembre 1914, Louis Vuillemin note dans son Carnet : « *Violente et inquiétante attaque de boches. Fusillade. Canonnade. Bombardement. Il y a de quoi devenir fou. D'aucuns, d'ailleurs, le deviennent. Un colonial a dû être emporté, ce matin, ficelé comme une bête sauvage. Il poussait des hurlements* ».

Les autres, ceux qui « tiennent », savent que le combat est perdu d'avance face à cet ennemi accroché de toutes ses griffes à leur être. Alors ils s'en accommodent, partageant le temps entre ce compagnon sournois et quelques courtes fugues qu'il leur autorise dans un refuge bien à eux, mais dont il garde la porte.

Refuges

Certains cherchent ce refuge, ce « consolant exil » comme l'écrit le poète Roger Allard au peintre et graveur Jean-Emile Laboureur, dans l'écriture. C'est le cas de beaucoup de nos témoins pour qui la tenue d'un journal ou d'une correspondance régulière est une manière de mettre à distance le quotidien pour en atténuer la douleur, mais aussi pour s'en évader. C'est ce qu'exprime Roland Dorgelès dans la préface à « L'héroïque pastorale » de Louis Vuillemin.

« *Si Vuillemin, pour qui toute émotion se traduit par des sons, avait eu seulement un piano, peut-être n'aurait-il pas écrit ce livre… il se consola en écrivant. Faute d'arpèges il aurait les mots.*

Ce qu'il fallait c'était s'évader de l'existence brutale : pour cela, un bout de crayon suffit et une page de calepin. On note la pensée qui vole, on analyse un sentiment, on exprime un désir, et l'on oublie pour un instant la pluie, les corvées, la mort, le rata froid. Ecrire, que ce soit avec des notes ou avec des mots, c'est regarder par la lucarne bleue de sa prison. Ils sont si beaux les grands nuages indolents qui passent avec des cargaisons de lumière ».

Au-dessus des tranchées, de la boue, les nuages emportent bien des rêves :

« Ah ! que, par ce temps, on serait bien chez soi, à la campagne, à bêcher un beau carré dans son verger ! Il me vient des désirs de me rouler au soleil comme font les chats, en ouvrant les griffes comme s'ils cardaient de la lumière ». (A. De Châteaubriant, lettre à sa sœur, 22 mars 1918)

« *Ma grande ambition actuelle serait quelques jours au bord de la mer, simplement – du sable très blanc, une mer outremer, et un ciel éblouissant, avec, un peu loin, les bribes d'un orchestre assoiffé des bocks ruisselants : Car j'aime les endroits civilisés* ». (J. Vaché, lettre à Jeanne Derrien, 11 mai 1917)

Rêver, pour échapper à ce mauvais rêve, la guerre :

« - Je n'ai personne à qui parler – Il me semble que je suis exilé dans une contrée prodigieusement lointaine – D'ailleurs – je crois vous l'avoir déjà dit – je suis à peu près certain de rêver ; Je vais me réveiller et puis au déjeuner je dirai :

« Figurez-vous que j'ai rêvé la nuit dernière que la guerre était déclarée… » etc. etc.

Je suis absolument certain – maintenant – oui – c'est évident n'est-ce pas ? – de rêver – Il est impossible qu'en deux ans j'aie vu tant de choses - ?

Des casernes – des grandes cours carrées où sonne le clairon –Des trains – wagons à bestiaux – poussière – des tranchées – des trous, des bosses – des mouches – du bruit – des odeurs horribles des trous encore – des fils de fer – de la terre dans le cou – Une énorme chaleur qui tombe d'aplomb sur le crâne – Des nuits prodigieuses – pleines de fusées et d'étoiles, ponctuées d'éclatements divers – grouillantes d'ombres suspectes et de rats familiers mangeurs de cadavres – Du bruit encore, des explosions stupéfiantes, des hurlements ignobles – un lit (un lit !) – et puis la vie de bohème – le front encore des commandements à la prussienne… - Quel rêve curieux - ? n'est-ce pas ? » (J. Vaché, lettre à Jeanne Derrien, août-septembre 1916)

La guerre, ce mauvais rêve, ramène toujours le rêveur à la réalité mais, dans sa fureur, elle propose des spectacles qui exaltent les âmes sensibles ou inspirent les artistes.

Le 11 avril 1915, entre deux offensives, L. Jost écrit dans son Journal :

« *17 h 30. C'est l'heure calme que j'aime tant, l'heure où il fait bon vivre, dans le crépuscule naissant. C'est l'heure aussi des projets vagues et des espoirs fous, comme celui que je forme ce soir. Sortir un jour de ce cauchemar et reprendre le fil ordinaire de la vie tranquille dont les événements d'aujourd'hui nous font à tous, ici, apprécier la douceur, alors que nous en sommes privés.*

18 h. Assis à la porte de ma cabane, je lis un peu en attendant le dîner, tout en observant, au-dessus de la tranchée, les magnifiques changements de nuances du ciel. Un aéroplane français passe, tout doré des rayons du soleil couchant, et comme auréolé de l'éclatement des obus dont il semble se moquer ».

La nuit suivante la tranchée où rêve L. Jost est attaquée dans le bruit et la fureur.

La guerre, cet oiseau de proie jamais assouvi, fascine ses victimes. Beaucoup ont succombé à ses charmes sulfureux. Cela peut être beau, un champ de bataille la nuit, quand les lumières obscurcissent la mort.

« *Je suis venu ce soir au poste d'observation prendre une garde. C'est un spectacle impressionnant que cette étendue champêtre, sillonnée de traînées blanches marquant les boyaux et les tranchées françaises puis allemandes ; sillons d'où jaillit, à chaque instant, le message de mort. L'horizon, de temps en temps, s'éclaire dans la nuit des alentours, à la lueur d'une ou plusieurs fusées allemandes ou françaises…*

Ces lueurs et ces détonations de tous côtés dans la nuit, les fusées blanches, rouges, vertes comme à un soir de 14 juillet, le crépitement continu de la fusillade, la ligne contournée du front rendue lumineuse par ces fusées et les ténèbres à l'entour déchirées d'éclairs nombreux, tout cela c'est à voir : c'est curieux et tragique ! ça ne manque pas de grandeur, mais pour ceux qui sont entre ce double barrage de mitraille et de feu, c'est épouvantable ! » (A. Poumailloux, Journal, 11 mai 1915)

« *Le spectacle qu'on a de mon bureau sur les camps, gares, routes en amphithéâtre autour de Bouchavesnes est par ailleurs inoubliable, surtout le soir, lorsque tout cela est éclairé par des milliers de petites lumières et que l'horizon est embrasé par les lueurs des éclatements. C'est magnifique. Mais ce qui est vrai pour les bivouacs de l'arrière ne l'est pas pour la bataille elle-même qui continue à être invisible* ». (A. Guillaumat, lettre à son épouse, 24 août 1916)

L'étudiant des Beaux Arts de Nantes, Jacques Vaché, est séduit par les couleurs de la guerre :

« *Une chaleur d'orage, et le calme émaillé du rare crépitement d'une mitrailleuse lointaine – Pourtant je ne m'ennuie pas trop, me promène et dessine à perte de vue – Je fais des « études de fumée », les boches envoyant à chaque crépuscule, les plus jolis shrapnells imaginables, à environ 8 ou 900 mètres de là – Un horizon un peu mauve et puis vieux rose tout à coup taché d'un beau noir velouté – ou de roux mourant qui se meurt à plaisir – C'est*

bien joli, et les boches doivent le faire pour l'amour de l'Art, car cela éclate régulièrement très haut et très loin ». (Lettre à Jeanne Derrien, 23 mai 1917)

Artiste et poète, J. Vaché, subit les fascinations de la guerre et de ses horreurs, avant de se ressaisir : « *Il faut avoir vu les cadavres en tas pour savoir comment cela se passe. Mais quel coup d'œil ! Des vrais tableaux de genre… Un ciel classique sanglant, la nuée de corbeaux, les débris de casques, les armes broyées. On s'oublie à regarder avant que le râle bizarre et effrayant d'un homme qui va mourir ne vous fasse dresser les cheveux sur la tête. Ces plaintes de mourants sont navrants* ». (Lettre à sa tante, 24 septembre 1915)

Jacques Vaché à droite (DR)

L émotion poétique rejoint ici la nécessaire mise à distance de la mort. L'horreur et la beauté se confondent, permettant au poilu de tenir, de vivre.

Le champ de bataille à ses lumières, sa palette ; il a aussi ses bruits, sa musique qui effraient et séduisent le combattant.

L'artilleur A. Poumailloux est sensible aux sonorités du canon :

« *6 heures : c'est un bruit épouvantable, un bourdonnement incessant et un grondement puissant qui ébranle le ciel et la terre. C'est une canonnade furieuse, tonitruante, générale, venant de tous les points de l'horizon ! C'est inimaginable lorsque l'on n'a pas entendu ce ronflement continu et assourdissant : c'étaient, à notre gauche, les Anglais de la Bassée et du Nord qui faisaient cracher toute leur artillerie et c'était surtout toute l'artillerie d'Arras, Sainte-Catherine, Fond-de-Vase, qui ronflait avec le bruit centuplé de cent aéroplanes prenant leur essor* ». (Journal, 9 mai 1915)

Le fantassin L. Jost, dans sa tranchée, analyse la musique particulière de chaque instrument du grand orchestre de la mort :

« *L'air est rempli de bruissements métalliques, harmonieux en leur genre. Crissement des obus de 75 déchirant l'air comme de la soie ; bruissement doucereux des balles lointaines ; sifflement rapide des plus proches ; claquement sec des balles explosives ; vibration décroissant des ricochets ; claquement particulier, en coup de fouet, des balles retournées, qu'au loin amplifie l'écho ; ronflement caractéristique et musical des éclats d'obus ; souffle puissant des marmites, etc. etc.* ». (Journal, 11 avril 1915)

Quand L. Jost, blessé, retranscrit ses notes du 6 juin 1915 dans son Journal, il a quitté le front depuis plusieurs semaines. Sous sa plume, le vacarme effrayant de la bataille devient symphonie :

« *Ce sont des sifflements, des froissements, des crissements innombrables et serrés. Cela chante et cela vibre. On dirait des cris d'oiseaux dont il semble que le vol innombrable devrait obscurcir le ciel. On dirait aussi le hurlement fantastique du vent dans une forêt de mâts et de cordages pendant une effrayante tempête. Mais ce sont aussi comme des*

déchirements d'étoffe, des frottements rudes contre une toile grossière ou des froissements soyeux et légers. En un mot, cela est indescriptible et prodigieux, car il semble par moment que ces bruits s'accordent en une extraordinaire harmonie, au branle assourdissant de laquelle la raison semble se vider ».

Ce n'est pas impunément que fusils et canons provoquent une émotion musicale. La beauté du mal est traumatisante. L. Jost en fait l'amère expérience, à l'été 1915, quand, en convalescence à Paris il assiste à une représentation du « Jongleur de Notre-Dame », à l'Opéra Comique :

« *Quand l'orchestre attaqua les premières mesures, ce fut en moi une vague d'émotion qui se souleva, comme jamais je n'en ai connue de semblable et, malgré tous mes efforts, je me mis à pleurer comme un enfant, sans arrêt, sans répit, fermant les yeux sur mes visions, pensant à l'horreur…La féerie de la musique éveillait en moi des visions lointaines* ».

Le compositeur et chef d'orchestre Louis Vuillemin, lui aussi, pourrait mettre des instruments sur les bruits de la guerre : « *La cymbale pendue, frappée par la mailloche, n'imite pas trop mal un fracas d'éclatement…* ». Mais il s'y refuse : « *Si séduisants qu'ils soient, ces bruits n'ont pas encore enrichis la Musique. La Musique les proscrit !* » (L'héroïque pastorale)

Pour autant la Musique et la guerre ne sont pas étrangères. Sous l'uniforme, le poilu reste un musicien, réceptif à toute émotion. La guerre sème sa graine dans le cœur, qui germe, s'éveille et grandit pour donner son fruit. La douleur créée une « *Musique sans clarté. Musique sans tendresse* » écrit-il. C'est le cas après la scène de l'obus tombant sur une compagnie réunie, que nous avons déjà évoquée et que Vuillemin conclut ainsi : *« La Misère planait. Toute la Misère. Il se peut que le souffle puissant ait semé. Et que germent depuis, au sillon de mon âme, deux des plus belles graines dont fleurit la Musique :*

Elles ont noms Douleur et Pitié ».

Mais il y a aussi, quand le soldat-musicien est au cantonnement, ou que la compagnie fait la pause sur le bord de la route, des moments où il s'isole, écoute, « *Il entend la Musique !* » Alors :

« Il y a les harmonies éparses qu'au sein de la Nature improvise la Vie :
L'envol d'une aurore… Un cri… Des frissons d'ailes…
Un barreau de soleil au creux d'un buisson roux...
Une tombée de soir…
La complainte ancienne où les rudes chanteurs sont pensifs, au refrain…
Il y a des reflets. Il y a des échos…
Une blancheur de lune évadée sur la neige…
Des conflits de cailloux dans le lit du ruisseau.
Il y a des nuances de vent sous la feuillée.
Des senteurs... Des tons… Des cadences... Des pauses…
Des murmures menus…
D'invisibles présences...
Des rumeurs…
Du silence…

Rien…

Tout…

Il y a ce choral des choses qu'on écoute, songeur, en attendant, la nuit, au coin d'un bois.

On est très loin… Nulle part… On rêve… On fait de la Musique !

Railleuse, une voix d'officier tranche net le Nocturne :

- *C'est en bémol ?*
- *On met en route ».*

Le poilu s'était évadé, caché dans son refuge. La guerre l'en fait sortir. Le cafard le reprend.

Ce cafard on peut tenter de l'oublier dans l'alcool (le « pinard » et la « gnole »), ou dans l'opium, pour ceux qui ont les moyens. Quelques uns trouvent refuge dans le mysticisme. Sans pousser jusqu'à cette extrême beaucoup de combattants, de l'Ouest en particulier, s'appuient sur la religion pour tenir. Certains, comme L. Jost ou A. Guillaumat, qui ne pratiquaient plus, assistent aux célébrations religieuses avant de monter en premières lignes ou déclarent prier dans les moments les plus difficiles. Mais, selon Guillaumat, cette religiosité a évolué au cours du conflit :

« Je crois, qu'au début, la guerre avait accru chez beaucoup le sentiment de religiosité et de dévotion, qui est une forme de l'enthousiasme et qui, comme celui-ci, ne peut pas toujours vivre à certaines hauteurs. Maintenant cette foi et cette dévotion ont baissé : on s'est habitué au danger, on ne voit même plus dans la mort un sacrifice, et si les poilus, intellectuels ou autres, décrivaient leur religion vraie, ils y trouveraient surtout le fatalisme, même appliqué à l'au-delà. Cela n'empêche pas de prier, de pratiquer même, mais il faut être bien imprudent ou bien inconscient pour aller parler de la Providence devant ce déchaînement de tous les cataclysmes sur les croyants de toutes les religions ». (Lettre à son épouse, 9 mai 1917)

« Le coup de pinard », dessin de René Creston paru dans Le Phare le 11 janvier 1917 et une célébration religieuse sur le front

Le sentiment de religiosité, relancé ou accentué par la guerre, ne décline pas toujours comme le prétend Guillaumat. Chez certains il évolue graduellement vers le mysticisme. C'est le cas d'Alphonse de Châteaubriant dont nous ne présentons que trois extraits, parmi les nombreux courriers consacrés à ses émotions religieuses.

« *Moi qui suis dans la mêlée j'ai perdu tout espoir, et jalousement je me renferme dans mon âme, à tout jamais… Je vis en ce moment sous le fardeau de cent millions d'hommes ; j'étouffe, j'étoufferais si chacun de mes pas ne m'apportait, au travers même des plus grandes misères rencontrées, la révélation du divin inclus en toute chose* ». (16 janvier 1915, lettre à Romain. Rolland)

« *Ces six mois passés avec des paysans, nuit et jour, dans la paille, sur la terre, passés avec les bêtes de somme… cette existence, m'a enfin révélé la vérité profonde de la Vie. De notre vie humaine, et j'ai compris alors pourquoi Jésus était né dans une étable. Jusqu'ici la parole du Christ m'était restée fermée ; elle ne m'attirait pas, je ne la voyais qu'à travers les interprétations des églises. Comme maintenant elle m'apparaît autre, et comme je l'avais en moi, sans m'en douter !* » (10 février 1915, lettre à Romain. Rolland)

« *La vie est, ici, extrêmement dure. Je ne te fais pas part de mes pensées qui prennent actuellement une pente religieuse, au bout de laquelle m'apparaît la tour solitaire du mystique comme le seul refuge où doive s'abriter l'Esprit, s'il ne veut pas mourir avec tout le reste. Le Désert fut toujours la consolation des grandes époques de sang ; mais jamais l'Humanité n'avait souffert ce qu'elle souffre* ». (23 novembre 1916, lettre à son épouse)

Fuir la guerre et les idées noires qu'elle exhale comme des gaz asphyxiants, s'évader. Sans aller jusqu'au mysticisme chaque poilu, comme Châteaubriant, cherche refuge dans une tour solitaire : écriture, musique, alcool… Mais, quand le conflit se termine, les poilus qui rentrent au pays emportent avec eux, fiché dans leur tête, ce cafard contre lequel ils ont lutté et qu'ils n'ont jamais vaincu : la guerre.

Après la guerre

L'armistice du 11 novembre 1918, ne signe pas la fin de la mobilisation militaire pour les poilus. Celle-ci n'interviendra qu'après la signature des traités de paix, en 1919. Certains s'inquiètent :

« *Comment vais-je faire, pauvre ami, pour supporter ces derniers mois d'uniforme ? – (On m'a affirmé que la guerre était terminée) – Je suis on ne peut plus à bout… et puis … ILS se doutent de quelque chose – Pourvu qu'ILS ne me décervèlent pas pendant qu'ILS m'ont en leur pouvoir ?* » (Lettre de J. Vaché à André Breton, 14 novembre 1918)

Depuis quatre ans, les soldats s'étaient installés dans la guerre. Celle-ci imposait son rythme, ses règles… décervelait pour reprendre le mot de J. Vaché. Les risques du présent interdisaient de construire un futur, très incertain. L'armistice redonne un avenir à la génération des tranchées. Les plus âgés, nuques plus raides, sont saisis par le doute sur le seuil de la maison en paix :

« *C'est étrange, cette anxiété qu'on sent chez tous à la pensée de reprendre une vie avec laquelle on a rompu depuis tant de mois* ». (A. Guillaumat, lettre à son épouse, 9 décembre 1918)

« *Si la guerre nous avait rendus à la vie normale plus rapidement, la société eût bénéficié à notre retour d'un rajeunissement inouï des forces et des volontés. Mais les choses ont trop duré. Les fibres se sont rongées. Le vieillissement est venu, avec l'usure et l'aigreur* ». (A. de Châteaubriant, lettre à son épouse, 26 juin 1917)

Le jeune Jacques Vaché, ne partage pas le pessimisme de Châteaubriant. À son père qui s'inquiète de son avenir il répond, le 28 novembre 1918 :

« *Je ne prends nullement en ironie l'après-guerre, crois le bien – et je réalise très bien que l'argent, actuellement, est une denrée plus que jamais indispensable – Toutefois il me semble qu'un homme jeune, sortant de la guerre assez résolu, devra trouver un emploi à son activité… Ma connaissance de la langue anglaise, ainsi que les relations très diverses que j'ai eu l'occasion de me faire aideront, j'espère, à mes débuts dans un monde assez difficile… Et, sans me dissimuler bien des difficultés à venir, et bien des à-coups, je ne peux m'empêcher d'avoir une certaine confiance – indispensable d'ailleurs – en moi-même alors que je connais des hommes de mon âge, démobilisés, sans plus de ressources que moi, et qui ont réussi à gagner leur vie assez bien* ».

La confiance affichée de J. Vaché dans l'avenir est-elle sincère ou feinte, pour rassurer son père ? Sa mort, à Nantes, provoquée par une overdose d'opium, le 9 janvier suivant, ne peut qu'épaissir le mystère.

À l'image de nos témoins, les survivants des tranchées abordent la paix partagés entre anxiété et optimisme mais marqués au fer rouge du souvenir (de la tache ?) de la guerre. Ils seront à jamais, la génération de la guerre.

Morts du Lycée Clemenceau du fait de la Guerre

Par Jean-Louis Liters

27 mai 1922 : inauguration du monument aux morts du Lycée. Un jeune Saint-Cyrien, ancien élève du lycée, en grand uniforme, Paul Mazeau, accompagné par un élève du cours de Polytechnique, Crétin, portant le drapeau tricolore fait l'appel aux morts.

À la date du 27 mai 2022, nous avons dénombré 296 anciens élèves du Lycée de Nantes décédés lors de la Première Guerre mondiale, auxquels il faut ajouter 10 membres du personnel en poste au lycée à la veille de la Guerre. Pour la plupart ils méritent la mention « mort pour la France » mais quelques uns sont décédés en temps de guerre pour d'autres raisons que « tué à l'ennemi » ou « mort de suites de blessures de guerre ».

Soulignons d'emblée combien il serait présomptueux de prétendre avoir là une liste exhaustive. Pour se rapprocher d'une telle liste il faudrait disposer de tous les registres du lycée antérieurs à la guerre et systématiquement interroger le site *Mémoire des hommes*. Un travail de bénédictin !

Aussi sachons nous contenter de cette liste provisoire et employons-nous à la mettre à jour aussi souvent que possible afin de rendre hommage au plus grand nombre. Comme nos devanciers corrigeons aussi petit à petit les erreurs sur l'orthographe des noms, chassons les homonymies trompeuses, effaçons des soldats annoncés à tort décédés lors du conflit mondial…

L'historique d'une recherche sans fin

Il s'agit ici uniquement des anciens élèves

Les 255 premiers. En 1921, à l'initiative de l'Association Amicale des Anciens Elèves, fut édité « Le Livre d'or de la guerre » du « Lycée Clémenceau » (sic). Il fut imprimé à Nantes par l'Imprimerie Mthe Chantreau & Cie. Après un avant-propos signé par le conseil d'administration de l'association et le proviseur, il comporte une première liste de 211 noms renseignée (souvent avec le texte de citations) de morts pour la France. Elle est complétée d'une seconde liste de 44 noms, moins précise et sans que la synthèse des deux ait été faite. Précisons que ce livre d'or présente en partie II « Les dirigeants de la guerre » issus du lycée (présidents du conseil et généraux importants) : Clémenceau (resic), Briand, Buat, Guillaumat, Deligny, Anthoine, Goureau, Hubert et Ragueneau. En partie III on trouve « Les cités à l'ordre du jour » et enfin en partie IV « Les professeurs et le personnel administratif » : les morts pour la France, les blessés et les cités et décorés.

En 1922, sans doute un peu avant le 27 mai et l'inauguration du monument aux morts dans la cour d'honneur, furent dressées dans le parloir des tables mémorielles. Elles comportaient à l'origine 250 noms, dans l'ordre alphabétique, sur quatre tables (sur trois colonnes chacune) de 60 noms (3 tables) ou 70 noms (1 table); au cours des années qui suivirent 27 noms furent ajoutés et répartis dans chaque colonne centrale. Soit au total 277 noms.

À la suite du 27 mai 1922 et de l'inauguration du monument aux morts, la « Société Amicale des Anciens Elèves du Lycée de Nantes » (l'association n'a pas changé son nom dans un lycée devenu en 1919 le Lycée Clemenceau) publia une brochure « A la mémoire des anciens élèves & des fonctionnaires du lycée de Nantes morts pour la France ». Au nombre des illustrations, en ouverture du livret, les « Morts pour la Patrie 1914-1918 » sur deux pages dans l'ordre alphabétique. Au total 264 noms.

De l'été 1922 à l'été 1928 les palmarès de distribution des prix comportèrent la liste des « Morts pour la France ». La liste de 1926 comporte 278 noms d'anciens élèves (dont celui de René ROBERT décédé en fait en 1968)

Dans son « Etude sur les anciens élèves du Lycée Clemenceau de Nantes morts à la guerre 1914-1918 », l'historien François Perdrial, qui fut professeur au lycée et à qui il faut rendre hommage pour son étude réalisée en 2008 dans le cadre du bicentenaire du Lycée Clemenceau pour le 90ème anniversaire de l'Armistice de 1918, avait dénombré 277 anciens élèves tués. Il avait exploité les listes disponibles au lycée et avait réalisé un tableau Excel où il avait indiqué ses réserves voire ses doutes quant à certaines identifications. A l'époque de ses recherches le travail était plus difficile qu'aujourd'hui. On disposait déjà en ligne de l'accès au site *Mémoire des Hommes,* mais depuis on peut aussi consulter de chez soi les registres matricules des soldats aux Archives départementales.

De 2013 à 2019, à l'occasion du centenaire de la guerre 14-18, ce fut pour l'essentiel le Livre d'or de la guerre qui fut exploité par le Comité de l'Histoire du Lycée pour la mise en ligne sur le site Nos Ans Criés d'une fiche biographique pour chacun des morts du lycée. Nous complèterons ce travail à la lumière de cette liste de 2022 et au-delà.

Les ravages de la guerre dans une même classe d'âge

En février 1913, les élèves de la préparation à Saint-Cyr s'étaient opposés violemment dans la cour d'honneur à des élèves des classes secondaires. Les seconds étaient accusés par les premiers d'avoir publié une petite revue polycopiée antimilitariste et prônant l'anarchie. Deux des auteurs de cette revue intitulée *En route mauvaise troupe* appartiennent à l'histoire littéraire : Jean Sarment (de son vrai nom Jean Bellemère) et Jacques Vaché.

Le palmarès de distribution des prix de la classe « cours de Saint-Cyr » pour l'année 1912-1913 comporte quatorze noms. Treize de ses élèves furent reçus depuis la préparation du lycée à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. Sept d'entre eux furent tués durant la conflit de 14-18. La moitié de la promotion.

La même année 1912-1913, Jean Bellemère et Jacques Vaché étaient en classe de Première (section A et B). Le palmarès comporte dix-huit noms. Trois élèves de cette classe moururent sous l'uniforme : Alain EON en 1917, Paul BACHELIER en 1918 et Jacques VACHE en 1919. Mais ce dernier est mort à Nantes dans une chambre de l'Hôtel de France après une surdose d'opium.

Le poids des préparations aux écoles militaires

Avec l'exemple de l'année 1912-1913, on mesure combien le fait d'avoir une préparation militaire pesa sur le nombre de « morts pour la France » du lycée.

Plus généralement sur les 296 anciens élèves morts du fait de la guerre ici relevés, on dénombre au moins 12 polytechniciens, 72 élèves passés par Saint-Cyr et 3 par Navale.

Le plus haut gradé mort pendant la guerre est le général de brigade Fernand MONTAUDON mais, mort d'une congestion à Angers, il n'est pas considéré comme « mort pour la France ».

Le plus haut gradé ancien du lycée et « mort pour la France » est donc le colonel François HENRY.

Morts du Lycée Clemenceau du fait de la Guerre

Les membres du personnel

7 agents du lycée
3 fonctionnaires

CONDUCTIER Baptiste né le 26 juillet 1894 à Chamalières-sur-Loire (Haute-Loire)
Agent du lycée, sergent au 158ème RI
Tué à l'ennemi le 2 juin 1918 au combat du bois de Belleau (Aisne)

DESCUBES Edouard Jean François Clément né le 13 octobre 1887 à Saint-Junien (Haute-Vienne)
Professeur de rhétorique durant l'année 1912-1913, capitaine au 63ème RI
Tué à l'ennemi par un obus le 20 décembre 1916 devant Biaches (Somme)

FLOHIC Pierre Marie né le 19 juin 1896 à Noyal-Muzillac (Morbihan)
Agent du lycée, garçon de dortoir, soldat de 2ème classe au 147ème RI
Disparu le 14 mai 1917 à la cote 108 sur la commune de Sapigneul (Marne)

GICQUEL Joseph Marie né le 21 mai 1886 à Saint-Gravé (Morbihan)
Agent du lycée, garçon de salle au lycée, caporal au 264ème RI
Tué à l'ennemi le 1er juillet 1916 à Fay (Somme)

GUEGAN Emile Jean Marie né le 22 mai 1894 au Guerno (Morbihan)
Agent du lycée, garçon laveur, soldat de 2ème classe au 366ème RI
Tué à l'ennemi le 5 juin 1917 au Mont Cornillet (Marne)

GUERY Jean Marie Louis né le 19 septembre 1874 à Mésanger (Loire-Atlantique)
Agent du lycée, garçon infirmier, sergent, réformé n°2 le 16 décembre 1914 pour tuberculose pulmonaire.
Décédé à Nantes le 6 juin 1915. Ne figure pas sur le site *Mémoire des hommes*

HAMERY Jean-Baptiste Marie né le 24 juin 1879 à Porcaro (Morbihan)
Agent au lycée, garçon des demi-pensionnaires, sergent, réformé n°2 le 12 janvier 1915
Décédé le 7 juin 1915 à Porcaro au lieu-dit La Ville-Briend. Ne figure pas sur le site *Mémoire des hommes*

JOSSO Abel Ernest Joseph Marie né le 21 janvier 1880 à Rumengol (Morbihan)
Répétiteur au lycée, soldat de 2ème classe à la 11ème section d'infirmiers militaires
Mort le 14 janvier 1917 à l'hôpital militaire Baur à Nantes d'une maladie contractée aux Armées (tumeur de l'encéphale)

LE BRUN Léon Arsène Désiré né le 22 février 1881 à Mourmelon-le-Grand (Marne)
Commis aux écritures au lycée, maréchal des logis au 11ème escadron du train
Mort de maladie, grippe, le 8 novembre 1918 à l'ambulance à Vandeuvre-sur-Barse (Aube)

QUINTIN Claude né le 12 décembre 1884 à Chamalières (Haute-Loire)
Agent-chef des garçons au lycée, adjudant au 358ème RI
Décédé des suites de blessures de guerre le 14 juillet 1918 à l'hôpital temporaire n°12 Corbineau à Châlons (Marne)

Les anciens élèves

ALEFSEN de BOISREDON Yves François Pierre Marie né le 22 juillet 1894 à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Maritime)
Ancien élève, soldat de 2ème classe à la 20ème section des secrétaires d'état-major et du recrutement
Mort le 19 février 1918 à Grasse (Alpes maritimes) des suites d'une « maladie aggravée ou non imputable au service »
Non considéré comme « mort pour la France ». Ne figure pas sur *Mémoire des hommes*

AMISSE Nicolas Michel Marie né le 27 octobre 1883 à Abbaretz (Loire-Atlantique)
Ancien élève, adjudant au 77ème RI
Tué à l'ennemi le 16 juin 1915 entre Souchez et Neuville-Saint-Vast (Pas de Calais)

ANGER Alexandre François Célestin né le 17 juin 1890 à Vitré (Ille-et-Vilaine)
Ancien élève, médecin auxiliaire au 126ème RI
Tué à l'ennemi le 7 avril 1915 entre Regnéville et Faye-en-Haye (Meurthe-et-Moselle)

AUBIN Joseph Jules né le 11 février 1881 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1901), capitaine au 48ème RI
Disparu le 29 août 1914 à Le Sourd, Sains-Richaumont (Aisne)

AUBRY de MAROMONT Henri Marie Albert né le 1er janvier 1893 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 135ème RI
Présumé tué le 23 septembre 1915 à Agny (Pas-de-Calais)

AUDRAIN Jean né le 30 décembre 1879 à La-Roche-sur-Yon (Vendée)
Ancien élève, Saint-Cyr (1899), capitaine au 96ème RI
Tué à l'ennemi le 8 octobre 1915 à Tahure (Marne)

AUDRAIN Joseph Adolphe né le 4 février 1879 à Landernau (Finistère)
Ancien élève, Saint-Cyr (1900), lieutenant au 46ème RI
Décédé suite à des blessures de guerre le 31 août 1914 à Fossé (Ardennes)

AUDRIN Emile Marcel né le 21 mai 1892 à Nantes
Ancien élève, caporal au 51ème RI
Tué à l'ennemi le 12 octobre 1915 à Tahure (Marne)

AUFFRET Joseph né le 15 mars 1892 à Guingamp (Côtes-d'Armor)
Ancien élève, médecin auxiliaire au 8ème régiment d'artillerie de campagne
Mort le 8 novembre 1916 à Paimpol (Côtes-d'Armor) d'une maladie contractée au service

BABIN Maurice Isidore Eugène Adalbert né le 27 septembre 1892 à Moutiers-les-Mauxfaits (Vendée)
Ancien élève, Saint-Cyr (1913), capitaine au 283ème RI
Tué, blessures par éclat d'obus, au chemin des Dames (Aisne) le 23 octobre 1917

BABONNEAU Alphonse Louis Marin né le 6 août 1874 à Rezé (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Ecole centrale des arts et manufactures, lieutenant au 11ème régiment d'artillerie à pied
« Suicide assimilé à un événement de guerre » le 16 juin 1915 à Huss, Saint-Amarin (Haut-Rhin)

BACHELIER Paul Jules Gustave né le 1er janvier 1897 à Vertou (Loire-Atlantique)
Ancien élève, brigadier au 11ème régiment de cuirassiers à pied
Tué à l'ennemi le 9 juin 1918 à Plessier-de-Roye (Oise)

BARDON Eugène Félix né le 4 octobre 1887 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 265ème RI
Tué à l'ennemi le 27 mai 1918 à Vauxaillon (Aisne)

BARTHE Marcel Léon né le 21 janvier 1891 à Nantes
Ancien élève, sergent au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 25 août 1914 à Bulson (Ardennes)

BATTISTI (de) Maurice né le 16 mars 1897 à Nantes
Ancien élève, aspirant au 147ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 5 avril 1915 à Pareid (Meuse)

BAUDRY Adrien Edouard né le 9 décembre 1867 à Clisson (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Ecole navale (1884), lieutenant de vaisseau de réserve au 1er régiment de fusiliers marins
Mort par suite de blessures de guerre le 10 novembre 1914 à Dixmude (Belgique)

BEDANE René Marie Joseph Alfred né le 17 décembre 1896 à Avrillé (Maine-et-Loire)
Ancien élève, caporal au 402ème RI
Tué à l'ennemi à Sainte-Marie-à-Py (Meuse)

BERANGER Octave **René** Joseph né le 21 décembre 1895 à Piriac (Loire-Atlantique)
Ancien élève, engagé volontaire, sergent au 35ème RI
Tué à l'ennemi le 25 août 1917 à Verdun (Côte 344) (Meuse)

BERTRAND Charles Eugène né le 8 janvier 1884 à Nantes
Ancien élève, sergent fourrier au 77ème RI
Mort, des suites d'une maladie contractée au service, le 9 juin 1918 à l'hôpital mixte de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines)

BERTRAND Francis Célestin né le 10 avril 1891 à Saint-Marc-sur-Couesnon (Ille-et-Vilaine)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), capitaine au 84ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 20 juin 1918 à l'ambulance coloniale 2 au Moulin de Dréveno (Macédoine)

BESSON René Jean Alexandre né le 9 février 1883 à Entrevaux (Alpes-de-Haute-Provence)
Ancien élève, Ecole navale, lieutenant de vaisseau sur le croiseur auxiliaire Provence II
Disparu le 26 février 1916 avec le Provence II en mer Egée

BEVILLE Casimir Gontran **Gilbert** né le 3 mars 1896 à Basse-Terre (Guadeloupe)
Ancien élève, aspirant au 35ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 8 juillet 1916 à Sapicourt (Marne)

BICHON Eugène Constant Marie né le 16 avril 1887 à Brains (Loire-Atlantique)
Ancien élève, sergent au 62ème RI
Tué à l'ennemi le 5 juin 1915 au bois Français devant Fricourt (Somme)

BLANCHARD André né le 2 mai 1892 à Cugand (Vendée)
Ancien élève, sergent au 92ème RI
Tué à l'ennemi le 10 mars 1916 au bois des Corbeaux (Meuse)
Il est le frère de Charles Blanchard, mort le 9 mars 1916

BLANCHARD Charles Louis né le 12 janvier 1894 à Cugand (Vendée)
Ancien élève, Saint-Cyr (1913), lieutenant au 92ème RI
Tué à l'ennemi le 9 mars 1916 au bois des Corbeaux (Meuse)
Il est le frère d'André Blanchard, mort le 10 mars 1916

BOISSIERE Henri né le 22 décembre 1883 à Nantes
Ancien élève, capitaine au 51ème régiment d'artillerie
Tué à l'ennemi le 27 mai 1918 à Jouy (Aisne)

BONNET Paul né le 16 avril 1896 à Saint-Etienne-de-Montluc (Loire-Atlantique)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 85ème régiment d'artillerie lourde
Est décédé le 6 janvier 1919 à Nantes dans une chambre de l'Hôtel de France après une nuit passée avec d'autres soldats et la consommation d'opium
Non considéré comme « mort pour la France », apparaît sur le site *Mémoire des hommes* avec la mention maladie non imputable au service.

BONNO Louis François Joseph né le 21 décembre 1896 à Ploumagoar (Côtes-d'Armor)
Ancien élève, sergent au 50ème RI
Tué à l'ennemi le 9 août 1918 à Asiago (Italie)

BOUCHET Armand Jean François né le 6 juillet 1895 à Carhaix (Finistère)
Ancien élève, sous-lieutenant au 25ème régiment de dragons
Mort des suites de blessures de guerre le 2 mai 1918 à l'Hôtel-Dieu à Amiens (Somme)

BOUËDRON Armand Alexandre Jean Marie né le 8 mars 1878 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1899), capitaine au 109ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 26 septembre 1918 à l'ambulance 2/70 à Souchez (Pas-de-Calais)

BOULAIS Paul René né le 30 mai 1881 au Havre (Seine-Maritime)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 119ème RI
Mort, de maladie contractée en service, le 11 juillet 1917 à l'hôpital 22 à Château-Thierry (Aisne)

BOUQUET Jacques Emile né le 21 juillet 1890 à Saint-Amand (Loir-et-Cher)
Ancien élève, engagé volontaire en 1909, soldat au 5ème régiment d'infanterie coloniale.
Tué à l'ennemi le 24 septembre 1914 au col de la Chipotte, près de Saint Benoit (Vosges)

BOUROTE Pierre Louis né le 18 avril 1881 à Paris 10ème
Ancien élève, caporal au 37ème RI
Tué à l'ennemi le 14 décembre 1914 à Langemarck (Belgique)

BOUTEGOURD Gustave René né le 4 octobre 1894 à Marseille (Bouches-du-Rhône)
Ancien élèves, sous-lieutenant au 27ème régiment d'artillerie
Tué à l'ennemi le 4 septembre 1916 près de Lihons-en-Santerre (Somme)

BOUVYER Jean Marie Joseph né le 8 mars 1890 à Montgivray (Indre)
Ancien élève, sous-lieutenant au 154ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 26 octobre 1915 à l'hôpital 103 rue d'Ulm à Paris 5ème

BOUYER Georges Hippolyte né le 12 juin 1895 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 233ème régiment d'artillerie
Tué à l'ennemi le 27 mai 1918 dans le secteur de Berthen (Nord)

BRASSE Auguste Etienne né le 6 février 1888 à Cayenne (Guyane)
Ancien élève, engagé volontaire, sous-lieutenant au 74ème bataillon de tirailleurs sénégalais
Tué à l'ennemi le 7 août 1917 à Craonne (Aisne)

BRIAND Albert Charles Julien né le 25 février 1887 à Poiré (Vendée)
Ancien élève, maréchal-des-logis au 215ème régiment d'artillerie de campagne
Mort des suites de blessures de guerre le 28 avril 1917 à l'hôpital d'évacuation n°15 du secteur postal 223 à Montigny-sur-Vesle (Marne)

BRISSON Henri Marcel né le 23 juin 1897 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 66ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 9 mai 1917 à Romain (Marne)

BROCHARD Joseph Adolphe né le 24 mars 1895 à Savenay (Loire-Atlantique)
Ancien élève, caporal fourrier au 118ème RI
Tué à l'ennemi le 2 décembre 1915 à Tahure (Marne)

BURGELIN Louis Frédéric **Eugène** né le 27 septembre 1874 à Nantes
Ancien élève, lieutenant au 3ème régiment de dragons
Mort des suites de blessures de guerre le 1er juin 1915 à l'ambulance du saint-sacrement à Arras (Pas-de-Calais)

CAHAGNET Joseph Marie **Rémy** né le 21 décembre 1892 à Niort (Deux-Sèvres)
Ancien élève, engagé volontaire, caporal au 170ème RI
Porté disparu le 23 mai 1915 à Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais)

CAILLOT Jean Désiré né le 14 septembre 1892 à Vincennes (Seine)
Ancien élève, sous-lieutenant au 10ème régiment de génie
Porté disparu le 20 juin 1915 au secteur de la 39ème division d'infanterie (Pas-de-Calais)

CAMARD Louis Joseph né le 10 avril 1895 à Pordic (Côtes-d'Armor)
Ancien élève, Saint-Cyr (1913), sous-lieutenant au 47ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 13 septembre 1914 Noisy-le-Sec (Seine)

CANLER Constantin **Léon** Louis né le 29 juin 1890 à Courville (Eure-et-Loir)
Ancien élève, soldat de 2ème classe, vétérinaire aide-major au 11ème escadron du train des équipages
Mort suite à une maladie contractée en service le 22 avril 1915 à l'hôpital militaire 10 bis d'Amiens (Somme)

CARCOPINO-TUSOLI Charles Marie né le 8 septembre 1894 à Nouméa (Nouvelle-Calédonie)
Ancien élève, Polytechnique (1913), sous-lieutenant au 202ème régiment d'artillerie de campagne
Tué à l'ennemi le 21 juin 1916 au Mort-Homme (Meuse)

CARO Robert André Jean né le 22 août 1890 à Puiseaux (Loiret)
Ancien élève, maître de manœuvre sur le navire cordier « Jésus Maria » de la flottille des chalutiers de la Manche
Disparu en mer lors du torpillage de son navire par l'ennemi le 9 novembre 1915

CARRE Félix Claude né le 20 juin 1881 à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or)
Ancien élève, capitaine au 3ème régiment d'artillerie coloniale
Mort des suites de blessures de guerre le 5 mars 1917 à l'hôpital n°124 à Paris (10ème)

CHAILLOT Gaston Lucien né le 20 janvier 1870 aux Sables-d'Olonne (Vendée)
Ancien élève, Polytechnique (1891), capitaine au 11ème régiment d'artillerie de campagne
Mort des suites de blessures de guerre le 16 septembre 1914 à l'ambulance de Jonchery-sur-Vesle (Marne)

CHANEY Raoul Alexandre Marie né le 15 octobre 1884 à Nantes
Ancien élève, sergent au 147ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 3 septembre 1916 à Berny-en-Santerre (Somme)

CHARRON François Jean Marie né le 17 décembre 1890 à Chantenay (Loire-Atlantique)
Ancien élève, sous-lieutenant au 64ème bataillon de chasseurs
Mort des suites de blessures de guerre le 23 octobre 1917 à Pargny-Filain (Aisne)

CHASSOT Théophile Albert Adrien né le 15 novembre 1897 à Meaux (Seine-et-Marne)
Ancien élève, engagé volontaire, sous-lieutenant au 215ème régiment d'artillerie de campagne
Tué à l'ennemi par éclat d'obus le 15 juillet 1918 à Dormans (Marne)

CHEVALIER Georges Lucien né le 7 janvier 1900 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique)
Ancien élève, engagé volontaire, soldat de 2ème classe au 18ème bataillon de chasseurs à pied
Tué à l'ennemi le 17 juillet 1918 au Bois des Maréchaux près de La Chapelle-Monthodon (Aisne)

CHOLLET Dominique né le 21 décembre 1894 à Sanxay (Vienne)
Ancien élève, Saint-Cyr (1913), sous-lieutenant au 22ème RI
Tué à l'ennemi le 25 septembre 1914 à Faucaucourt (Somme)

CLEMENT Julien Félix Emmanuel né le 27 septembre 1891 à Vierzy (Aisne)
Ancien élève, sous-lieutenant au 235ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 17 juillet 1917 à Avocourt (Meuse)

CLERC Ernest Eugène Joseph Cornélius né le 19 décembre 1874 à Paris (6ème)
Ancien élève, sergent à la 7ème section de commis et ouvriers d'administration au 1er escadron du train des équipages
Mort d'une néphrite aiguë avec œdème pulmonaire le 27 août 1915 à l'ambulance 16 de Tréloup (Aisne)

COIRIER René Marie Auguste né le 4 septembre 1894 à Fontenay-le-Comte (Vendée)
Ancien élève, sous-lieutenant au 176ème RI
Mort, des suites d'une maladie contractée en service, le 19 octobre 1918 à l'ambulance alpine à Cer (Macédoine Serbe)

CORNULIER-LUCINIERE (de) Alfred Charles Louis né le 12 janvier 1872 à Nantes
Ancien élève, Ecole navale (1890), enseigne de vaisseau de 1ère classe de réserve au 1er régiment de fusiliers marins
Mort des suites de blessures de guerre, reçues le 6 décembre 1914 à Dixmude, le 28 décembre 1914 à l'hôpital de Malo-les-Bains (Nord)

COSMAO René Alphonse Marie né le 6 mai 1882 à Quimperlé (Finistère)
Ancien élève, brigadier au 5ème régiment d'artillerie de campagne
Mort des suites de blessures de guerre le 3 septembre 1916 à l'ambulance 3 à Hangest-en-Santerre (Somme)

COSSE Gaëtan Jean Marie né le 17 novembre 1895 à Nantes
Ancien élève, lieutenant au 505ème régiment d'artillerie d'assaut
Mort des suites de blessures de guerre le 17 septembre 1918 à l'hôpital 114 de la croix rouge américaine à Toul (Meurthe-et-Moselle)
Il est le frère de Jean et de Marcel COSSE, également morts pour la France

COSSE Jean Marie Dominique né le 23 mai 1893 à Nantes
Ancien élève, maréchal-des-logis au 3ème groupe d'aviation
Tué en service commandé lors d'une rencontre d'avions le 10 juin 1916 à Luxeuil (Haute-Saône)
Il est le frère de Gaëtan et de Marcel COSSE, également morts pour la France

COSSE Marcel Marie Emilien né le 9 mai 1891 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 35ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 1er octobre 1914 à l'hôpital mixte de Melun (Seine-et-Marne)
Il est le frère de Gaëtan et de Jean COSSE, également morts pour la France

COSSEVIN Léon René Jacques né le 14 février 1888 à Curzon (Vendée)
Ancien élève, Saint-Cyr (1906), capitaine au 4ème régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 12 juillet 1915 aux Dardanelles (Turquie)

COTELLE Georges Gabriel né le 11 août 1893 à Vannes (Morbihan)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), sous-lieutenant au 25ème RI
Tué à l'ennemi le 22 août 1914 lors de la bataille de Charleroi (Belgique)

COULANDEAU Urbain Michel né le 20 septembre 1894 à Nantes
Ancien élève, engagé volontaire, sous-lieutenant au 413ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 26 octobre 1917 à l'ambulance chirurgicale Saint-Paul à Soissons (Aisne)

COUREAU Eugène Jules Francis né le 1er avril 1891 à Angers (Maine-et-Loire)
Ancien élève, Saint-Cyr (1910), capitaine au 77ème RI
Porté disparu le 22 juillet 1917 au Plateau de Californie (Aisne)

COUTEAU Georges Pierre Gustave né le 27 juillet 1894 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1913), sous-lieutenant au 31ème RI
Prisonnier décédé en Allemagne. Mort des suites de blessures de guerre le 13 octobre 1914 à l'hôpital de Zweibrucken (Palatinat bavarois)

CRANEGUY Jean Marie Joseph né le 1er juin 1882 au Faou (Finistère)
Ancien élève, sergent au régiment du Gabon
Mort des suites de blessures de guerre le 18 décembre 1915 à Magusi (Cameroun)

DAGAULT Jacques né le 27 avril 1878 à Nantes
Ancien élève, sergent au 81ème régiment territorial d'infanterie
Porté disparu le 23 septembre 1914 à Péronne (Somme)

DANO Robert né le 9 avril 1896 à Rennes (Ille-et-Vilaine)
Ancien élève, lieutenant au 501ème régiment d'artillerie d'assaut
Décédé de mort inconnue le 10 décembre 1919 à l'hôpital Régina de Bucarest (Roumanie).
N'est pas porté comme mort pour la France

DAUCE Pierre né le 30 mars 1888 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Saint-Cyr (1908), capitaine au 33ème régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 16 avril 1917 à La-Vallée-Foulon (Aisne)
Il est le frère de René Dauce, mort le 12 juin 1916

DAUCE René Paul François né le 14 novembre 1890 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique)
Ancien élève, sous-lieutenant au 93ème RI
Tué à l'ennemi le 12 juin 1916 à Verdun (Meuse)
Il est le frère de Pierre Dauce, mort le 16 avril 1917

DAURIAC Roger né le 9 septembre 1898 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 3ème régiment de dragons
Mort des suites de blessures de guerre le 24 juillet 1918 à Le Fayel (Oise)

DAUTHEVILLE Emile François Louis né le 19 septembre 1889 à Alger
Ancien élève, lieutenant au 2ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 5 mai 1916 à Dieue-sur-Meuse (Meuse)

DAVID Auguste Yves Marie né le 12 janvier 1879 à Guerlesquin (Finistère)
Ancien élève, Saint-Cyr (1900), capitaine au 33ème régiment colonial
Mort des suites de blessures de guerre le 25 avril 1917 à l'hôpital n°2 de Francfort-sur-le-Main (Allemagne, Hesse)

DAVOUST Pierre Marie Edmond né le 20 juillet 1893 à Domfront (Orne)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), sous-lieutenant au 129ème RI
Tué à 'ennemi le 18 septembre 1914 à Brimont (Marne)

DECOUX Pierre Marie Louis **Abel** né le 16 novembre 1877 à Mantes (Yvelines)
Ancien élève, Saint-Cyr (1896), capitaine au 167ème RI
Tué à l'ennemi le 8 septembre 1917 au plateau des Caurières (Meuse)

DELEVAQUE Henri Adolphe Benjamin **Romain** né le 3 mai 1888 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique)
Ancien élève, brigadier au 35ème régiment d'artillerie
Tué à l'ennemi le 14 avril 1916 aux Planchettes pendant la bataille de Verdun (Meuse)

DELORY Frédéric Léopold Auguste né le 15 mars 1895 à Lorient (Morbihan)
Ancien élève, sous-lieutenant au 11ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 24 juillet 1916 à l'ambulance 2/14 à Dieue-sur-Meuse (Meuse)

DEMARQUETTE Maurice Alfred Oscar né le 10 octobre 1897 à Rennes (Ille-et-Vilaine)
Ancien élève, engagé volontaire, aspirant au 123ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 6 mai 1917 à l'hôpital 13 à Courlandon (Marne)

DENIS Théobald Pierre né le 4 mai 1892 à Pont-Croix (Finistère)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), lieutenant au 146ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 5 septembre 1914 à l'hôpital de Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle)

DERENDINGER Jean Louis Eugène né le 24 décembre 1892 à Mer (Loir-et-Cher)
Ancien élève, caporal fourrier au 106ème bataillon de chasseurs
Tué à l'ennemi le 26 juillet 1915 au bombardement du camp de Wettstein (Haut-Rhin)

DESHAYES Georges Aluine Prosper Antony né le 21 juin 1893 à Saint-Denis-la-Chevasse (Vendée)
Ancien élève, caporal au 265ème RI
Tué à l'ennemi le 6 juin 1915 à Quennevières (Oise)

DESHAYES Saint **Yves** Georges Eugène né le 14 mai 1888 à Rochefort (Charente-Maritime)
Ancien élève, maréchal-des-logis au 102ème régiment d'artillerie lourde hippomobile
Disparu le 21 septembre 1917 à la suite de l'explosion d'un dépôt de munitions à Dolegna-del-Collio (Frioul, Italie)

DESLOGE Fernand Léon Marie né le 10 novembre 1891 à Foix (Ariège)
Ancien élève, Polytechnique (1912), sous-lieutenant au 6ème régiment du génie
Mort des suites de blessures de guerre par éclat d'obus le 17 janvier 1915 au château de la Chesnoye à Cuise-la-Motte (Oise)
Il est le frère de Georges Desloge, mort le 7 décembre 1914

DESLOGE Georges Adolphe Marie né le 26 septembre 1893 à Toulouse (Haute-Garonne)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), lieutenant au 77ème RI
Tué à l'ennemi le 7 décembre 1914 à Hooge (Belgique)
Il est le frère de Fernand Desloge, mort le 17 janvier 1915

DEVALLET Mathieu François Georges né le 14 mars 1888 à Nort-sur-Erdre (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Polytechnique (1909), lieutenant au 28ème régiment d'artillerie de campagne
Mort des suites de blessures de guerre le 9 septembre 1914 à Salon (Aube)

DIDELIN Eugène Ernest **Lucien** né le 28 novembre 1883 à Révigny (Meuse)
Ancien élève, caporal au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 25 septembre 1915 au Mesnil-lès-Hurlus (Marne)

DINSLAGE Robert Joseph Auguste né le 13 septembre 1888 à Paris (16ème)
Ancien élève, 2ème canonnier conducteur au 51ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 23 septembre 1914 à l'hôpital auxiliaire n°2 (Jacobins) à Troyes (Aube)

DIXNEUF Paul Sébastien né le 21 mai 1895 à Clisson (Loire-Atlantique)
Ancien élève, engagé volontaire, caporal au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 19 juin 1916 à l'ouvrage de Thiaumont, à Verdun (Meuse)

DONET Edouard **Emile** né le 18 octobre 1882 à Bellac (Haute-Vienne)
Ancien élève, sergent-major au 161ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 3 septembre 1917 à l'ambulance 9/2 SP 218 au secteur de Louvemont (Meuse)

DONRAULT Louis Marie Joseph né le 1er novembre 1888 à Kérity (Côtes-d'Armor)
Ancien élève, Saint-Cyr (1909), lieutenant au 3ème bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique
Tué à l'ennemi le 10 novembre 1914 à l'Yperlée (Belgique)

DOURNEAU François Simon né le 30 novembre 1886 à Clisson (Loire-Atlantique)
Ancien élève, lieutenant au 132ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 15 juin 1916 au fort de Vaux devant Verdun (Meuse)

DOUSSAIN Henri Paul Arthur né le 1er février 1891 à Clisson (Loire-Atlantique)
Ancien élève, brigadier au 66ème régiment d'artillerie
Mort, des suites d'une maladie contractée en service, le 22 octobre 1918 à Florina (Grèce)

DUCAMP Pierre François Jean né le 12 octobre 1895 à Vallet (Loire-Atlantique)
Ancien élève, sergent au 106ème RI
Tué à l'ennemi le 22 juin 1916 au secteur du fort de Tavannes (Meuse)

DUNAND Raymond Jean Baptiste né le 12 décembre 1892 à Mirebeau (Vienne)
Ancien élève, sous-lieutenant au 411ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 23 octobre 1915 à à l'ambulance 15/15 à Meurival (Aisne)

EDY Maurice Louis né le 15 avril 1893 à Châteaulin (Finistère)
Ancien élève, sous-lieutenant au 116ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 20 avril 1917 à l'ambulance 12/20 à Oeuilly-sur-Aisne (Aisne)

EON Alain Edgard Marie Auguste né le 7 janvier 1896 à Nantes
Ancien élève, caporal fourrier au 68ème bataillon de tirailleurs sénégalais
Tué à l'ennemi le 16 avril 1917 à Ailles (Aisne)

ERTUS Roger né le 27 décembre 1894 à Challans (Vendée)
Ancien élève, reçu à Saint-Cyr (1914), sous-lieutenant au 262ème RI
Tué à l'ennemi le 2 septembre 1919 près de Deniécourt (Somme)

ESCANDE Joseph Marie Henri né le 19 novembre 1895 à Cahors (Lot)
Ancien élève, lieutenant au 401ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 11 août 1918 à l'ambulance 9/16 de Litz (Oise)

ESGONNIERE du THIBEUF Henri Marie Philippe né le 21 juillet 1879 à Mouchamps (Vendée)
Ancien élève, capitaine au 293ème RI
Tué à l'ennemi le 25 septembre 1915 à Ville-sur-Tourbe (Marne)

FAUCHEREAU Gaston Louis Gustave né le 6 avril 1890 à La-Roche-sur-Yon (Vendée)
Ancien élève, Ecole des ponts-et-chaussées (1910), sous-lieutenant au 64ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 24 décembre 1914 à La Boisselle (Somme)

FEVRIER Pierre François **Janvier** né le 4 décembre 1894 à Josselin (Morbihan)
Ancien élève, sergent au 311ème RI
Tué à l'ennemi le 18 avril 1918 aux lisières de Castel et de Mailly-Raineval (Somme)

FITAU Pierre Marie Joseph né le 16 février 1875 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 85ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 23 avril 1916 à Clermont-en-Argonne (Meuse)

FLOCH Robert Emile né le 8 mai 1889 à Brest (Finistère)
Ancien élève, Polytechnique (1910), lieutenant pilote à la 29ème escadrille Maurice-Farman du 3ème groupe d'aviation
Tué à l'ennemi le 18 mars 1916 lors d'un combat aérien près de Mulhouse (Haut-Rhin)

FOHANNO Jacques Léon Eugène né le 26 juillet 1897 à Rotangy (Oise)
Ancien élève, aspirant au 7ème régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi à la date estimée du 15 octobre 1918 à Bazancourt (Marne)
Il est le frère de Joseph Fohanno, mort le 4 juin 1918.

FOHANNO Joseph Ernest Léon Eugène né le 8 octobre 1898 à Rotangy (Oise)
Ancien élève, Saint-Cyr (1916), aspirant au 158ème RI
Tué à l'ennemi le 4 juin 1918 au combat devant Lucy-le-Bocage (Aisne)
Il est le frère de Jacques Fohanno, mort le 15 octobre 1918

FORTINEAU Charles né le 27 juillet 1885 à Bois-de-Céné (Vendée)
Ancien élève, médecin auxiliaire au 81ème régiment d'infanterie territoriale
Décédé le 10 novembre 1916 en convalescence à Nantes des suites de maladies contractées au service

FOUCAULT Marcel Jules Marie Magloire né le 24 avril 1881 à Montmirail (Sarthe)
Ancien élève, Polytechnique (1899), capitaine au 47ème régiment d'artillerie
Tué à l'ennemi au combat de Champagne le 1er octobre 1915 à Jonchery (Marne)

FOUCHARD Marcel Jean Joseph né le 25 février 1894 à Nantes
Ancien élève, adjudant pilote à l'escadrille 97 du 2ème groupe d'aviation
Mort des suites de blessures contractées en service commandé par chute d'avion le 29 octobre 1918 à l'ambulance 14/22 à Berru (Marne)

FRAPPIER Léon Jean Constant Michel né le 29 septembre 1886 à Challans (Vendée)
Ancien élève, engagé volontaire, sous-lieutenant au 93ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 7 juin 1915 à la ferme de Toutvent (Somme)

FRETAUD Gabriel Stanislas Joseph né le 17 mars 1883 à La-Roche-sur-Yon (Vendée)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 25 septembre 1915 au Mesnil-lès-Hurlus (Marne)

FRUNEAU Félix Benjamin né le 1er avril 1894 à Nantes
Ancien élève, aspirant au 175ème RI
Mort le 21 avril 1918 à l'hôpital temporaire n°13 au camp de zeitenlile S.P. 517 (Grèce), des suites d'une maladie contractée au cours des opérations de guerre (méningite tuberculeuse)

GABORIAU Henri Louis Auguste né le 6 juillet 1888 à Mortagne-sur-Sèvre (Vendée)
Ancien élève, Saint-Cyr (1908), lieutenant au 161ème RI
Tué à l'ennemi, disparu le 25 août 1914 à Billy-sous-Mangiennes (Meuse)

GAILLARD Marcel Armand Louis né le 14 juin 1890 à Lorient (Morbihan)
Ancien élève, Saint-Cyr (1910), sous-lieutenant au 32ème RI
Tué à l'ennemi le 8 septembre 1914 à La-Fère-Champenoise (Marne)

GAITE Paul Eugène Georges né le 4 décembre 1896 à Nantes
Ancien élève, engagé volontaire, sergent au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 5 mai 1917 au Chemin des Dames (Aisne)
Son nom est écrit Guétet dans le livre d'or

GALLONIER Frédéric Auguste Jean Marie né le 26 août 1897 à Savenay (Loire-Atlantique)
Ancien élève, brigadier au 111ème régiment d'artillerie lourde
Mort des suites de blessures de guerre le 12 août 1917 à l'ambulance 225 S.P. 218 à Dugny (Meuse)

GARIOU Henri Léon Félix né le 20 septembre 1876 à Paimboeuf (Loire-Atlantique)
Ancien élève, adjudant au 5ème escadron du train des équipages militaires
Mort, des suites d'une maladie contractée en service, le 7 octobre 1918 à l'ambulance 11/4 de Lignières (Meuse)

GARNOTEL Emile Louis Yves né le 6 août 1893 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 87ème RI
Tué à l'ennemi le 7 mai 1917 à La Neuville (Marne)

GAUDINEAU Auguste Eugène Henri né le 8 avril 1883 à Cholet (Maine-et-Loire)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 277ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 11 février 1915 à l'hôpital militaire St Jacques de Besançon (Doubs)

GAUTIER Marcel Ernest Jacques né le 1er mai 1896 à Granville (Manche)
Ancien élève, engagé volontaire, sergent-major au 4ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 8 septembre 1916 à l'ambulance 3/5 de Froidos (Meuse)

GAUTIER Maurice Edmond Joseph né le 19 mars 1892 à Saint-Pierre-et-Miquelon
Ancien élève, sergent au 64ème RI
Tué à l'ennemi le 8 juin 1915 à Serre (Pas-de-Calais)

GERMAIN Bernard **Jean** né le 4 octobre 1892 à Versailles (Yvelines)
Ancien élève, sergent au 411ème RI
Mort pour la France le 29 juillet 1919 à Pornic (Loire-Atlantique) à la suite du mal de Pott, maladie contractée en service.

GERMINET Georges Alphonse né le 16 novembre 1885 à Noyant (Maine-et-Loire)
Ancien élève, Saint-Cyr (1907), lieutenant au 4ème régiment de marche de zouaves
Mort des suites de blessures de guerre le 16 septembre 1914 à l'ambulance de Carlepont (Oise)

GOUILLARD Marcel Louis né le 12 janvier 1893 à Chantenay, Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 66ème RI
Tué à l'ennemi le 8 septembre 1914 au lieu-dit les chemins blancs à La-Fère-Champenoise (Marne)

GRANIER Albert Paul Louis né le 3 septembre 1888 au Croisic (Loire-Atlantique)
Ancien élève, sous-lieutenant au 116ème régiment d'artillerie lourde
Tué à l'ennemi le 17 août 1917 au Fort de Bois Bourrus (Meuse)

GRAUX André Guillaume Louis né le 28 juin 1882 à Rennes (Ille-et-Vilaine)
Ancien élève, Saint-Cyr (1901), capitaine au 1er régiment de tirailleurs marocains
Tué à l'ennemi, disparu, le 8 janvier 1915 au nord de Soissons (Aisne)

GREIF René Théodore né le 24 juin 1894 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique)
Ancien élève, aspirant au 141ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 4 septembre 1918 à l'ambulance 5/69 à Attichy (Oise)

GRESLE Amaury né le 21 janvier 1886 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1907), capitaine au 20ème régiment de marche de zouaves
Tué à l'ennemi le 16 avril 1917 à la ferme du Godat près de Reims (Marne)

GUERIN Maurice Hilaire né le 1er octobre 1892 à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire)
Ancien élève, brigadier au 8ème régiment de hussards
Mort pour la France, disparu, le 26 août 1914 au combat de Hornicourt à 6km de Péronne à Cléry-sur-Somme (Somme)

GUIARD Louis **Ren**é Pierre né le 27 juin 1881 à Lorient (Morbihan)
Ancien élève, Saint-Cyr (1901), capitaine au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 25 septembre 1915 au Mesnil-lès-Hurlus (Marne)

GUICHON Adrien Pierre Marie né le 11 juin 1881 à Nozay (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Saint-Cyr (1900), capitaine-adjudant-major au 9ème bataillon colonial du Maroc
Tué à l'ennemi le 21 décembre 1914 à Mametz (Somme)

GUIGNARD René Clovis Léon né le 29 décembre 1898 à Sézanne (Marne)
Ancien élève, Saint-Cyr (1916), sous-lieutenant au 43ème régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 16 juillet 1918 à Vrigny (Marne)

GUIHOT Joseph **Pierr**e Marie né le 4 février 1885 à Bouvron (Loire-Atlantique)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 11ème escadron du train des équipages militaires
Mort de maladie (grippe) le 30 novembre 1918 à l'ambulance 9/3 à Colmar (Haut-Rhin)

GUILLEMET André Charles Etienne né le 20 mai 1893 à Parthenay (Deux-Sèvres)
Ancien élève, Saint-Cyr (1913), lieutenant au 119ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 20 octobre 1915 à l'hôpital auxiliaire 60 à Paris

GUILLET Raoul Victor Alfred né le 10 mars 1894 à Nantes
Ancien élève, sergent au 153ème RI
Tué à l'ennemi le 24 mars 1915 à la bataille de Frezenberg (Belgique)

GUILLOT Eugène Marie Prosper Henri né le 20 mai 1895 à Vihiers (Maine-et-Loire)
Ancien élève, engagé volontaire, caporal au 135ème RI
Disparu au cours d'un combat le 9 septembre 1914 à La-Fère-Champenoise (Marne)

GUILLOU Louis Henri Edouard né le 2 novembre 1894 à Brasparts, commune de Pleyben (Finistère)
Ancien élève, sous-lieutenant au 265ème régiment d'artillerie de campagne
Tué à l'ennemi le 9 août 1918 à la tranchée de Varennes près de Le Ployron (Oise)

GUILMET Henri né le 20 mai 1879 à La Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne)
Ancien élève, sous-lieutenant au 174ème RI
Tué à l'ennemi le 7 septembre 1916 aux environs de Cléry (Somme)

GUINET Louis Raoul Pierre Hilaire né le 12 avril 1886 à Nantes
Ancien élève, sergent au 360ème RI
Tué à l'ennemi le 29 août 1914 à Hoëville (Meurthe-et-Moselle)

GUIST'HAU Constant Gabriel Louis Marie né le 10 octobre 1893 à Nantes
Ancien élève, lieutenant au 87ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 23 juillet 1918 à l'ambulance 3/2 à Berny-sur-Noye (Somme)

GUIVARC'H Henri Auguste Philippe né le 25 novembre 1881 à Autun (Saône-et-Loire)
Ancien élève, Saint-Cyr (1899), capitaine à l'Etat-Major du 126ème brigade d'infanterie
Mort des suites de blessures de guerre le 3 novembre 1914 à Fontenoy (Aisne)

HÊME Maurice Marie Gaston Aignan né le 24 février 1892 à Orléans (Loiret)
Ancien élève, Polytechnique (1913), sous-lieutenant au 5ème régiment d'artillerie de campagne
Mort des suites de blessures de guerre le 6 septembre 1916 à l'ambulance 9/1 à l'hôpital d'évacuation de Wiencourt (Somme)

HENNEQUIN Jean Marie Emile né le 28 décembre 1879 Aubigny-Ville (Cher)
Ancien élève, Saint-Cyr (1900), capitaine au 19ème bataillon de chasseurs
Tué à l'ennemi le 9 septembre 1914 à Chapton (Marne)

HENRICET René Louis Joseph né le 7 décembre 1883 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 22ème régiment d'infanterie coloniale
Mort, des suites de maladie contractée au service, le 23 novembre 1918 à l'hôpital Saint-Charles à Rome (Italie)

HENRY François Guillaume né le 15 avril 1865 à Saint-Médard-en-Jalles (Gironde)
Ancien élève, Saint-Cyr (1885), colonel au 143ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 8 septembre 1918 à l'ambulance 5/69 d'Attichy (Oise)

HERSART de la VILLEMARQUE Georges Marie né le 3 septembre 1882 à Nantes
Ancien élève, lieutenant au 316ème RI
Tué à l'ennemi le 20 septembre 1914 à Moulin-sous-Touvent (Oise)

HOMO Roger Louis Frédéric Hippolyte né le 20 mars 1896 à Angers (Maine-et-Loire)
Ancien élève, aspirant au 135ème RI
Mort au combat, disparu, le 10 octobre 1916 à Sailly-Saillisel (Somme)

HUBIN Alphonse né le 5 décembre 1875 aux Sables-d'Olonne (Vendée)
Ancien élève, Saint-Cyr (1894), commandant chef de bataillon au 22ème régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 29 octobre 1915 à Massiges (Aisne)
Il est le frère d'Auguste Hubin, mort le 9 septembre 1914

HUBIN Auguste Charles Constant né le 7 janvier 1873 aux Sables-d'Olonne (Vendée)
Ancien élève, Saint-Cyr (1892), capitaine au 216ème RI
Tué à l'ennemi le 9 septembre 1914 à Brégy (Oise)
Il est le frère d'Alphonse Hubin, mort le 29 octobre 1915

HUBLET Eugène Marie Joseph né le 17 mai 1896 à Cholet (Maine-et-Loire)
Ancien élève, soldat de 1ère classe au 90ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 27 octobre 1916 à l'ambulance 3/152 à Maricourt (Somme)

HUPE Edmond Marius Hyacinthe né le 5 août 1895 à Nantes
Ancien élève, aspirant au 9ème régiment de génie
Tué à l'ennemi le 5 mai 1917 au combat de l'Aisne d'Ostel (Aisne)

IHLER de SAINT-HILAIRE Jules Emile Amour né le 1er juin 1886 à Basse-Terre (Guadeloupe)
Ancien élève, sergent-major au 8ème régiment de marche de tirailleurs
Tué à l'ennemi le 4 septembre 1914 à Montmirail (Marne)

IZENIC Georges Francis Jules né le 23 août 1893 à La Croix (Haute-Vienne)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 72ème RI
Tué à l'ennemi le 2 janvier 1915 au Bois de la Gruerie (Marne)
Il est le demi-frère de Pierre Izenic, mort le 17 septembre 1916

IZENIC Pierre Amédée né le 19 juin 1885 à La Flèche (Sarthe)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 2ème régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 17 septembre 1916 au secteur de Barleux (Somme)
Il est le demi-frère de Georges Izenic, mort le 2 janvier 1915

JAMAUX Prosper Jean Jacques né le 9 août 1889 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1910), lieutenant au 2ème groupe d'aviation, escadrille 105
Tué en combat aérien le 6 septembre 1915 à Saint-Avold (Moselle)

JANNIN Victor Félix Joseph né le 19 octobre 1873 à Nantes
Ancien élève, Ecole centrale des arts et manufactures (1894), capitaine territorial au 113ème régiment d'artillerie lourde
Tué à l'ennemi le 19 juillet 1916 à Assevillers (Somme)

JANTET René Eugène Francis né le 17 avril 1894 à Guenrouët (Loire-Atlantique)
Ancien élève, caporal fourrier au 161ème RI
Tué à l'ennemi le 23 mai 1916 au secteur de Mort-Homme (Meuse)

JEANJEAN Auguste **Léon** né le 1er août 1897 à Savenay (Loire-Atlantique)
Ancien élève, aspirant au 24ème régiment d'artillerie de campagne
Mort des suites de blessures de guerre le 29 juillet 1916 à l'ambulance 3/5 de Froidos (Meuse)

JOSENHANS Charles Auguste **Frédéric** né le 29 septembre 1890 à Reims (M arne)
Ancien élève, Saint-Cyr (1911), sous-lieutenant au 106ème RI
Tué à l'ennemi le 22 août 1914 à Cons-Lagrandville (Meurthe-et-Moselle)

JOUSSE Marcel Adolphe Alphonse né le 22 février 1893 à Cholet (Maine-et-Loire)
Ancien élève, sergent au 32ème RI
Tué à l'ennemi à Zonnebeke (Belgique)

JUMEL André né le 11 mars 1894 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 131ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 12 juin 1918 à Senlis (Oise)

JUTEL Louis Xavier Marie né le 9 juillet 1888 à Nantes
Ancien élève, caporal au 118ème RI
Tué à l'ennemi le 8 octobre 1915 à Tahure (Marne)

KAUFFMANN René né le 10 mars 1884 à Paris (17ème)
Ancien élève, sergent au 65ème RI détaché au quartier général
Mort, des suites d'une maladie contractée en service, le 27 février 1915 à l'ambulance 7 du 11ème Corps à Warloy-Baillon (Somme)

KOENIG Georges Charles né le 22 septembre 1887 à Dangé (Vienne)
Ancien élève, Saint-Cyr (1907), lieutenant au 38ème RI
Tué à l'ennemi le 25 août 1914 à Baccarat (Meurthe-et-Moselle)

KORB André Josué né le 1er juin 1886 à Nantes
Ancien élève, sapeur au 6ème régiment de génie
Tué à l'ennemi le 17 février 1916 à Ecurie (Pas-de-Calais)
Il est le frère de Henri Korb, mort le 14 octobre 1915

KORB Henri Lazaria né le 2 juillet 1890 à Nantes
Ancien élève, caporal infirmier au 93ème RI
Tué à l'ennemi le 14 octobre 1915 au Mesnil-lès-Hurlus (Marne)
Il est le frère de André Korb, mort le 17 février 1916

LABROUSSE André né le 16 décembre 1891 à Châteauroux (Indre)
Ancien élève, sous-lieutenant au 114ème RI
Tué à l'ennemi le 12 juin 1915 à Neuville-Saint-Vaast (Pas de Calais)

LAIDET Hébert Fernand Eugène né le 6 mars 1882 à Chantonnay (Vendée)
Ancien élève, Polytechnique (1902), capitaine au 6ème régiment de génie
Mort des suites de blessures de guerre le 26 avril 1916 à l'hôpital américain de Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine)

LANGLOIS Jacques Arthus Victor né le 12 décembre 1890 à Montpellier (Hérault)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 46ème RI
Tué à l'ennemi le 7 janvier 1915 au Bois de Bolante (Meuse)

LAROCHE Jacques Constant Alfred né le 4 juillet 1887 à Nantes
Ancien élève, en prépa Saint-Cyr (1907-1908), engagé (1908), lieutenant au 5ème régiment de cuirassiers
Mort des suites de blessures de guerre le 12 octobre 1915 à l'ambulance 5/14 à Somme-Suippe (Marne)

LAURENT Henri né le 19 avril 1893 à Limoges (Haute-Vienne)
Ancien élève, sergent au 135ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 25 octobre 1914 à Zonnebeke (Belgique)

LAVALETTE (de) Louis Marie Jacques né le 9 février 1890 à Montauban (Tarn-et-Garonne)
Ancien élève, brigadier au 4ème Régiment d'artillerie de campagne
Tué à l'ennemi le 22 septembre 1916 à Barleux (Somme)

LAVENNE de la MONTOISE (de) Marcel Camille Jean né le 25 février 1880 à Angoulême (Charente)
Ancien élève, Saint-Cyr (1900), lieutenant au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 28 août 1914 à l'ambulance 1/21 à Bulson-Témery (Ardennes)

LE BAILL Guillaume Pierre Marie né le 23 mai 1895 à Bannalec (Finistère)
Ancien élève (sous le nom Le Bail), caporal au 48ème RI
Mort au combat, disparu, le 2 avril 1916 à Avocourt (Meuse)

LEBASNIER Emile Auguste né le 15 novembre 1894 à La Meilleraye (Loire-Atlantique)
Ancien élève, caporal au 56ème RI
Tué à l'ennemi le 3 juillet 1918 à Moulin-sous-Touvent (Aisne)

LEBESQUE Maurice Aimé Marie né le 11 octobre 1884 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1905), capitaine au 1er régiment de marche de zouaves
Mort des suites de blessures de guerre le 28 mai 1916 à l'ambulance 15/13 à Coeuvres (Aisne)

LE BOMIN Etienne né le 25 juin 1892 à Arzon (Morbihan)
Ancien élève, caporal au 62ème RI
Tué l'ennemi le 25 septembre 1915 au combat de Champagne à Tahure (Marne)

LECADRE Alban Léon **René** né le 24 janvier 1884 à Vannes (Morbihan)
Ancien élève (sous le nom Le Cadre), Polytechnique (1904), lieutenant au 53ème régiment d'artillerie de campagne
Tué à l'ennemi le 28 août 1914 à Rambervillers (Vosges)

LEFEUVRE Henri Victor né le 3 mai 1896 à Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine)
Ancien élève, soldat au 8ème RI
Tué à l'ennemi le 23 avril 1916 au secteur de Paissy (Aisne)

LEHEUDE Léon Henri né le 18 janvier 1893 à La Turballe (Loire-Atlantique)
Ancien élève, sapeur au 6ème régiment de génie
Tué à l'ennemi le 24 décembre 1914 à La Boisselle (Somme)

LEHUEDE Gabriel Jacques Auguste **Daniel** né le 5 avril 1896 à Bordeaux (Gironde)
Ancien élève, soldat au 65ème RI
Décédé de maladie le 14 octobre 1918 à Amblainville (Oise).
Figure sur *Mémoire des hommes* mais n'est pas dit « mort pour la France »

LE JEUNE Edouard Jules né le 17 mai 1892 à Brest (Finistère)
Ancien élève (sous le nom Lejeune), caporal au 162ème RI
Tué à l'ennemi le 16 avril 1917 à Berry-au-Bac (Aisne)

LE MARCHAND Jules Armand né le 14 septembre 1893 à Châteaulin (Finistère)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), sous-lieutenant au 21ème bataillon de chasseurs à pied
Tué à l'ennemi le 26 août 1914, mort à l'ambulance 11 à Saint-Benoit (Vosges)

LE MAREC Georges né le 14 août 1891 à Lorient (Morbihan)
Ancien élève, Polytechnique (1911), sous-lieutenant au 3ème régiment de génie
Tué à l'ennemi le 13 novembre 1914 au combat du ravin de Farguy (Somme)

LE MERLE de BEAUFOND Alfred Maurice Gustave Marie né le 19 janvier 1881 à Pont-Croix (Finistère)
Ancien élève, Saint-Cyr (1901), capitaine au 213ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 26 mars 1918 à l'ambulance 222 à Tricot (Oise)

LEMOINE Edouard Georges Charles né le 15 février 1884 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 4ème groupe de bombardement à l'escadrille n°19
Tué le 9 août 1915 au cours d'une expédition aérienne sur Sarrebruck

LEMOINE Geoffroy Marie Auguste **Yvon** né le 10 mars 1891 à Vichy (Allier)
Ancien élève, Saint-Cyr (1909), lieutenant au 19ème régiment de dragons
Tué à l'ennemi le 4 septembre 1914 à Flagy par Bassevelle (Seine-et-Marne)

LEMOINE Jacques François Georges né le 21 octobre 1880 à Clamecy (Nièvre)
Ancien élève, engagé volontaire, sous-lieutenant au 1er régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 25 septembre 1915 à Souain (Marne)

LEMOINE Pierre Marie Edmond Gabriel né le le 26 mai 1895 à Nantes
Ancien élève, aspirant au 52ème régiment d'artillerie
Tué à l'ennemi le 9 octobre 1915 à la Main de Massiges (Marne)

LEQUYER Henri Georges né le 13 juin 1897 à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 93ème RI
Tué à l'ennemi le 31 mai 1918 à Contremin (Aisne)

LEROUX Yves Marie Alcide Henri né le 8 septembre 1890 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1911), lieutenant au 165ème RI
Tué à l'ennemi, porté disparu, le 22 février 1916 au bois des Caures (Meuse)

LESTER André Camille né le 31 mars 1893 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 37ème RI
Tué à l'ennemi le 16 juin 1915 à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais)

LEVRAULT Ernest Constant Marie Joseph né le 14 décembre 1880 à Rennes (Ille-et-Vilaine)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 15ème RI
Tué à l'ennemi le 30 mars 1915 au Mesnil (Marne)
Il est le frère de Georges Levrault, mort le 24 août 1917

LEVRAULT Georges Octave Jean Marie né le 26 novembre 1875 à Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor)
Ancien élève, capitaine au 81ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 24 août 1917 à l'ambulance 6/15 à Glorieux, commune de Verdun (Meuse)
Il est le frère d'Ernest Levrault, mort le 30 mars 1915

LEVY Paul Prosper Abraham né le 22 mai 1897 à Compiègne (Oise)
Ancien élève, sous-lieutenant au 51ème régiment d'artillerie, appartient au 2ème groupe d'aviation
Tué à l'ennemi le 22 mai 1918 à l'hôpital d'évacuation n°18 à Couvrelles (Aisne)

LIENARD Charles Marie Pierre né le 24 mai 1898 à Nantes
Ancien élève, aspirant au 8ème RI
Porté disparu le 16 avril 1917 à Chevreux, commune de Craonne (Aisne)

LISLE du DRENEUC (de) Henri Antonin Rogatien **Guy** né le 29 juillet 1884 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1905), capitaine au 241ème RI
Tué à l'ennemi le 27 juin 1916 à Fleury (Meuse)

LUCAS de PESLOUAN Charles Frédéric Marie né le 12 septembre 1896 à La-Chapelle-Basse-Mer (Loire-Atlantique)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 52ème régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 18 février 1917 à Paissy (Aisne)

LUMINAIS René Raphaël Marie né le 12 septembre 1893 à Nantes
Ancien élève, caporal fourrier au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 8 septembre 1914 à La-Fère-Champenoise (Marne)

MALHERBE Jean Marie Auguste né le 8 novembre 1880 à Abbaretz (Loire-Atlantique)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 120ème RI
Tué à l'ennemi le 2 mars 1915 au Mesnil-lès-Hurlus (Marne)

MAREC Maxime **Robert** Paul Alexis né le 10 février 1891 à Nantes
Ancien élève, soldat de 1ère classe au 135ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 2 décembre 1914 à l'hôpital temporaire de Zuydcoote (Nord)

MARTIN Joseph Charles Alfred **Louis** né le 19 janvier 1892 à Paris (1er)
Ancien élève, sergent au 228ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 17 octobre 1915 à l'ambulance 12/4 à Vitry-le-François (Marne)

MARTIN Paul Henri Joseph né le 5 août 1892 à Nantes
Ancien élève, aspirant au 147ème RI
Disparu au combat le 20 juin 1915 à la tranchée de Calonne (Meuse)

MARTIN René Georges Louis né le 13 décembre 1880 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1900), lieutenant au 33ème RI
Tué à l'ennemi, porté disparu, le 16 février 1915 au Mesnil-lès-Hurlus (Marne)

MASSON Edmond Ferdinand Marie Joseph né le 29 mai 1895 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 2ème groupe d'aviation
Tué à l'ennemi le 24 mai 1916 à Auberive-sur-Suippe (Marne)

MAUPOINT Edouard Olivier né le 17 juin 1886 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 113ème RI
Tué à l'ennemi le 29 avril 1915 en Argonne au combat entre le plateau de Bolante et le ravin des Meurissons, la Haute-Chevauchée (Meuse)

MENARD Paul Jules Félix né le 23 juin 1897 à Chantenay, près de Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 93ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 25 avril 1917 à l'ambulance 10/20 à Saint-Gilles (Marne)

MERCIER Camille Alfred Pierre Marie né le 8 avril 1887 à La Marne (Loire-Atlantique)
Ancien élève, pharmacien auxiliaire à la 18ème section d'infirmiers à l'hôpital auxiliaire n°14 de Bordeaux
Mort d'une maladie aggravée (asystolie) le 29 avril 1918 à Saffré (Loire-Atlantique) lors d'une permission
Présent sur *Mémoire des hommes* mais non considéré comme mort pour la France

MERLANT Paul Louis Edmond Marie né le 31 juillet 1895 à Nantes
Ancien élève, caporal fourrier au 293ème RI
Tué à l'ennemi le 2 juin 1916 à Douaumont (Meuse)

MICHE Marcel Adolphe né le 21 mai 1889 à Nantes
Ancien élève, maréchal-des-logis au 28ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 24 octobre 1914 à l'hôpital Fleury à Meudon (Hauts-de-Seine)

MILLAT Jules Eugène né le 17 décembre 1895 à Nantes
Ancien élève, sergent au 5ème bataillon de chasseurs à pied
Tué à l'ennemi le 27 juillet 1917 au Chemin des Dames au point haut du Panthéon (Aisne)

MIROUX Camille Oscar né le 30 juillet 1881 à Tours (Indre-et-Loire)
Ancien élève, sergent au 90ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 18 novembre 1914 au combat d'Ypres, à Wieltje (Belgique)

MONIER Pierre né le 8 décembre 1892 à La Châtaigneraie (Vendée)
Ancien élève, sous-lieutenant au 93ème RI
Tué à l'ennemi, porté disparu, le 6 octobre 1915 lors des combats des villages de Tahure et du Mesnil-les-Hurlus, (Marne)

MONTAIGU Paul Louis Edgard né le 19 février 1891 à Fontenay-le-Comte (Vendée)
Ancien élève, Saint-Cyr (1909), lieutenant au 5ème bataillon de tirailleurs sénégalais
Tué à l'ennemi le 13 novembre 1914 et inhumé à Khenifra (Maroc)

MONTAUDON Louis **Fernand** né le 16 mai 1853 à Rouen (Seine-Maritime)
Ancien élève, Saint-Cyr (1872), général de brigade, commandant d'armes de la place d'Angers et commandant des dépôts de cavalerie d'Angers, Brissac et Trélazé
Mort des suites d'une maladie (une congestion pulmonaire) le 29 mars 1916 à l'hôpital d'Angers (Maine-et-Loire)
Présent sur *Mémoire des hommes* mais n'est pas considéré comme mort pour la France

MONTIER Léon Antoine Albert né le 4 juin 1895 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 166ème RI
Tué à l'ennemi le 27 mars 1915 à Marchéville (Meuse)

MOREL Marcel Louis Marie né le 20 juillet 1882 à Noirmoutier-en-l'île (Vendée)
Ancien élève, lieutenant de la marine marchande
Mort en mer le 25 février 1916 à bord du vapeur Trignac coulé par une mine
Ne figure pas sur *Mémoire des hommes*

MOREL Maurice né le 28 juin 1888 à Fougères (Ille-et-Vilaine)
Ancien élève, Saint-Cyr (1908), capitaine au 28ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 30 mai 1918 à Villers-Cotterêts (Aisne)

MORICE Pierre né le 1er mai 1889 à Elven (Morbihan)
Ancien élève, Saint-Cyr (1909), lieutenant au 133ème RI
Tué à l'ennemi le 4 septembre 1914 aux cols des Journaux et de Mandray (Vosges)

MORILLON Armand Jean né le 4 août 1897 à Escoublac (Loire-Atlantique)
Ancien élève, aspirant au 40ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 16 juillet 1918 à l'hôpital complémentaire n°58 à Sézanne (Marne)

MORISSON Marcel Henri Constant né le 26 septembre 1897 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique)
Ancien élève, caporal au 169ème RI
Tué à l'ennemi le 16 septembre 1917 au Bois-le-Chaume à Ornes (Meuse)

MOUCHET Robert André Pierre né le 3 mars 1893 à Montauban (Tarn-et-Garonne)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 135ème RI
Tué à l'ennemi le 28 avril 1916 à la cote 304 à Esnes (Meuse)

MOUGIN Charles né le 12 février 1888 à Paris (16ème)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 265ème RI
Mort, des suites d'une maladie contractée au service, le 21 janvier 1915 à l'hôpital n°7 à Pierrefonds (Oise)

NOE Georges Hippolyte Jean né le 16 septembre 1895 à Vieillevigne (Loire-Atlantique)
Ancien élève, sous-lieutenant au 251ème RI, observateur à l'escadrille 122
Mort le 26 septembre 1918 à l'hôpital militaire Sédillot à Nancy suite à un combat aérien en service commandé à Château-Salins

NOLAIS Paul Auguste Léon né le 17 janvier 1884 à Nantes
Ancien élève, sergent au 116ème RI
Tué à l'ennemi le 22 janvier 1915 à Thiepval (Somme)

NOUVEL Adrien Louis né le 25 août 1880 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 65ème RI
Décédé le 1er mai 1916 à La Rochelle au cours de l'explosion à La Pallice, de l'usine Vandier et Despret, spécialisée dans la fabrication d'explosifs pour l'armée.
Présent sur le site *Mémoire des hommes* mais non considéré comme mort pour la France

OLLIVE Frédéric Eugène né le 17 août 1884 à Pornic (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Institut national agronomique (1904), sous-lieutenant au 19ème régiment de chasseurs à pied
Tué à l'ennemi le 23 juin 1916 près du fort de Tavannes (Meuse)
Son nom a été écrit par erreur Ollivier sur plusieurs tables.

OUAIRY Louis François Jean Baptiste né le 20 février 1894 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), sous-lieutenant au 402ème RI
Mort de maladie en captivité le 13 mars 1917 à Halle-sur-Saale en Saxe (Allemagne)

PANOUILLOT Joseph Alfred né le 25 août 1871 à Ancenis (Loire-Atlantique)
Ancien élève, a préparé Saint-Cyr au lycée, est passé par Saint-Cyr, capitaine au 418ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 18 juillet 1916 à l'hôpital d'évacuation N°15 à Cerisy-Gailly (Somme)

PARPET James Henri né le 16 août 1887 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 234ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 8 octobre 1918 à Saint-Clément-à-Arnes (Ardennes)

PARPIEL Marius Alphonse né le 4 septembre 1881 à Savenay (Loire-Atlantique)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 72ème RI
Tué à l'ennemi le 5 mars 1915 au Mesnil-les-Hurlus (Marne)

PASCAUD Robert Eugène Albert né le 17 mars 1894 à Nantes
Ancien élève, caporal au 77ème RI
Tué à l'ennemi le 18 octobre 1916 à l'ouest de Sailly-Saillisel (Somme)

PASTOL Jean Prosper né le 14 janvier 1893 à Quimper (Finistère)
Ancien élève, aspirant au 62ème RI
Tué à l'ennemi le 25 septembre 1915 à l'attaque de Tahure (Marne)

PAUVERT Georges Pierre Alexis né le 3 février 1894 à La Varenne (Maine-et-Loire)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 147ème RI
Tué à l'ennemi le 20 juin 1915 au Bois-Haut (Meuse)

PELLE de QUERAL Gustave Joseph né le 18 août 1878 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Saint-Cyr (1899), capitaine au 6ème régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 26 avril 1915 à Koum-Kaleh (Turquie)

PELLETIER Léon Henri Armand né le 30 mai 1879 à Nantes
Ancien élève, Polytechnique (1899), capitaine au 52ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 16 août 1915 à l'hôpital Chanzy de Sainte-Menehould (Marne)

PELTIER Marcel Benjamin né le 27 novembre 1888 à Belleville-sur-Vie (Vendée)
Ancien élève, sous-lieutenant au 265ème RI
Tué à l'ennemi le 1er juillet 1916 à proximité de Fay (Somme)

PERON Paul Marie né le 6 avril 1893 à La Génevraye (Seine-et-Marne)
Ancien élève, enseigne de vaisseau de 1ère classe au bataillon de fusiliers-marins
Tué à l'ennemi le 29 septembre 1918 au passage de l'Ailette, entre Laon et Soissons (Aisne)

PERRODEAU Georges Léon Marie né le 20 décembre 1887 à Nantes
Ancien élève, sergent au 411ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 29 septembre 1917 à l'ambulance 6/7 à Verdun (Meuse)

PERTHUIS Edouard Joseph né le 1er septembre 1883 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1904), capitaine au 67ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 24 septembre 1914 à l'hôpital de Dieue (Meuse)
Il est le frère de Marcel Perthuis, mort le 20 mars 1915

PERTHUIS René Jean **Marcel** né le 12 août 1878 à Nantes
Ancien élève, engagé volontaire en 1897 pour trois ans au 65ème RI, nommé musicien en 1899, rappelé à l'activité le 13 août 1914
Décédé le 20 mars 1915 à Nantes à son domicile, il n'est pas inscrit sur le site « mémoire des hommes »
Il est le frère d'Edouard Perthuis, mort le 24 septembre 1914

PERTHUY Paul né le 6 février 1895 à Saint-Mars-de-Coutais (Loire-Atlantique)
Ancien élève, caporal pilote à l'escadrille n° 8 du 2ème groupe d'aviation
Mort des suites de blessures de guerre en service commandé (chute d'aéroplane) le 12 mars 1916 à la maison forestière de Saint-Rémy-sur-Bussy (Marne)

PIERRE Marcel Charles Léon né le 12 décembre 1892 à Igney-Avricourt (Meurthe-et-Moselle)
Ancien élève, sergent au 6ème régiment de génie
Tué à l'ennemi le 14 octobre 1915 à La Harazée (Marne)
Il est le frère de René Pierre, mort le 26 septembre 1915

PIERRE René Jean Victor né le 26 janvier 1886 à Paris (9ème)
Ancien élève, Saint-Cyr (1906), capitaine au 3ème régiment d'infanterie coloniale
Mort des suites de blessures de guerre le 26 septembre 1915 à l'hôpital Chanzy à Sainte-Menehould (Marne)
Il est le frère de Marcel Pierre, mort le 14 octobre 1915

PIERSON Eugène Lucien **Victor** né le 12 mai 1896 à Soissons (Aisne)
Ancien élève, engagé volontaire, soldat de 2ème classe au 20ème régiment de chasseurs à cheval
Mort des suites de maladie le 23 avril 1917 à l'hôpital d'Estrées-Saint-Denis (Oise)

POIDEVIN Léon François Marie né le 19 novembre 1892 à Saint-Julien-de-Vouvantes (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), sous-lieutenant au 64ème RI
Tué à l'ennemi le 22 août 1914 à Maissin (Belgique)

POIGET Georges Victor Marie né le 20 février 1887 à Lorient (Morbihan)
Ancien élève, Saint-Cyr (1908), capitaine au 136ème RI
Tué à l'ennemi le 13 octobre 1917 à Braye-en-Laonnois (Aisne)

POIRIER Félix Marie né le 5 février 1897 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 4ème régiment de zouaves de marche
Mort des suites de blessures de guerre le 21 avril 1917 à Courlandon (Marne)

PONCEAU Marcel Auguste né le 17 février 1886 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 106ème RI
Tué à l'ennemi le 26 avril 1915 aux Eparges (Meuse)

PORT Serge Henri Auguste né le 5 janvier 1888 à Moscou (Russie)
Ancien élève, sergent au 265ème RI
Tué à l'ennemi le 28 août 1914 à Ginchy (Somme)

POSTEL Henri Ernest né le 30 août 1890 à Saint-Lo (Manche)
Ancien élève, caporal au 117ème RI
Tué à l'ennemi le 3 octobre 1915 à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne)

POUMAILLOUX Albert Camille Pierre Léon né le 17 septembre 1893 à Mareuil (Vendée)
Ancien élève, Polytechnique (1914) (concours préparé à Nantes puis à Louis-le-Grand), sous-lieutenant au 20ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 12 octobre 1915 à l'ambulance n°1 de Noeux-les-Mines (Pas-de-Calais)

PREAUBERT René Marie né le 8 décembre 1891 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 77ème RI
Tué à l'ennemi le 2 novembre 1914 à à Zonnebeke (Belgique)

PRESSECQ-ROLLAND Georges Edouard Albert né le 27 octobre 1896 à Toulouse (Haute-Garonne)
Ancien élève, engagé volontaire, soldat de 2ème classe au 402ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 1er octobre 1915 à l'ambulance 1/22 à Suippes (Marne)

PROVOST Pierre Marie né le 15 novembre 1897 à Blain (Loire-Atlantique)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 6ème régiment de marche de tirailleurs
Tué à l'ennemi le 19 août 1918 à Noyon (Oise)

PUBERT Gaston Eugène Marie né le 19 octobre 1896 à La-Roche-sur-Yon (Vendée)
Ancien élève, aspirant au 61ème régiment d'artillerie
Mort le 10 mai 1917 à l'hôpital n°15 à Fontainebleau (Seine-et-Marne) des suites d'une maladie contractée en service commandé (une tuberculose suite au gaz).

QURIS André René Louis né le 17 janvier 1892 à Segré (Maine-et-Loire)
Ancien élève, sergent au 77ème RI
Tué à l'ennemi le 30 août 1914 à Faux (Ardennes)

RABEAU Jean Eugène né le 12 août 1895 à Paris (16ème)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 113ème RI
Tué à l'ennemi le 24 décembre 1914 à Boureuilles (Meuse)

RENOU Jean Marcel né le 28 août 1895 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 236ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 12 octobre 1915 à Tahure (Marne)

REVEIILHAC Paul Gérard Lucien né le 14 juillet 1892 à Lons-le-Saulnier (Jura)
Ancien élève, Saint-Cyr (1913), sous-lieutenant au 136ème RI
Tué à l'ennemi le 22 août 1914 à la bataille du Châtelet (Belgique)

RICHARD Pierre né le 27 février 1893 à Clisson (Loire-Atlantique)
Ancien élève, sergent au 77ème RI
Tué à l'ennemi le 9 septembre 1914 à Saint-Loup (Marne)

RICORDEAU Emile Clément Maurice né le 6 octobre 1892 à Chantenay (Loire-Atlantique)
Ancien élève, caporal au 90ème RI
Tué à l'ennemi le 9 mai 1917 au secteur de la route 44 à La-Ville-au-Bois (Aisne)

RINGWALD Auguste Marie Antoine Guillaume Charles né le 6 juin 1883 à Derval (Loire Atlantique)
Ancien élève, Saint-Cyr (1904), capitaine-adjudant-major au 114ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 13 juin 1918 à l'hôpital 38 secteur 205 à Beauvais (Oise)

RIOM Lucien Eugène Joseph né le 28 juillet 1893 à Nantes
Ancien élève, caporal au 65ème RI
Tué à l'ennemi le 8 septembre 1914 à Ecury-le-Repos (Marne)

RIOU Jacques Joseph René né le 18 mars 1895 à Challans (Vendée)
Ancien élève, médecin aide-major de 2ème classe au 338ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 22 juin 1917 à l'ambulance 237 à Soissons (Aisne)

RODRIGUE Victor Louis Marie né le 11 mai 1891 à Savenay (Loire-Atlantique)
Ancien élève, maréchal-des-logis au 33ème régiment d'artillerie
Mort des suites de blessures de guerre le 30 juillet 1917 au combat de Craonne (Aisne)

ROECKEL René Hubert né le 25 novembre 1886 à Caen (Calvados)
Ancien élève, capitaine aviateur au 144ème RI, attaché au secrétariat d'Etat de l'aéronautique
Mort le 16 août 1917 à l'hôpital de Dunkerque (Nord) des suites d'une chute d'avion

ROLAND Georges Jean né le 20 mars 1898 à Libourne (Gironde)
Ancien élève, Saint-Cyr (1916), sous-lieutenant au 121ème RI
Tué à l'ennemi le 12 octobre 1918 à Beaumont (Meuse)

ROPERT Edgard Edouard Marie né le 24 août 1890 à Lorient (Morbihan)
Ancien élève, Saint-Cyr (1909), capitaine au 1er régiment de marche de tirailleurs
Tué à l'ennemi le 8 mai 1916 à l'ambulance 3/37 à Esnes (Meuse)

ROSSEL Pierre Louis Frédéric né le 18 février 1892 à Montbéliard (Doubs)
Ancien élève, adjudant au 42ème RI
Tué à l'ennemi le 12 novembre 1914 à Vingré (Aisne)

ROUSSEAU Edouard Antonin Raphaël né le 26 août 1894 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant aviateur au 2ème régiment d'artillerie de campagne
Tué à l'ennemi le 4 février 1918 au Bois des Buttes, commune de la Ville-aux-Bois (Aisne) ; l'avion où il était observateur ayant été abattu.

ROUSSEAU Jean Adolphe Théophile Frédéric né le 22 juillet 1894 à Saumur (Maine-et-Loire)
Ancien élève, aspirant au 135ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 12 octobre 1916 à Sailly-Saillissel (Somme)

ROUSSEAUX Antony Joseph Louis né le 31 janvier 1892 à Marseille (Bouches-du-Rhône)
Ancien élève, engagé volontaire, sous-lieutenant au 302ème RI
Tué à l'ennemi le 19 mars 1915 aux Eparges (Meuse)

ROUX Denis **Eugène** né le 21 juin 1892 à Saint-Etienne (Loire)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 274ème RI
Tué à l'ennemi le 22 mai 1916 à Vaux (Meuse)

SALMON Paul Edouard né le 27 novembre 1893 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 135ème RI
Tué à l'ennemi le 7 mai 1916 à Montzéville Esnes à la Cote 304 (Meuse)

SANTINI Joseph François Olivier né le 26 juin 1882 à La Montagne (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Saint-Cyr (1903), capitaine au 41ème RI
Tué à l'ennemi le 1er juin 1918 à Vierzy (Aisne)

SERRAULT Henri Joseph né le 24 février 1882 à Nantes
Ancien élève, sergent au 123ème RI
Mort des suites de ses blessures le 11 juin 1916 à Sainte-Menehould (Marne), à l'ambulance 9/10 du secteur 72

SIMON Gaëtan né le 25 décembre 1894 à Paris (6ème)
Ancien élève, aspirant au 100ème régiment d'artillerie lourde
Tué à l'ennemi le 22 juillet 1918 au Bois de Courton (Marne)

SOUICH (du) Augustin Marie **Alban** né le 14 septembre 1880 à Fontainebleau (Seine-et-Marne)
Ancien élève, bi-admissible à Saint-Cyr depuis le lycée, est passé par Saint-Cyr, capitaine au 23ème régiment d'infanterie coloniale
Décédé le 2 septembre 1919 de maladie à la maison de santé de Saint-Maurice (Val-de-Marne).
Trouvé sur *Mémoire des hommes* mais n'est pas considéré comme « mort pour la France »

SOULLARD Paul Pierre Louis né le 3 juin 1873 à Nantes
Ancien élève, engagé volontaire, soldat de 2ème classe au 265ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 6 juillet 1916 à l'ambulance 13/16 à Moreuil-l'Espinay (Somme)

TERRASSE Louis né le 27 décembre 1892 à Nantes
Ancien élève, sous-lieutenant au 163ème RI
Tué à l'ennemi le 27 septembre 1914 à Xivray (Meuse)

THANNBERGER Louis **Georges** né le 22 mars 1876 à Thiverval (Yvelines)
Ancien élève, Saint-Cyr (1895), capitaine au 130ème RI
Tué à l'ennemi le 22 août 1914 à Virton (Belgique)

THIBAUDEAU Ernest Edmond Xavier né le 27 juin 1894 à Saint-Gilles-Croix-de-Vie (Vendée)
Ancien élève, sergent au 137ème RI
Tué à l'ennemi le 7 juin 1915 à Hébuterne (Pas-de-Calais)

TIRLET André Marie né le 15 août 1873 à Metz (Moselle)
Ancien élève, Saint-Cyr (1894; reçu 1er), capitaine au 319ème RI
Tué à l'ennemi le 3 septembre 1914 à Courboin (Aisne)

TOULLIEUX Francisque Anatole né le 26 septembre 1895 à Firminy (Loire)
Ancien élève, sergent au 38ème RI
Tué à l'ennemi le 18 juillet 1918 à Marfaux (Marne)

VACHÉ Jacques né le 7 septembre 1895 à Lorient (Morbihan)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 19ème escadron du train
Est décédé le 6 janvier 1919 en ville à Nantes. Non considéré comme mort pour la France, apparaît sur *Mémoire des hommes* avec la mention mort d'une intoxication aiguë.

VALLOIS (de) Henri **Georges** Marie Joseph né le 11 septembre 1894 à La-Chapelle-sur-Erdre (Loire-Atlantique)
Ancien élève, Saint-Cyr (1914), sous-lieutenant au 61ème régiment de chasseurs à pied
Tué à l'ennemi d'un coup de feu reçu au combat le 9 mai 1915 à Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais)

VANNIER Henri Louis Marie Germain né le 18 octobre 1890 à Saint-Brice (Mayenne)
Ancien élève, Saint-Cyr (1911), sous-lieutenant au 1er régiment d'infanterie coloniale
Tué à l'ennemi le 22 août 1914 à la bataille de Rossignol (Belgique)

VAUTIER Louis Fernand né le 21 septembre 1889 à Proussy (Calvados)
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 87ème RI
Tué à l'ennemi le 18 juillet 1915 aux Eparges (Meuse)

VEZIN Pierre Louis Joseph né le 9 février 1885 à Nantes
Ancien élève, soldat de 2ème classe au 228ème RI
Tué à l'ennemi le 11 octobre 1915 à Tahure (Marne)

VIE Edmond Henri né le 22 juin 1881 à Nantes
Ancien élève, caporal au 41ème RI
Tué à l'ennemi le 30 avril 1917 à Mourmelon-le-Petit (Marne)

VILLERS Daniel Louis né le 4 avril 1879 à Nantes
Ancien élève, Saint-Cyr (1898), capitaine adjudant major au 77ème RI
Tué à l'ennemi le 7 mai 1916 à la cote 304 à Malancourt (Meuse)

VINCKEL-MAYER Henri Gaston **Jean** né le 15 janvier 1894 à Mansle (Charente)
Ancien élève, Saint-Cyr (1912), lieutenant au 8ème RI
Mort des suites de blessures de guerre le 11 avril 1915 aux Eparges (Meuse)
Son nom est écrit au lycée avec un W

VIRIOT Jacques Urbain Marie né le 13 mai 1888 à Nantes
Ancien élève, maréchal-des-logis au 2ème groupe d'aviation, escadrille Spad 81
Mort d'un accident en service le 21 octobre 1918 à l'ambulance 2/22 de Cernon (Marne)

VOISIN Albert Eugène Victor né le 8 août 1870 à Lorient (Morbihan)
Ancien élève, a préparé Saint-Cyr au lycée, est passé par Saint-Cyr, capitaine au 146ème RI
Tué à l'ennemi le 20 août 1914 à Chicourt (Moselle)
Il est le premier « mort pour la France » repéré au Lycée

1922 – 1931

Du culte des morts à celui du « Père la Victoire »

Par Jean Bourgeon

L'après-guerre au Lycée Clemenceau

Le Grand Lycée de Nantes devenu Hôpital 21 (ici en 1916) redevient pleinement lycée en 1919. (Collection Jean-Louis Liters)

Le Grand Lycée de Nantes a payé un lourd tribut à la guerre. De nombreux membres du personnel et la plupart des grands élèves y ont participé ; beaucoup y ont laissé la vie.

À la rentrée de 1919, les effectifs sont en légère baisse par rapport à l'année précédente. Stagnation qui durera jusqu'en 1922 : 977 élèves à la rentrée 1918 ; 952 en 1919 ; 966 en 1920 ; 980 en 1921 ; 1028 en 1922. Les raisons en sont nombreuses. Outre le départ des enfants de réfugiés, il y a la concurrence de nouveaux établissements (ouverture en novembre 1919 de l'Institut Polytechnique de l'Ouest – ancêtre de Centrale Nantes – qui enlève des bacheliers à la classe de Mathématiques Spéciales) et celle plus ancienne des lycées catholiques moins touchés par les réquisitions de locaux. Alors que l''Externat des Enfants Nantais a vu l'armée évacuer ses locaux dès la rentrée 1917 et que Saint-Stanislas (qui avait gardé un internat) a pu récupérer toutes ses salles en décembre 1918, au printemps 1919 le proviseur Jean Barou se bat toujours avec les autorités militaires pour remettre son

lycée, devenu pour moitié hôpital pendant la guerre, en état : « *On continue l'évacuation du mobilier de l'hôpital avec une lenteur désespérante : un jour vient un fourgon, mais pas d'équipe de soldats pour le charger ; le lendemain, l'équipe est là, mais les fourgons sont ailleurs. J'ai dû, au milieu des congés, écrire au Général et depuis, on enlève chaque jour un peu de mobilier. En même temps… je faisais commencer les travaux de réfection. On a remis en état deux réfectoires où, dès mercredi, les élèves ont pu prendre leurs repas. J'ai aussi mis les ouvriers dans la cour d'honneur que je voudrais voir remise en état pour la fin de l'année.* » (10 mai 1919)

Évacuation, réfection… démolition intempestive aussi : « *Leur déménagement* [des militaires] *ne s'est pas fait sans briser les portes elles-mêmes. C'est ainsi que le portail de la rue de Richebourg a été arraché par un camion et qu'il n'est pas encore réparé. La surveillance a donc été rendue extrêmement difficile.* » (1er juin 1919)

Le proviseur Barou souligne enfin que pour faire face à l'augmentation du coût de la vie certains élèves, reçus à la première partie du baccalauréat, faute de bourses complètes, s'en vont travailler dans l'industrie ou le commerce au lieu de poursuivre leurs études.

Dans cette grisaille d'un lendemain de guerre, Jean Barou pointe une lueur d'espoir *:* « *Le fait essentiel ce mois-ci, au point de vue des études, a été le retour des professeurs démobilisés et ayant terminé leur congé…* » (10 mai 1919) ; cela permet d'atténuer la pénurie du personnel enseignant et les difficultés de service.

Parmi ces enseignants qui reviennent, il y a Louis Villat, professeur d'histoire. C'est lui qui prononce le discours de distribution des prix en juin 1920 : *« Quand, après cinq années d'absence, nous reprîmes notre place au milieu de vous, nous cherchâmes instinctivement nos élèves de 1914 et nous fûmes d'abord étonnés de ne pas les apercevoir. Quelque chose nous manquait que nous ne savions pas très bien définir, et c'était le lien qui, par delà la tourmente et les angoisses, pouvait nous rattacher au passé paisible et si cher.* »

Faire réapparaître les ombres du passé enfouies dans la boue des tranchées, tisser le lien entre la génération de la guerre et celle de l'après-guerre ; pour y parvenir on va beaucoup jouer du mode commémoratif et de ses monuments.

Le professeur Louis Villat à la guerre lors d'un temps de repos
(fonds Durand-Gasselin – Musée d'Histoire de Nantes)

Le culte des morts

Au début de l'année 1912, le proviseur du Lycée de Nantes, Jean Barou, avait envisagé d'apposer sur un mur de l'établissement, une plaque où seraient gravés les noms des anciens élèves « morts à l'ennemi » depuis 1870.

Jean Barou (chapeau à la main) en visite à l'école de Chantenay en 1913 (Archives du Lycée Clemenceau)

Ce projet n'avait pu aboutir mais l'idée ne l'avait pas quitté durant toute la guerre. Le 13 juillet 1915, devant le maire de Nantes et le préfet, il évoque la création d'un « Livre d'Or » en l'honneur des anciens élèves tombés ou décorés au front. L'idée est reprise par d'autres acteurs de la vie civile et politique. Peu à peu le culte des morts s'inscrit dans les ferveurs de guerre. Jean Barou veut aussi l'enraciner dans la ferveur patriotique du temps de paix. Le 13 juillet 1916, à l'occasion de la distribution des prix au Lycée de Garçons, après avoir rappelé aux autorités et aux élèves l'importance du souvenir des morts pour la France il avance des propositions : *« A ces héros, il faut une autre place que celle d'une énumération ; il leur faut un monument et je sais que ceux qui s'intéressent si vivement à notre vieux Lycée, y songent beaucoup.* »

Ce monument souhaité par J. Barou sera réalisé après la guerre. Il se compose de trois parties :

Le livre d'or du lycée : édité en 1921, par l'Association Amicale des Anciens Élèves avec le soutien du proviseur du lycée, c'est un livre de 70 pages. Réalisé dans l'urgence (pour coïncider avec l'inauguration du monument) il est incomplet : 218 noms.

Le monument à la mémoire des élèves, anciens élèves, professeurs, fonctionnaires morts à la guerre, érigé dans la cour d'honneur du lycée.

Les tables commémoratives : dressées dans le parloir du lycée. Elles contenaient 237 noms, lors de leur confection ; on a rajouté 40 noms entre 1921 et 1930.

Monument et tables sont dissociés car, si leur histoire est commune, leurs fonctions sont différentes.

Le monument aux morts du lycée

Dès la fin des hostilités, le proviseur Barou entreprend d'élever dans la cour d'honneur du lycée, un monument commémoratif à la mémoire des élèves ou anciens élèves de l'établissement, des membres de l'enseignement tombés au champ d'honneur. Mais Jean Barou quitte le lycée à la rentrée de 1920. Pour réaliser le projet qu'il avait initié, une commission, constituée sous la présidence d'honneur du maire de Nantes, Paul Bellamy (ancien élève du lycée), se met en place. Elle est constituée du proviseur, des membres du conseil d'administration du lycée, des professeurs et de l'Amicale des anciens élèves du lycée qui prétend au rôle principal. L'exécution du monument est confiée à un ancien élève du lycée, le sculpteur Siméon Foucault, Grand Prix de Rome de l'année 1912, et lui-même ancien combattant qui doit soumettre plusieurs projets à la commission. En décembre 1919 une souscription est ouverte.

Très vite les avis divergent, tant sur la conception du monument que sur son emplacement selon la fonction que chacun veut lui attribuer. Certains, autour du maire et des membres de l'Amicale, veulent prendre en compte dans le monument commémoratif, les morts bien sûr, mais aussi les survivants en particulier ceux qui ont mené le combat, non pas dans les tranchées mais sur le plan politique. On envisage de faire apparaître sur le monument Georges Clemenceau, dont le nom a été donné au lycée par décret, le 4 février 1919. Le grand ancien élève est convoqué pour participer à la notoriété du lycée éponyme, de l'Amicale et d'une ville en quête de personnages célèbres.

Bientôt, la politique s'invite dans le débat. Les premières souscriptions pour l'érection du monument, estimé à 30 000 F, arrivent. Le général Buat, chef d'État-major général de l'armée et ancien élève du lycée, verse son obole le 19 février 1920… Le 26 mars 1920, le maire de Nantes propose à son conseil municipal d'allouer une subvention de 5 000 F. S'adressant aux conseillers, il ne peut cacher une certaine irritation à voir la dispersion des stèles commémoratives dans la ville, lui qui aurait aimé qu'il n'y ait qu'un seul monument pour tous les Nantais tombés au front : le sien. Mais l'ancien élève du lycée fait une exception et rappelle l'objectif fixé : *« Si, en effet, l'on peut, en principe, trouver mauvaise la dispersion des efforts et la dissémination des souvenirs de la grande guerre, le projet en cause ne pourrait tomber sous le coup de cette critique. Élevé au lycée à une place telle qu'il doive être vu chaque jour par les générations d'élèves qui sont appelés à s'y succéder, il est destiné à remplir un but éducatif autant que commémoratif. Il est bon pour la sauvegarde du caractère français, que nos fils et descendants, conservent pieusement la mémoire de la génération qui s'est sacrifiée pour eux et honorent avec reconnaissance les héros de 1914-1918. Le monument projeté, commenté par les maîtres de demain, contribuera à entretenir dans les cœurs ces sentiments utiles à la grandeur de notre Patrie* ».

Parmi les héros de 1914-1918, Paul Bellamy inclut Georges Clemenceau, l'ancien président du Conseil. À peine le maire a-t-il terminé son intervention qu'un conseiller municipal socialiste, Le Roux, prend la parole pour s'opposer à la présence du buste de Clemenceau dans le bas-relief : «*Cet homme appartient à l'Histoire, nous n'avons pas à le juger ici, mais nous n'avons pas à l'immortaliser en lui ménageant une place sur un monument des enfants morts pour la France. En tant que socialistes et représentants de nos camarades dans ce Conseil, nous avons encore trop présentes à la mémoire les charges clementistes de Villeneuve-Saint-Georges, les fusillades de Draveil-Vigneux et ce serait trahir*

la classe ouvrière que de voter un projet semblable ». Membre du conseil municipal, mais dans l'opposition à P. Bellamy, Maurice Pinard, président de l'Amicale des anciens élèves, intervient alors pour garantir que la subvention servira seulement à un monument commémorant les morts pour la patrie. Il ajoute cependant qu'il pourrait y avoir plus tard, de l'autre côté de la pelouse, un autre monument qui serait le buste de Clemenceau. La subvention sera finalement votée à l'unanimité moins 5 abstentions.

Se pose aussi la question de l'emplacement du monument. Pour les professeurs et les anciens élèves : « *Le monument élevé à la mémoire des morts, des disparus, des combattants élèves et maîtres sera un témoignage de reconnaissance et d'admiration. Ceux qui, en se rendant à leurs études, passeront devant lui, puiseront dans sa contemplation le réconfort des grands exemples et la ferme confiance dans les destinées de notre Pays.* » (M. Pinard, président de l'Amicale des anciens élèves) Préoccupés par le rôle éducatif du monument pour les générations futures de lycéens, ils le veulent en pleine lumière, s'imposant à l'attention de tous. Ils préconisent à cet effet un emplacement aussi rapproché que possible du centre de la cour et semblent préférer un groupe sculptural en plein relief.

Les architectes, se préoccupent plutôt de choisir l'emplacement et le genre d'œuvre susceptibles de s'harmoniser le mieux avec l'ensemble architectural de la cour et de donner ainsi satisfaction à l'esthétique. Ils préconisent un bas-relief en bronze, accolé à une stèle encadrée dans le fond de verdure de l'extrémité de la cour.

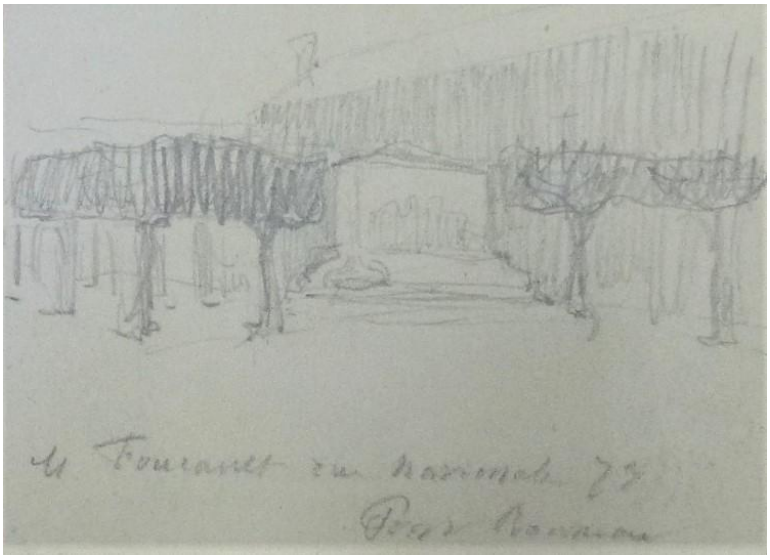


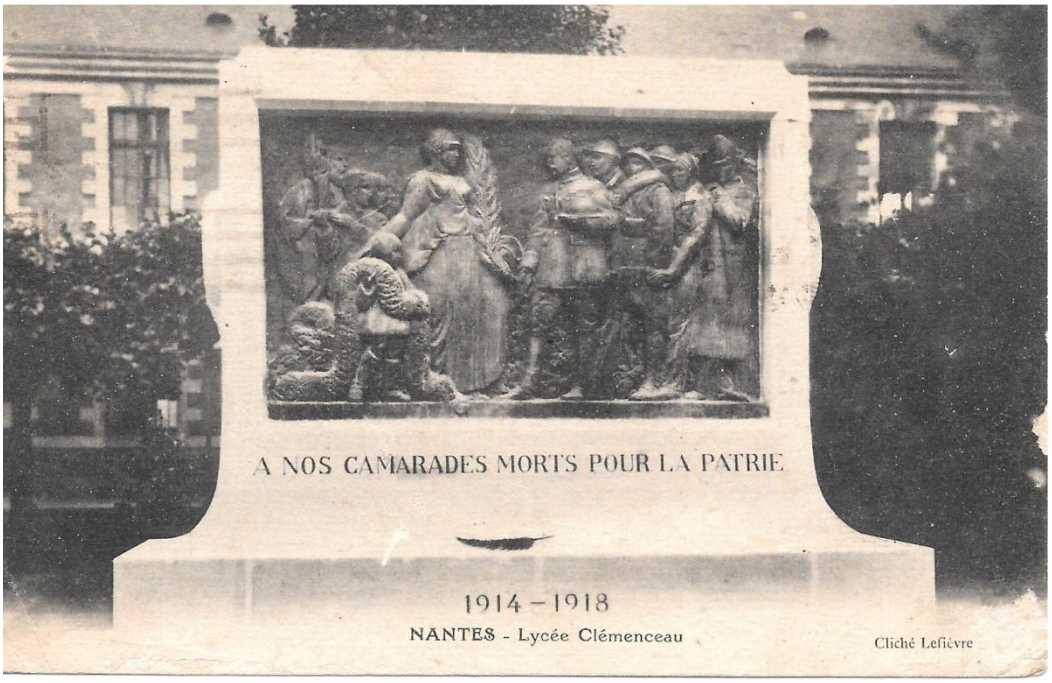
Photo de la première maquette du bronze du monument réalisée par Siméon Foucault : un autel de la Patrie pour le culte des morts.

Au verso il a dessiné sa vision de l'emplacement du monument dans la cour d'honneur du lycée (Archives du Lycée Clemenceau)

La première maquette du monument

Après discussion, on convient que le but éducatif du monument est conciliable avec son emplacement à l'extrémité de la cour, à condition que son entourage de verdure et de fleurs attire tous les regards dès l'entrée dans la cour, comme « *dans une cathédrale, le maître-autel, placé cependant presque au fond de la nef, s'impose dès l'entrée…*[car]*… tout le vaisseau qui y conduit semble fait pour lui, concourt à le faire plus désirable et plus grand* » (M. Mailcailloz, membre du comité pour l'érection du monument commémoratif, le 31 mai 1919)

Il faut aussi tenir compte de l'avis de l'inspecteur d'Académie : « *Il importe que les monuments qui se dresseront dans la cour d'honneur d'un lycée ne soient pas un témoignage déprimant de douleur et de regret, mais qu'ils rappellent la fierté, la reconnaissance, la foi en l'avenir avec lesquelles la Patrie tient à inscrire les noms des héros qui l'ont sauvée, des vainqueurs qui ont tant fait pour sa gloire. Je désire, en conséquence, que les maquettes des monuments pour lesquels un emplacement serait demandé dans un lycée me soient transmises avant leur exécution définitive* ». (27 juin 1921)



À gauche, les jeunes élèves du lycée menés par la Patrie victorieuse rendent hommage à ceux qui reviennent du front. La Patrie porte dans sa main un rameau de baies de lauriers symbole de victoire (les baies du laurier s'écrivent en latin *bacca laurea)*. Derrière un professeur en toge clôt le tableau de cette partie gauche où figurent ceux qui n'ont pu combattre car trop âgés ou trop jeunes mais qui s'apprêtent à prendre la relève. À droite, derrière un général, sont représentés des soldats de toutes les armes, dont un Saint-Cyrien, tous susceptibles d'être passés sur les bancs du lycée. Carte postale du monument aux morts du Lycée partie de Nantes le 14 août 1922.(Collection Jean-Louis Liters)

Fort de toutes ces recommandations, le sculpteur Siméon Foucault propose de réaliser une stèle qui serait placée au fond de la pelouse de gauche avec au devant une allée de deux mètres. La plaquette éditée à l'occasion de l'inauguration du monument, le 27 mai 1922 en présence de G. Clemenceau, en fait la description suivante : « *Il se compose d'une simple stèle en pierre blanche, ornée sur chaque côté d'une couronne d'immortelles. Sur la face est appliqué un bas-relief en bronze d'une belle inspiration. La France, dans une attitude grave*

et recueillie, debout, tenant d'une main un lourd rameau de laurier, appuyée de l'autre sur l'épaule d'un enfant chargé d'une guirlande triomphale, reçoit les héros libérés enfin de la lutte par la Victoire : c'est un général qui s'incline devant elle, ce sont de jeunes soldats de toutes armes, un fantassin, un artilleur, un marin, un Saint-Cyrien, encore frais émoulus du collège. Derrière la figure de la Patrie sont représentés des élèves et un professeur. Au bas de la stèle, ces mots sont gravés : « A nos camarades morts pour la Patrie ».

Répondant au vœu de l'inspecteur d'Académie, pour ne pas « déprimer » les élèves, aucun soldat mort n'apparaît sur le monument et les anciens combattants revenus du front peuvent se reconnaître dans les personnages sculptés dans la partie droite du bas-relief,. Mais c'est bien aux victimes que l'on rend hommage ; l'inscription : « A nos camarades morts pour la Patrie » ne laissent aucun doute à ce propos.

Par sa facture, le monument a une fonction pédagogique. Il est là pour transmettre un message de solidarité : solidarité au front, solidarité intergénérationnelle. Il a aussi une fonction mémorielle : transmettre aux générations futures le souvenir des anciens à travers un culte et une ferveur patriotiques. Le président de l'Amicale des anciens élèves, M. Pinard, s'adressant aux lycéens présents lors de l'inauguration du monument en 1922, déclare: « Faites le solennel serment sur cet emblème, qui sera pour vous l'autel de la Patrie, que vous vous souviendrez fraternellement du sacrifice de vos frères et que vous en transmettrez le culte à vos descendants ».

Autel, sacrifice… tout à l'heure cathédrale, nef… la sémantique religieuse abonde.

Faute de place sur le monument pour graver les noms des anciens du Lycée morts au combat, on demanda à l'architecte Charles Guignery, auteur de la stèle portant le bas relief en bronze, de réaliser dans le parloir, devenu la salle d'honneur du lycée des tables commémoratives.

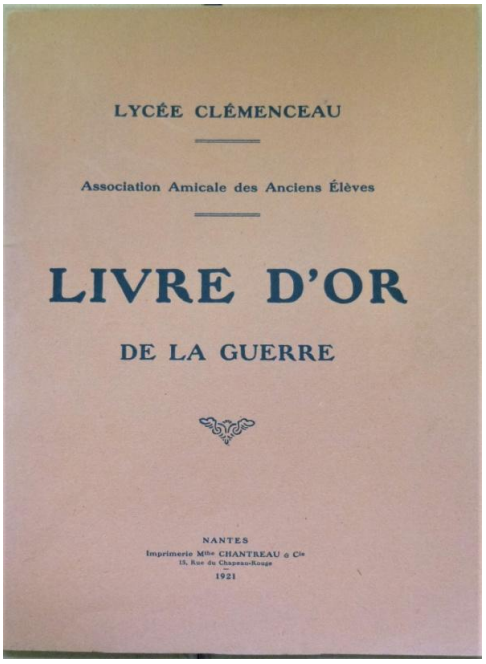
Le parloir du Lycée aujourd'hui avec, sur les murs, les tables commémoratives

Les tables commémoratives (détail)

Ces tables ont une fonction différente de celle du monument. Elles nomment. Les noms rappellent les individus, leur redonnent existence, même quand ils ont disparu dans le néant du champ de bataille. Inscrire les noms, c'est sortir les hommes de l'irréalité anonyme, de la perte et du vide.

C'est pour cela que la France s'est couverte de monuments aux morts : pour aider les familles, dont les corps des proches avaient soit disparus, soit été enterrés dans des cimetières lointains, à faire leur deuil. C'est pour pallier cette absence des corps, que l'on se décida à élever des monuments aux morts qui, à la différence de ceux, anonymes, érigés après la guerre franco-prussienne de 1870–71, porteraient, gravé, le nom des soldats tombés au combat. On reprenait là une démarche initiée par Rudyard Kipling, dont le fils avait disparu à la guerre, et qui écrivit cette phrase qui figure dans les nécropoles britanniques : « *Le nom restera pour toujours* ».

Jean Barou, dès 1912, avait voulu nommer les morts de la guerre de 1870–71. Il avait voulu, réincorporer la mort à la vie dans son lycée, pour mieux supporter celle-ci sans doute, pour transmettre, pour éduquer, peut-être pour éviter le retour de la guerre.



Le livre d'or du lycée : édité en 1921, par l'Association Amicale des Anciens Élèves avec le soutien du Proviseur. Réalisé dans l'urgence (pour coïncider avec l'inauguration du monument) il cite 218 noms d'anciens élèves ou professeurs morts à la guerre. Le bilan fut beaucoup plus lourd.

En 1922, pour l'inauguration du monument dont il avait été l'initiateur, Jean Barou n'est plus là. Le 1er juillet 1920 il a été nommé à la direction du Lycée Montaigne à Paris. Il est remplacé par Constant Dubroux, proviseur au lycée de Nîmes. C'est lui qui est à la tête de l'établissement lors de l'inauguration du monument aux morts de la guerre 1914-1918, le samedi 27 mai 1922

Dans la chapelle du Lycée on érigea aussi un monument aux morts sous la forme d'un tombeau-autel recouvert d'un drapeau, d'un casque et portant, gravée, la sentence « Jusqu'à mourir pour la Patrie ». Les deux cartons fixés aux colonnades portent des citations du lieutenant Escande et du lieutenant Carcopino, anciens élèves du Lycée tombés au front. (Archives du Lycée Clemenceau)

27 mai 1922 : Georges Clemenceau inaugure le monument aux morts du lycée

La remémoration de la Grande Guerre est au cœur des préoccupations de l'Amicale des anciens élèves. C'est pour elle l'occasion de construire une mémoire de groupe autour de quelques grands personnages dont la gloire rejaillira sur ses adhérents, sur le lycée et sur la ville. Dès le début du projet on l'a vu, Maurice Pinard son président, a voulu associer Georges Clemenceau au monument d'abord et à défaut, à son inauguration. Au regard des nombreux représentants de la presse locale et nationale présents au lycée ce 27 mai, l'entreprise fut un succès. Mais l'on peut se demander si « Le Père la Victoire » n'occulta pas, à son corps défendant, ceux qui y avaient contribué dans les tranchées en y laissant la vie.

LE MONUMENT AUX MORTS
du Lycée Clemenceau

Le monument aux morts du Lycée de Nantes, dont nos lecteurs ont ici sous les yeux une reproduction, est l'œuvre — remarquable — d'un ancien élève du Lycée, et prix de Rome : M. André Foucault.

C'est aujourd'hui, à 16 h. 30, très exactement, que l'ancien président du Conseil doit présider à Nantes, l'inauguration du monument aux morts du Grand Lycée.

M. G. Clemenceau est arrivé à Nantes hier après-midi et, dès son arrivée, on a pu le voir se promener tout doucettement dans les rues centrales, s'arrêtant parfois pour causer avec quelque vieil ami reconnu.

L'inauguration du Monument revêtira une certaine importance.

Des discours seront prononcés par le président de l'Amicale des Anciens Elèves ; par le président de l'Association de Paris ; par le Proviseur ; par le Recteur ; par le Maire ; par le Préfet, et enfin par M. Clemenceau.

M. Georges CLEMENCEAU, d'après un croquis du peintre de Broca, exécuté à Sainte-Hermine, lors de l'inauguration du monument élevé à l'ancien président du Conseil.

Le Phare de La Loire du 27/05/1922

M. Georges Clemenceau
inaugure le Monument aux Morts
du Lycée de Nantes

16 heures. La cour d'honneur du Lycée de Nantes. Elèves à cette cérémonie du Souvenir pré-

Le Phare de La Loire du 28/05/1922

NANTES

M. CLEMENCEAU INAUGURE UN MONUMENT
AU LYCEE DE GARÇONS

Nantes, 27 mai. (De notre correspondant particulier.) — M. Clemenceau, hier, a com- | Prax commandant le 11e Corps, Bernard et

Ouest-Eclair du 28/05/1922

M. Clemenceau à Nantes

L'Inauguration du Monument
aux Morts du Lycée

La Cérémonie — Les Discours

Le matin, l'ancien Président du Conseil avait visité le Lycée de Jeunes Filles

M. Clemenceau qui avait, de longue date, | désespérât pas de la Patrie et la gloire impéris-

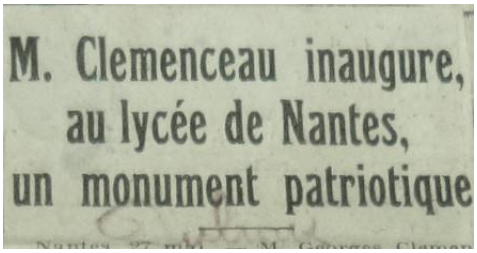
Le Populaire de Nantes du 28/05/1922

Chronique Nantaise

M. CLEMENCEAU A NANTES

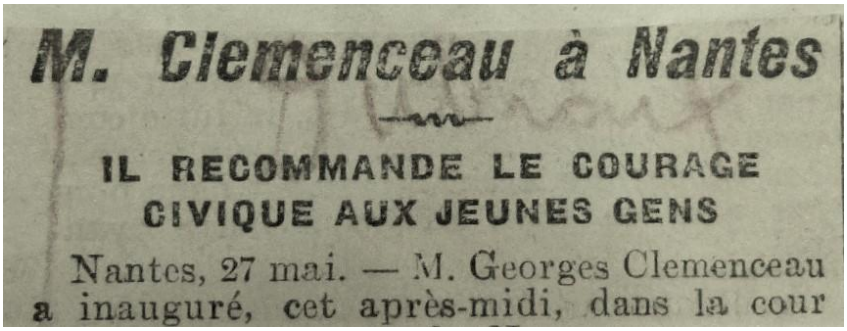
L'Inauguration du Monument aux Morts du Lycée

L'Echo de La Loire du 28/05/1922



M. Clemenceau inaugure, au lycée de Nantes, un monument patriotique

L'Avenir du 28/05/1922



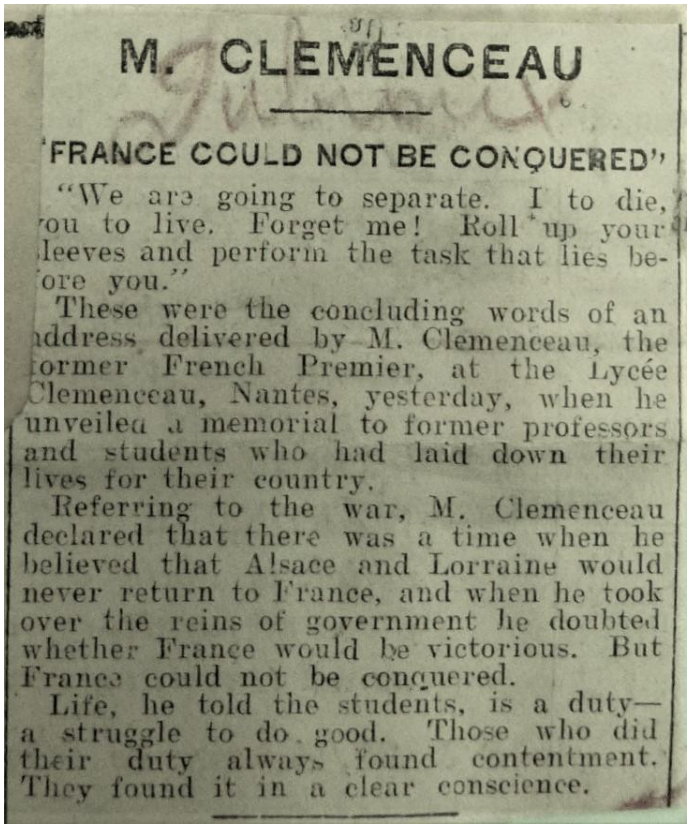
M. Clemenceau à Nantes

IL RECOMMANDE LE COURAGE CIVIQUE AUX JEUNES GENS

Nantes, 27 mai. — M. Georges Clemenceau a inauguré, cet après-midi, dans la cour

L'Ere Nouvelle du 28/05/1922

Daily Mail du 28/05/1922



M. CLEMENCEAU

"FRANCE COULD NOT BE CONQUERED"

"We are going to separate. I to die, you to live. Forget me! Roll up your sleeves and perform the task that lies before you."

These were the concluding words of an address delivered by M. Clemenceau, the former French Premier, at the Lycée Clemenceau, Nantes, yesterday, when he unveiled a memorial to former professors and students who had laid down their lives for their country.

Referring to the war, M. Clemenceau declared that there was a time when he believed that Alsace and Lorraine would never return to France, and when he took over the reins of government he doubted whether France would be victorious. But France could not be conquered.

Life, he told the students, is a duty—a struggle to do good. Those who did their duty always found contentment. They found it in a clear conscience.

Si, le 28 mai, l'inauguration du monument aux morts du lycée n'apparaît pas en première page des journaux locaux (consacrée aux affaires internationales et au débat politique) on la retrouve en deuxième page, qu'elle occupe plus ou moins généreusement, selon la politique éditoriale de chacun ou ses engagements partisans. *Le Phare de la Loire* et *L'Écho de la Loire* se montrent les plus volubiles tandis que *Le Populaire de Nantes* et *Ouest-Éclair* font dans la concision.

Tous évoquent, avec plus ou moins de détails le déroulé de la cérémonie. Tous nomment, sans en oublier aucune, les très nombreuses personnalités présentes et les autres invités. Tous citent enfin, plus ou moins longuement, des extraits des six discours prononcés, faisant la part belle à celui du héros du jour.

C'est également le discours de Clemenceau qui retient l'attention de la presse nationale : *Le Matin, Le Temps, Le Radical, L'Avenir, L'Écho de Paris, L'Ère Nouvelle*… Ils mettent Clemenceau en exergue de l'article pour accrocher le lecteur, passent rapidement sur la raison de sa présence à Nantes, oublient les discours des autres intervenants et retiennent de l'intervention l'adresse à la jeunesse. Certains qui ont eu connaissance du deuxième discours de Clemenceau, prononcé au banquet du soir, plus centré sur les préoccupations politiques du moment y trouvent l'occasion d'animer le débat politicien.

En juin 1922, la Société Amicale des Anciens Élèves du Lycée de Nantes publiera une plaquette de 40 pages consacrée à la « Cérémonie de l'inauguration du Monument… » intitulée : « A LA MÉMOIRE des anciens élèves et des fonctionnaires du Lycée de Nantes morts pour la France 1914-1918 ». Riche de toute cette documentation nous pouvons revivre l'événement.

Ire Année. - N° 139

Correspondances de l'Etranger par Fils directs et T. S. F.

15 centimes

DIRECTION & RÉDACTION : 13, Boulevard Haussmann — PARIS (9e)

L'Écho National

ANDRÉ TARDIEU
Directeur Politique

4 & 6 Pages

GEORGES CLEMENCEAU
Fondateur

UNE BELLE CÉRÉMONIE NATIONALE

M. Clemenceau honore les morts du lycée de Nantes

M. Georges Clemenceau a présidé hier à Nantes le banquet de la Société des anciens élèves du Lycée de cette ville, où il fit ses études et qui porte aujourd'hui son nom. Ce banquet s'accompagnait d'une

M. Pinard prend le premier la parole, pour rendre hommage à la solidarité des anciens élèves, au talent de l'artiste, auteur du monument, et à la bonne volonté de tous ceux qui ont contribué à la céré-

mais qui a reçu la plus belle récompense qu'on puisse jamais rêver le jour où j'ai eu la fierté de lire mon nom sur la façade de mon lycée. Oui, j'ai passé par ce vieux lycée moisi. J'étais petit, moi aussi, au siècle dernier. En ce temps-là, les pe-

après d'étonnantes conquêtes, a fini dans la défaite, la France, où Napoléon a fini par Waterloo, la France où, après la plus grande victoire du monde, nous avons, un jour, après une nouvelle défaite, perdu l'Al-

LES VOYAGES DE M. POINCARE

L'impossible incognito

Nous tenons pour inopportune la note Havas par laquelle M. Poincaré a fait connaître que son voyage à Londres, le mois prochain, aurait un caractère purement privé. Il y a des dédoublements de personnalité qui sont tout à fait impossibles.

Que M. Poincaré n'aille pas à Londres, nul ne s'en étonnera. Mais que, y allant, il prenne soin de faire savoir qu'il ne sait pas si lui, Premier ministre de France, ren-

pas si lui, Premier ministre de France, rencontre une maladresse, car le voyage sans la rencontre ferait beaucoup plus de mal que de bien.

Georges Clemenceau est arrivé à Nantes le vendredi 26 mai pour s'installer à L'Hôtel de France où seul un journaliste de *L'Écho National* est autorisé à le rencontrer. Précisons que les deux directeurs de ce journal parisien sont André Tardieu et… Georges Clemenceau. En soirée, il dîne chez M. Linyer le maire et conseiller général du Loroux-Bottereau.

Le samedi matin 27 mai, accompagné du préfet et du maire de Nantes il va rendre visite aux élèves du Lycée de jeunes filles de la rue Harrouys. Quelques élèves du Lycée annexe les ont rejointes. Elles lui remettent des bouquets de fleurs qu'il leur propose de déposer sur les cercueils de « poilus» nantais récemment rapportés des nécropoles du front et gardés au Château de Nantes en attendant l'inhumation dans les cimetières locaux. À 10 h il quitte le Lycée de jeunes filles puis va déjeuner chez le docteur Picard. La cérémonie d'inauguration du monument aux morts du lycée est prévue à 16 h 30.

SOCIÉTÉ AMICALE
des Anciens Élèves du Lycée Clémenceau

CÉRÉMONIE D'INAUGURATION
DU
MONUMENT COMMÉMORATIF
des Élèves et des Professeurs Morts pour la Patrie

Le SAMEDI 27 MAI 1922, à 16 heures 1/2 très précises
DANS LA COUR D'HONNEUR DU LYCEE
Sous la Présidence de M. Georges CLÉMENCEAU

Carte d'Entrée pour une Personne

Le carton d'invitation à la cérémonie d'inauguration (Archives du Lycée Clemenceau)

Georges Clemenceau au Lycée de jeunes filles (Collection Jean-Louis Liters)

À 16 heures, la cour d'honneur du lycée est pleine déjà d'une foule bruyante. Une tribune ornée de draperies pourpre et or fait face au monument aux morts. Une allée les relie, « *jalonnée de mâts vénitiens portant, surmontés de drapeaux tricolores, des cartouches au chiffre de l'ancien président du Conseil (un G et un C entrelacés).* » (*Le Phare)* De chaque côté, des chaises ont été installées, destinées aux familles des anciens élèves et professeurs morts à la guerre.

Georges Clemenceau et les personnalités officielles à la tribune d'honneur au début de la cérémonie.(Collection Jean-Louis Liters)

À 16 h 30, avec une précision militaire, Georges Clemenceau pénètre dans la cour d'honneur. « *Des acclamations retentissent, les mains battent, les chapeaux se lèvent.* » (*Le Populaire*). « *Aujourd'hui, il a pris une allure sévère : redingote, gilet et pantalon noirs, chapeau melon ; comme cravate, un petit nœud noir ; une canne noire aussi, avec, sur la crosse, son chiffre G. C. en lettres d'argent ; souliers vernis, ce qui est rare, et, comme toujours, gants gris, non pas en fil cette fois, mais en peau.* » (*L'Écho de Paris*) « *D'un pas alerte et toujours ferme* » Clemenceau gagne la tribune suivi par tous les personnages officiels. Le recteur de l'Académie de Rennes prend place à sa droite et le président de l'Amicale des anciens élèves, M. Pinard, à sa gauche. La musique du 65e Régiment d'infanterie de Nantes exécute La Marseillaise puis les élèves, accompagnés de leurs professeurs, défilent sur deux rangs le long de l'allée centrale, les bras chargés de bouquets de fleurs qu'ils déposent sur le socle du monument. Quand ils se sont rangés sous les arbres, à droite et à gauche, Clemenceau se lève et donne la parole « *naturellement au président de l'Amicale des anciens élèves du Lycée* » (*Le Populaire*) maître d'œuvre de ce moment commémoratif. Après Maurice Pinard, c'est autour d'Émile Laurent, président de l'association parisienne des anciens élèves du lycée de s'exprimer, bientôt suivi par M. Dubroux proviseur du lycée.

Maurice Pinard, président de l'Amicale des anciens élèves prononce son allocution (Archives du Lycée Clemenceau)

Lorsque celui-ci a terminé son discours, s'avance le drapeau tricolore du lycée porté par un élève du cours de Polytechnique, Crétin, accompagné d'un jeune Saint-Cyrien, ancien élève du lycée, en grand uniforme : Paul Mazeau. Clemenceau se lève alors et annonce : *« La parole est au drapeau* ». La sonnerie « au drapeau » résonne puis le Saint-Cyrien proclame les noms des 270 anciens élèves et fonctionnaires morts pour la Patrie. À l'énoncé de chaque nom un élève répond : « *Mort au champ d'honneur* ». À la fin de l'énumération, la musique du 65e RI joue, à la demande de Clemenceau : « Sambre et Meuse ».

Ensuite c'est au maire de Nantes, Paul Bellamy de s'exprimer suivi par le recteur de l'Académie de Rennes.

Tous ces orateurs, du haut de la tribune, ont tenu à faire la leçon aux élèves installés à leurs pieds, comme des professeurs du haut de la chaire, leur enjoignant d'être dignes des anciens élèves tombés au champ d'honneur, d'être des hommes héroïques à leur tour avant même que d'être jeunes, chargeant leurs épaules de tout le poids du sacrifice de leurs aînés.

L'appel aux morts (Archives du Lycée Clemenceau)

Quand on invite Georges Clemenceau à prononcer son discours, il se lève, tourne le dos à ces donneurs de leçons tout de raideur et de sévérité, et s'avance vers les élèves. Ceux-ci, quittant leurs places viennent se grouper devant la tribune pour mieux entendre leur aîné prononcer son discours ou plutôt son allocution improvisée. « *Une causerie familière, tantôt enjouée, tantôt émue* » écrit le journaliste du *Phare*. Il leur parle en condisciple *« Oui, j'ai passé par ce vieux lycée moisi…* » ; en complice aussi: « *J'étais petit au siècle dernier. En ce temps-là, les petits n'étaient pas très raisonnables. Ils avaient le nez insolent, la bouche mordante et du bon soleil dans les yeux.* » ; en grand frère enfin, sur un ton familier, pour témoigner de sa vie, de la vie. Pour leur dire qu'à la mort héroïque, indispensable parfois, il préfère le courage tranquille de l'écolier qui doit chaque jour préparer sa destinée ; tenter la vie !

Parmi les élèves groupés là il y a, Louis Poirier, bientôt 12 ans, qui écrira plus tard sous son nom de plume Julien Gracq : « *Nous formions le carré, assez intimidés, autour de la cour d'honneur. Il vint, vêtu de sombre, en gants gris, noir de plumage au milieu de la volière des uniformes et des robes d'hermine : il avait l'air d'être au milieu de ses laquais. Il fit un discours abrupt, où le ronronnement officiel n'avait pas de place, se compara à ces « vieilles chouettes que les paysans clouent à la porte de leurs granges », puis nous engagea à retrousser nos manches et à faire nos destinées. Et s'en alla tout de go, pendant que la musique du 65e versait quelque héroïsme au cœur des lycéens. Je puis dire que cette tache noire et suprêmement insolente, tapotant ses genoux du bout des doigts pendant que péroraient préfet, recteur et généraux, a dégonflé pour un enfant de douze ans en une minute de son prestige l'officiel aussi brutalement que la pointe de l'épingle une baudruche.* » (*Lettrines*, 1967, José Corti éditeur)

G. Clemenceau dans la cour d'honneur du lycée (Archives du Lycée Clemenceau)

Le texte du discours de Georges Clemenceau est à la fin de ce chapitre

L'ILLUSTRATION

SAMEDI 3 JUIN 1922

M. CLEMENCEAU PARLE AUX LYCÉENS DE NANTES

à la société amicale
des anciens élèves du lycée de Nantes
G. Clemenceau
Paris 13 Juin 1922

L'Illustration du 3 juin 1922 fait sa couverture de la photo de Georges Clemenceau s'adressant aux élèves, sans notes et sans micro ; photo que Clemenceau dédicace à la Société amicale des anciens élèves le 13 juin 1922.

(Collection Jean-Louis Liters)

Son discours terminé, Clemenceau descend de la tribune, se recueille devant le monument aux morts et s'en va, appuyé sur sa canne, tandis que les autorités civiles et militaires s'attardent dans la cour d'honneur du lycée.

Un monument s'en va, l'autre reste(Archives du Lycée Clemenceau)

Après avoir quitté le lycée, Georges Clemenceau est allé au Château de Nantes se recueillir un instant sur les cercueils des « poilus » déposés là. Le soir, à 19 h 30, il se rend au banquet annuel de l'Amicale des anciens élèves qui a ses habitudes aux Salons Turcaud, rue Voltaire. Il y retrouve 114 convives dont une bonne partie des officiels qui l'entouraient sur la tribune quelques heures plus tôt. Le dîner est copieux :

Crème d'Artois – Médicis
Saumon de Loire sauce Chivry
Filet de bœuf portugais
Poulardes piquées rôties Cresson
Asperges sauce crème
Comtesse Marie – Le nélusko
Dessert

Pour arroser le tout :

Médoc, Vallet en carafes
Laffite Canteloup 1906
Champagne
Café, Fine Champagne, Liqueurs

Ce menu plantureux est épicé de quelques discours des orateurs du jour (Pinard, Laurent, Bellamy) qui se félicitent du succès de « *l'émouvante journée* » et lèvent leur verre à « *l'illustre camarade* ». Le préfet, qui n'a pas pris la parole dans la cour du lycée se confond en flatteries devant « *un grand écrivain, un grand orateur, un grand patriote entré dans l'histoire* » et convie l'assemblée à lever son verre « *en l'honneur de Monsieur Millerand, Président de la République* » fonction à laquelle le grand homme politique qu'il a devant lui n'a pu accéder à cause des petitesses de la vie politique.

Invité par le président de l'Amicale à prendre la parole, Clemenceau, qui s'avoue fatigué, mais que le toast à Millerand a peut-être émoustillé, rappelle à ses thuriféraires : « *J'ai été violemment critiqué, injurié* » et leur assène : « *Nous avons en ce moment autre chose à faire qu'à nous entre-féliciter.* » Puis il consacre l'essentiel de sa courte intervention aux difficultés entre la France et ses alliés d'hier qui lui reprochent ses exigences envers l'Allemagne vaincue : « *Nous ne demandons rien qu'un peu de justice à notre égard. Ils nous ont magnifiquement aidés. Nous n'oublions rien de ce que nous leur devons. Quand nous sommes justes avec eux, pourquoi nous prêteraient-ils des arrière-pensées ? Qu'ils soient justes pour nous ; nous ne demandons pas autre chose. Nous ne demandons rien que la sécurité et le remboursement de ce qui nous est dû. Il ne faut pas que les vainqueurs soient exposés à faire figure de vaincus. Nous avons trop cédé.* »

Son allocution prononcée Clemenceau quitte les Salons Turcaud pour rejoindre son hôtel. Le lendemain, dimanche 28 mai, à 4 h du matin il quitte Nantes pour Paris en automobile. Ce même dimanche, grâce à une heureuse initiative de l'administration du lycée « *une foule considérable a défilé dans la cour d'honneur du Lycée Clemenceau et presque sans arrêt, de 8 heures à 20 heures, foule qui garda toujours une attitude pieusement recueillie. Un certain nombre de personnes avaient même apporté des fleurs qu'elles déposèrent devant le monument.* » (*Le Phare* du 30/05/1922)

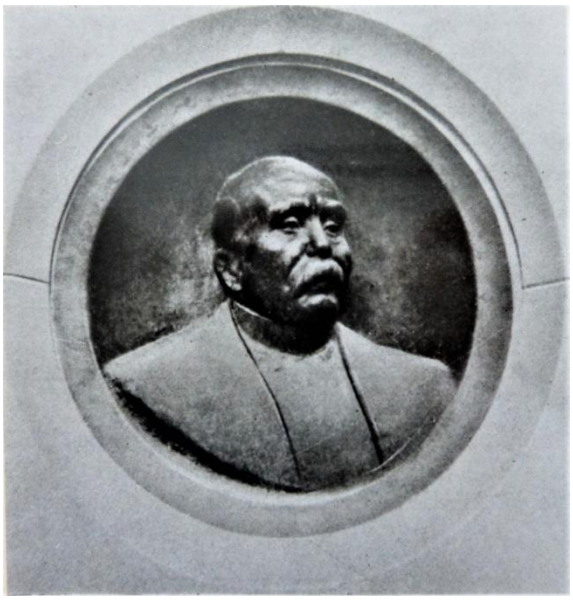
1929 : un monument pour le (presque) Nantais Georges Clemenceau

Le 24 novembre 1929, sept ans et demi après sa venue au lycée, Georges Clemenceau s'éteint. Maurice Pinard, toujours président de l'Amicale des anciens élèves, qui avait souhaité en 1922 que Clemenceau figure sur le monument aux morts du lycée, lance le projet d'un nouveau monument : « *pour honorer le grand citoyen qui, après avoir sauvé la France, savait lui-même honorer nos grands soldats.* »

La remémoration de la Grande Guerre est toujours au centre des préoccupations de l'Amicale mais c'est autant à l'ancien élève qu'au « Père la Victoire » que l'on veut rendre hommage, persuadé que sa gloire rayonnera sur le lycée et sur la ville. D'ailleurs, dès le lendemain du décès de Clemenceau le maire de Nantes, Léopold Cassegrain, a rebaptisé la « Rue du Lycée » « Rue Georges Clemenceau ». Nantes revendique son grand homme : « *Par ses études au Lycée et à l'École de Médecine il était comme son fils spirituel* » écrira Maurice Pinard en 1931. Déjà, lors de l'inauguration de 1922, le maire de Nantes, Paul Bellamy, avait tenté de s'approprier le glorieux Vendéen : « *La Ville de Nantes est fière de pouvoir presque vous compter au nombre de ses enfants.* »

Le monument projeté se veut un écho de celui inauguré en 1922 comme le déclarera le président de l'Amicale des anciens élèves en 1931 : « *Pendant que nous admirions cette scène touchante* [l'inauguration de 1922] *il nous vint à l'esprit, l'idée – ressemblant singulièrement à un vœu – qu'un jour une cérémonie analogue devrait être célébrée dans le même cadre* » mais cette fois, pour honorer Georges Clemenceau.

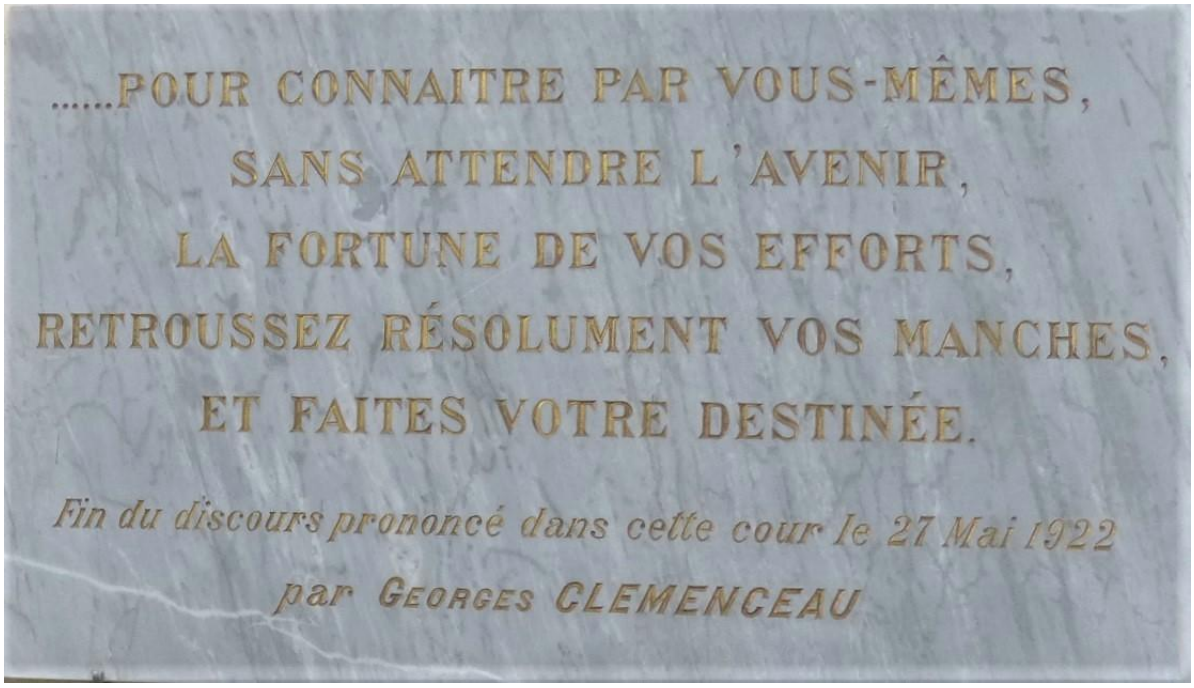
Le monument érigé dans la cour d'honneur sera donc une réplique du monument aux morts auquel il fait face. On choisit le même architecte : Charles Guignery mais le sculpteur Siméon Foucault n'est plus de ce monde. Alors, Maurice Pinard consulte les enfants et petits-enfants de Clemenceau, longuement (13 lettres sont conservées aux archives de l'Amicale) et ce sont eux qui choisissent l'artiste qui cisèlera le bronze du médaillon représentant le portrait de leur père: François Sicard, Prix de Rome (1891, membre de l'Institut, sculpteur attitré de Clemenceau.



Le médaillon sculpté par François Sicard

Dans la cour d'honneur du Lycée le monument en l'honneur de G. Clemenceau (au fond) fait face au monument aux morts de la guerre (au premier plan)

Pour bien marquer le lien entre les monuments jumeaux de la cour d'honneur, Maurice Pinard veut faire graver sur le dernier né la phrase qui termina le discours de Clemenceau à l'inauguration du premier : « *Pour connaître par vous-mêmes, sans attendre l'avenir, la fortune de vos efforts, retroussez résolument vos manches et faites votre destinée.* » Mais craignant que les lettres taillées dans la pierre ne résistent pas aux outrages des intempéries, on décide de faire graver la phrase sur une plaque de marbre placée à la sortie de la cour, près de celle qui reproduit le texte de loi déclarant que Georges Clemenceau a bien mérité de la Patrie.



La dernière phrase du discours de Clemenceau gravée dans le marbre

Le monument à Clemenceau et la cérémonie de son inauguration ne doivent pas en rabattre par rapport à la manifestation du 27 mai 1922 dont ils se veulent l'épilogue, le couronnement.

Pour financer le monument une souscription est lancée auprès des anciens élèves mais aussi des collectivités (Conseil Général, Municipalité de Nantes) Le Secrétariat d'État aux Beaux-arts est aussi mis à contribution. Parmi les anciens élèves sollicités figure Aristide Briand, alors inamovible ministre des Affaires Étrangères comme il avait été l'inamovible adversaire de Clemenceau l'empêchant même d'accéder à la fonction suprême : Président de la République. Il fait dont à l'Amicale « *d'une généreuse souscription* » selon les termes de Maurice Pinard.

Pour donner du lustre à l'inauguration le président de l'Amicale sollicite la participation ou au moins le témoignage de personnalités. En 1930 il se tourne vers le chef du gouvernement du moment, André Tardieu, proche collaborateur du « Tigre » en 1918-1919. Celui-ci accepte de venir présider la cérémonie mais un scandale politique (l'affaire Oustric) entraîne la chute de son gouvernement en décembre. L'inauguration est reportée au 26 avril 1931.

Dimanche 26 avril 1931 : inauguration du monument à Georges Clemenceau

Comme en 1922, on a pavoisé la cour d'honneur du lycée et installé une tribune couverte pour les personnalités ; cette fois face à l'entrée. Des sièges ont été disposés devant la tribune, de chaque côté de l'allée centrale pour les invités, tandis que les élèves prennent place sous les vérandas.

La tribune et le public dans la cour d'honneur du lycée(Archives du Lycée Clemenceau)

Mais la cérémonie aura bien du mal à se hisser au niveau de l'inauguration de 1922. N'est pas Clemenceau qui veut. Le Tardieu qui descend du train en gare de Nantes à 9 h du matin n'est plus le fringant président du Conseil de 1930 mais un ministre… de l'Agriculture. Celui que Maurice Pinard présente comme « *le collaborateur intime du Tigre* » et qui fera tout à l'heure l'éloge de son mentor en a été boudé. Non seulement Clemenceau lui a fermé sa porte depuis que, contre son avis, il a accepté de participer au gouvernement Poincaré en 1926, mais le Tigre ne lui a pas ménagé ses coups de griffe par personnes interposées jusqu'à ses derniers jours. Sur le quai de la gare quelques sifflets ont retenti à l'adresse de l'ancien président du Conseil : « *mais si timides que les applaudissements n'eurent aucune peine à les couvrir. Manifestation bien avortée et parfaitement ridicule des « jeunesses » socialistes et communistes. Un coup de sifflet d'ailleurs, venait de la locomotive du petit train d'Anjou que l'on ne peut accuser d'avoir obéi à une passion politique* » écrit *Le Phare de la Loire* du 27 avril qui consacre une demi-page à la cérémonie du jour.

Entre deux giboulées, parapluie au pied, dans la cour du lycée, le public attend, l'arrivée du ministre. (Archives du Lycée Clemenceau)

Le soleil aussi boude. En 1922 il avait illuminé l'inauguration du monument aux morts. Ce dimanche matin d'avril, c'est sous des giboulées de mars retardataires mais vindicatives que l'on va inaugurer le monument à Clemenceau. À 10 h, une averse s'abat sur les presque 500 personnes installées dans la cour d'honneur provoquant une belle pagaille. Certains se réfugient sur la tribune couverte, réservées aux personnalités. On s'y bouscule, on s'y serre pour laisser la place aux ministres et autres officiels qui reviennent de la préfecture à 10 h15.

L'arrivée d'André Tardieu… sous l'averse (Archives du Lycée Clemenceau)

Parmi les nombreuses personnalités présentes on remarque surtout l'absent, le seul parmi les hommes politiques du moment, ancien élève du lycée et Nantais qui plus est, qui aurait pu hisser la cérémonie à la hauteur de celle de 1922, s'il n'y avait eu le passé et le lourd passif : Aristide Briand. Maurice Pinard l'excuse : « *notre éminent camarade à qui des travaux absorbants n'ont pu permettre une absence d'une journée.* ». C'est son chef de cabinet au ministère des Affaires Étrangères, Georges Suard, un Nantais ancien élève du lycée, qui le représente.

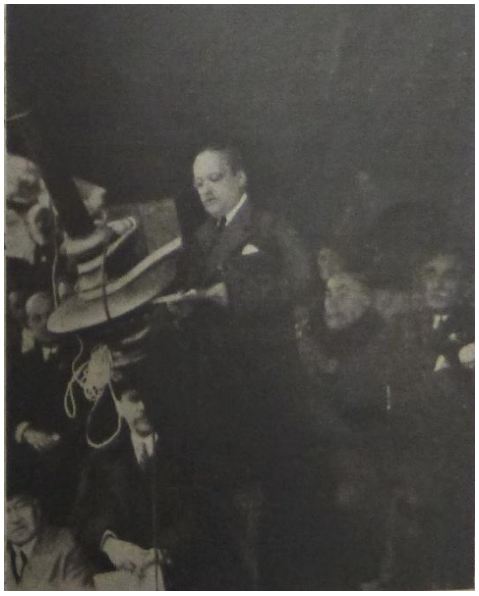
Entre le préfet, à gauche et le Recteur, à droite, André Tardieu, Maurice Petsche, représentant le ministre de l'Instruction Publique et Maurice Pinard (Archives du Lycée Clemenceau.

Comme 9 ans plus tôt la parole est largement mobilisée : 6 discours sont prononcés.

Comme 9 ans plus tôt retentit la Marseillaise exécutée par la fanfare du 65e RI au moment du dévoilement du monument.

Comme 9 ans plus tôt un banquet bavard (8 discours) clôture la cérémonie, mais à 12 h 45 et dans la salle de gymnastique (ancienne chapelle) du lycée

Et pour bien marquer la consanguinité entre les deux monuments, au moment des discours, deux groupes de jeunes élèves viennent déposer des fleurs devant le monument de Clemenceau puis devant le monument aux morts tandis que la musique militaire joue le Prélude de Tannhauser de Wagner.



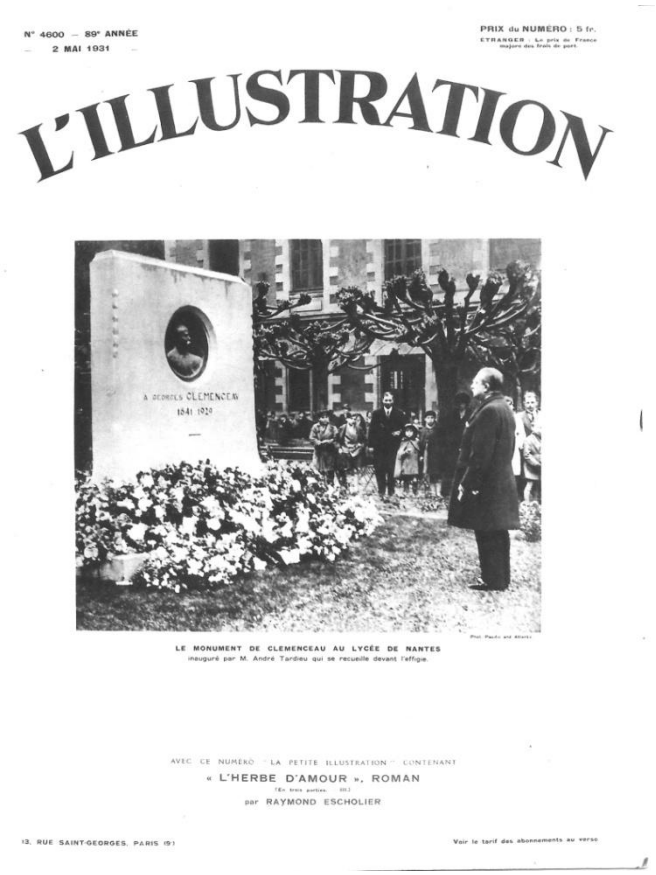
André Tardieu prononce son discours devant un microphone

Dépôts de gerbes par les jeunes élèves (Archives du Lycée Clemenceau)

« *Après un intervalle de neuf années, la cérémonie d'aujourd'hui est l'épilogue et comme le couronnement de celle du 27 mai 1922, qui consacra dans cette cour d'honneur le monument élevé à la mémoire de nos camardes morts pour la France.* » vient de déclarer en commençant son discours Maurice Pinard.

Cette cérémonie apportait la touche finale à un ensemble commémoratif de la Grande Guerre tout en contribuant à la construction de la mémoire du Lycée Clemenceau et de la ville de Nantes.

Et comme 9 ans plus tôt l'Amicale des anciens élèves rassembla faits et discours de la journée dans une plaquette de 74 pages : « Le monument de Georges Clemenceau au Lycée de Nantes, Cérémonie d'inauguration du 26 avril 1931 ». Un autre mémorial qui achève le projet commémoratif lancé par Jean Barou en 1915.



N° 4600 — 89e ANNÉE
2 MAI 1931

PRIX du NUMÉRO : 5 fr.
ÉTRANGER : Le prix de France majoré des frais de port.

L'ILLUSTRATION

LE MONUMENT DE CLEMENCEAU AU LYCÉE DE NANTES
inauguré par M. André Tardieu qui se recueille devant l'effigie.

AVEC CE NUMÉRO « LA PETITE ILLUSTRATION » CONTENANT
« L'HERBE D'AMOUR », ROMAN
par RAYMOND ESCHOLIER

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9e)

Voir le tarif des abonnements au verso

L'Illustration du 2 mai 1931 consacre s
couverture à l'inauguration du monume
à G. Clemenceau par A. Tardieu

Discours de Georges Clemenceau
prononcé le 27 mai 1922
à l'occasion de l'inauguration du monument aux morts du Lycée

Georges Clemenceau s'est adressé aux élèves, sans notes. Son discours nous est parvenu restitué par la plume des journalistes présents prenant à la volée les paroles de l'orateur. Autant dire que les versions diffèrent d'un journal à l'autre.

Deux quotidiens parisiens reproduisent le discours dans son intégralité et exactement dans les mêmes termes, ce qui laisse supposer qu'un seul journaliste à travailler pour les deux titres : *Le Temps* du 29 mai 1922 et *L'Echo National*, le journal de Clemenceau et Tardieu, du 28 mai 1922. L'hebdomadaire L'Illustration du 3 juin 1922 le reproduit aussi intégralement et à l'identique.

Les deux grands journaux nantais, *Le Phare de la Loire* et *Le Populaire de Nantes* dans leurs éditions du 28 mai, bien que concurrents et politiquement rivaux, font la même relation du discours, citant les mêmes extraits et dans les mêmes termes. Visiblement un seul journaliste à prêté sa plume pour les deux titres.

Les journaux nantais, ne citant que des extraits, ont tendance parfois à construire un autre discours en réunissant des passages de l'allocution séparés par des développements qu'ils jugent secondaires. D'autre part, comme on le verra, la version nantaise diffère parfois beaucoup de la version des journaux nationaux. Ou bien le journaliste avait la prise de notes moins rapide que son confrère parisien ou bien ce dernier a-t-il pu bénéficier d'une trace écrite fournie par Clemenceau.

Si le discours semble improvisé aux spectateurs et observateurs il a été préparé et peut-être quelques feuillets sur le bureau de l'ancien président du Conseil en portent-ils la trame. Pour réaliser la plaquette souvenir de l'inauguration du monument aux morts, l'Amicale des anciens élèves sollicita de Clemenceau le texte de son discours. « J'ai improvisé, je vais le réécrire » aurait-il dit. L'a-t-il retranscrit de mémoire, s'est-il servi de notes ou de l'article paru dans son quotidien ? Le texte manuscrit du discours a bien été envoyé à l'Amicale, puis… il a disparu ! Ce discours retravaillé, alourdi en passant de l'oral à l'écrit, nous le reproduisons ci-après, en dessous de la version des journaux parisiens (cette dernière *en italiques).* Nous avons rajouté quelques uns des extraits des journaux nantais *(en ce type d'écriture)*; ceci permettra d'apprécier la qualité des retranscriptions avant l'invention du magnétophone.

Messieurs les présidents des Sociétés amicales

Mes chers camarades de tous âges et de toutes promotions, vous avez entendu de bien belles paroles qui vous auront été profondément au cœur comme à moi-même, paroles que l'occasion commandait.

Oui, je suis venu vous apporter ici le témoignage d'une vie tourmentée, mais qui a reçu la plus belle récompense qu'on puisse jamais rêver le jour où j'ai eu la fierté de lire mon nom sur la façade de mon lycée. Oui, j'ai passé par ce vieux lycée moisi. J'étais petit moi

aussi au siècle dernier. En ce temps-là, les petits n'étaient pas très raisonnables. Ils avaient le nez insolent, la bouche mordante et du bon soleil dans les yeux. Ils sont devenus des hommes

Je suis venu vous apporter ici le témoignage d'une vie tourmentée, qui a reçu la plus belle récompense le jour où j'ai eu la fierté de lire mon nom sur la façade de notre Lycée. Oui, j'ai passé par ce vieux Lycée moisi où la verdure des arbres était de la mousse en hiver. J'étais petit au siècle dernier. En ce temps-là, les petits n'étaient pas très raisonnables. Ils avaient le nez insolent, la bouche mordante et du bon soleil dans les yeux. Ils sont devenus des hommes ; à quel prix ?

J'étais très content quand j'ai quitté le lycée, content, plus que content. On ne m'avait pas rendu bien malheureux pourtant et j'ai reconnu plus tard que tous les petits ennuis que j'y avais rencontrés n'étaient dus qu'à moi-même. Vous ferez de même vous aussi. Mais, pour s'en rendre compte, il faut apprendre la grande lutte qui attend les enfants, car la vie n'est qu'un ensemble de devoirs, de lutte : lutte pour le droit de fonder une famille de la faire prospérer et vivre ; lutte pour le droit d'aimer ceux qui nous entourent ; une lutte de courage, de noblesse et de générosité.

En ferai-je l'aveu ? J'étais très content quand j'ai quitté le Lycée. On ne m'avait pas rendu bien malheureux pourtant et j'ai reconnu plus tard que les principaux ennuis n'étaient dus qu'à moi-même et je me suis pris à aimer trop tard de bons maîtres que j'avais mal appréciés. Il vous arrivera de même, à vous aussi. Pour se rendre compte de ce passé, il faut apprendre la vie, il faut avoir pris part à la grande lutte qui attend les enfants à la porte du Lycée. Car la vie n'est qu'un ensemble de devoirs, bien souvent difficiles, pour gagner et maintenir le droit d'être, de fonder une famille, de la faire prospérer dans le présent et dans l'avenir ; elle est faite d'efforts incessants pour le droit d'aimer en paix ceux qui nous entourent, de combats, de courage, de noblesse, de générosité.

Je veux vous faire une confidence : j'ai été très content de quitter le lycée. Mais content plus que je ne peux vous le dire. On ne m'avait pourtant pas rendu bien malheureux. J'ai reconnu plus tard que les ennuis que j'y avais rencontrés n'étaient dus qu'à moi-même. Il faut bien apprendre aux enfants la grande lutte pour la vie. La vie, ce n'est pas une fête, c'est un devoir, c'est une lutte pour tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le monde, une lutte pour le droit de fonder une famille, de la faire prospérer, de la faire vivre, une lutte pour avoir le droit d'aimer ceux qu'on a le devoir d'aimer, une lutte pour le courage, une lutte pour la noblesse, une lutte pour la générosité.

Je ne le savais pas, comme peut-être vous ne le savez pas aujourd'hui. Je ne le pressentais même pas. La vie était pour moi comme un grand jardin où on n'avait qu'à entrer pour être accueilli par des personnes aimables, disant des choses charmantes.

Je ne le savais pas, comme peut-être vous ne le savez pas encore. Je ne le pressentais même pas. La vie m'apparaissait comme un grand jardin d'enchantements où, dès mon entrée, d'aimables personnes aux paroles charmantes allaient m'accueillir par des offrandes de fleurs et de fruits. Cela peut arriver, mais ce n'est pas la rencontre ordinaire.

Je ne savais pas cela comme je le sais aujourd'hui. La vie me paraissait comme un grand jardin fleuri.

Je n'avais pas quitté, cette vieille maison moisie dans laquelle les professeurs étaient beaucoup plus rébarbatifs et moins accueillants que ceux d'aujourd'hui, que je suis entré dans la vie. Je n'étais pas plus méchant qu'un autre, mais je me suis aperçu bientôt qu'il y avait plus de poussées à recevoir qu'à donner quand on échappe aux soins attentifs de la famille, qu'on est seul dans ce grand Paris, avec des concurrents qui se permettent, aux examens, aux concours de passer devant vous, sans votre permission.

Je suis rentré en moi-même et ai cherché tout de même une… sortie pour le futur développement de mon esprit. Je suis retourné aux vieilles étagères où il y avait de vieux livres du lycée, je les ai repris et je les ai relus et alors ma pensée s'est retournée vers ces bons professeurs, ces gens qui savaient tant de choses et nous en donnaient la meilleure partie.

Je n'avais pas quitté ces vieux murs, dont l'ombre faisait peut-être les professeurs moins bienveillants et même plus rébarbatifs qu'aujourd'hui, et déjà, avec le décor changé m'apparaissaient les sévères réalités. Je n'étais pas plus poltron qu'un autre. Je suis entré dans la grande bataille, où il y avait plus de poussées à recevoir qu'à donner. Quand on échappe aux soins attentifs de la famille et qu'on se trouve seul dans ce grand Paris, aux prises avec des concurrents qui se permettent, aux examens, aux concours, de passer devant vous, sans vous demander permission, il faut bien réfléchir.

Je suis entré dans la vie ; je n'étais pas plus méchant qu'un autre, je n'étais pas meilleur non plus. Je me suis aperçu bientôt qu'il y avait plus de poussées à recevoir qu'à donner, et alors, sans m'en rendre compte, je suis retourné aux étagères où étaient rangés de vieux livres déchirés, tachés ; je les ai relus et j'ai été étonné d'y voir tant de belles choses que je n'y avais pas vues d'abord.

Monsieur le Proviseur a dit tout à l'heure que, s'il fallait développer l'intelligence, il fallait faire l'éducation de l'intelligence et du cœur. L'intelligence est une chose précieuse. Mais il y a quelque chose qui vous conduira plus loin : le cœur, l'affection, l'amour.

Il n'y aura pas de professeurs du cœur et il n'y en aura pas besoin. Chacun de nous sait quels sont ses devoirs. Seulement, il faut être capable de les remplir ; il faut aussi avoir l'esprit de discipline.

Monsieur le Proviseur a dit avec justesse qu'il y avait à faire simultanément l'éducation de l'intelligence et du cœur. L'intelligence est une source précieuse de forces vives. Quelque chose vous conduira plus loin encore : le cœur, - c'est-à-dire l'affection, l'amour, le désintéressement, - qui vous donnera le grand outil du caractère.

Il n'y a pas de professeurs de sentiments. Il n'en est pas besoin. Chacun de nous connaît assez quels sont nos devoirs. Il faut avant tout se montrer capable de les remplir. Pour cela l'esprit de discipline est nécessaire pour qu'il subordonne l'égoïsme aux intérêts supérieurs de la famille, de la communauté.

Voilà ce que je suis venu vous dire, et quand, par-dessus vos têtes, j'aperçois la noble dalle de bronze, là-bas, et que je songe à ceux qui ont donné leur vie pour que vous soyez ici capables de leur succéder et de faire que la destinée de la France se poursuive dans la gloire

et la beauté, moi aussi, je cherche à dégager de cette magnifique et glorieuse histoire une leçon de philosophie.

Voilà ce que je suis venu vous dire dans votre intérêt personnel, comme dans l'intérêt de la Patrie, et quand j'aperçois par-dessus vos têtes la noble dalle de bronze, qui nous réunit en ce lieu, quand je songe à tous ceux qui ont donné leur vie pour garder l'indépendance de vos pensées, de vos actions, pour vous permettre d'égaler, peut-être de surpasser vos prédécesseurs, pour faire que la destinée de la France se poursuive dans le rayonnement de sa beauté, qui donc s'étonnera que je cherche à dégager de cette magnifique et glorieuse histoire une leçon de philosophie ?

Sur un champ de bataille d'Amérique, après la guerre de l'Esclavage, on inaugura un monument. Lincoln, qui présidait dit : « Nous ne venons pas honorer nos morts qui se sont donné à eux-mêmes tout l'honneur qu'ils pouvaient avoir. Nous venons nous honorer nous-mêmes en approchant d'eux et leur demandant les pensées qui nous sont nécessaires pour conduire à bien notre œuvre. »

Sur un champ de bataille d'Amérique, après la guerre de l'Esclavage, un monument fut inauguré. Le président Lincoln, qui présidait la cérémonie, prononça ces paroles : « Nous ne sommes pas ici pour honorer nos Morts. Cela n'est pas en notre pouvoir, car ils se sont donné à eux-mêmes tout l'honneur qu'ils pouvaient conquérir. Nous sommes venus nous honorer nous-mêmes à leur contact, leur demander l'enseignement des grandes pensées, qui nous permettront d'achever dignement leur œuvre par la nôtre. »

Ces paroles, en Amérique, pays déchiré par la guerre civile, avaient une portée bien différente de celle qu'elles peuvent avoir ici. Nous sommes un vieux pays, un très vieux pays, nous avons été, nous sommes aujourd'hui, le produite de la culture grecque, dont parlait tout à l'heure Monsieur le proviseur. Mais la culture grecque nous est venue par les Romains. Rome, elle-même, après avoir été conquise, comme disait Horace, Rome ayant vaincu la Grèce, se l'est assimilée ; mais le fond de la beauté, du sentiment grec, ne lui était pas propre, c'était une nation qui avait des velléités de germanisme ; les Romains n'étaient pas des idéalistes, mais des hommes de fer, de sang, qui ont été au gouffre, parce que leurs conquêtes n'avaient pas su leur inspirer de la pensée, du sentiment.

Ces paroles dans un pays déchiré par la guerre civile avaient une autre portée que celle qu'elles peuvent avoir aujourd'hui. Cependant le haut problème moral des générations, qui se succèdent dans l'effort pour une humanité plus belle et meilleure, n'a pas changé. Nous sommes un vieux pays avec de vieux devoirs, que nous ont légués nos grands morts dans toutes les manifestations des plus hautes activités. Qui de nous voudrait couronner d'une défaillance l'œuvre admirable de la Nation Française ?

Nous sommes les fils de cette grande culture grecque, dont nous parlait Monsieur le proviseur, mais d'une culture grecque qui nous est venue des Romains. Rome après avoir été conquise par sa conquête, comme disait Horace, s'est assimilé la Grèce vaincue, dans la mesure où elle pouvait se laisser pénétrer de sentiments qui n'étaient pas les siens. Les Romains n'étaient pas des idéalistes, oh non ! c'étaient, comme les Germains attardés de nos jours, des conquérants, des hommes de fer et de sang, qui sont allés au gouffre, parce qu'il leur a manqué la fleur du sentiment

Nous sommes, nous, le produit de la culture grecque et je me demande ce qui serait arrivé, si Alexandre ne s'était pas dirigé vers l'Orient. Peut-être notre histoire aurait-elle été tout autre. L'Empire romain subit l'invasion des Barbares, qui se nommaient alors comme aujourd'hui les Teutons, et nous sommes nés de l'accord qui s'est fait. Lisez votre histoire : prenez les livres qu'on vous donne, ce n'est que guerres succédant aux guerres. Nous arrivons ainsi jusqu'aux temps modernes, à travers la beauté de la Renaissance et, depuis ce temps, nous sommes la France.

Nous sommes la France où Louis XIV, après d'étonnantes conquêtes, a fini dans la défaite, la France où Napoléon a fini par Waterloo, la France où, après la plus grande victoire du monde, nous avons, un jour, après une nouvelle défaite, perdu l'Alsace-Lorraine.

Je me suis demandé parfois ce qu'il serait advenu de nous, si Alexandre avait tourné son hellénisme vers les Gaules, au lieu d'aller se perdre dans l'Orient ; toute notre histoire en eut été changée.

L'Empire romain désagrégé subit l'invasion des Barbares, qui se nommaient alors comme aujourd'hui les Teutons, et nous reprîmes lentement la conquête de nos conquérants. Prenez vos livres et lisez votre histoire, vous verrez sous des guerres succédant à des guerres, la pénétration continue de cette qualité de civilisation qui se dénomme aujourd'hui l'esprit français, l'esprit français avec ses grandeurs, comme avec ses faiblesses passagères, depuis le temps où la Renaissance a fixé les formules de la France française. La France de Louis XIV, après les plus beaux succès militaires, a fini dans la défaite. La France de Louis XV, au dehors, a été de renoncement. La France de Napoléon est tombée à Waterloo. Et moi j'ai vu la France de mon temps résister à Sedan, mais perdre l'Alsace et la Lorraine, la chair de notre chair. Voilà l'œuvre qui nous fut donnée à reprendre en cette suite ininterrompue d'efforts que nos détracteurs disent incompatibles avec les soubresauts de notre caractère. L'Alsace et la Lorraine sont françaises. Il nous reste la reconstitution de la France par la conquête de l'idée. A vous ce champ d'honneur !

Les morts parlent, disais-je tout à l'heure. Ils parlent très haut, ils et nous disent leurs magnifiques espoirs. Moi qui vous parle, j'ai vécu, de 1871 à 1914 cinquante ans d'humiliation et de douleur. Je croyais bien mourir sans jamais rentrer à Metz et à Strasbourg et puis les destinées en ont voulu autrement.

Les morts parlent, disais-je tout à l'heure. Ils parlent très haut et nous disent de grands espoirs. Moi qui vous fais ce discours, j'ai vécu la terrible défaite. J'ai vécu cinquante ans d'humiliation et de douleur sous la menace allemande. Je croyais bien mourir sans rentrer à Metz et à Strasbourg. Mais la France est demeurée ferme et les destinées se sont accomplies.

Les Allemands ont fondu de l'autre côté du Rhin. Quatre-vingt-treize homme de science ont signé pour attester qu'ils avaient le droit de violer le territoire de la Belgique qu'ils avaient protégé de leurs signatures. Plus ils étaient haut, plus ils se sont ravalés. Plus ils étaient grand, plus ils se sont abaissés à jamais.

Ils se taisent aujourd'hui. Ils pourraient parler quand on accuse la France, quand on dit qu'elle veut la guerre. Ils savent bien que ce n'est pas vrai. Eh bien ! pas un d'eux ne s'est

levé pour dire : « J'ai trahi ». Nous nous serions alors inclinés devant la probité allemande. Ce geste nous a été refusé.

Affolés d'un germanisme dominateur, les Allemands ont fondu sur nous, croyant inaugurer ainsi leur conquête du monde. Il s'est trouvé chez eux, ô honte ! quatre-vingt-treize homme de la plus haute science pour féliciter Guillaume II d'avoir violé la parole allemande, d'avoir failli aux engagements écrits, protecteurs de la Belgique neutre. Plus ces hommes avaient été hauts dans l'estime du monde, plus bas ils sont tombés pour jamais. Ce spectacle est de ceux que les peuples de conscience et de cœur n'avaient jamais donnés.

Tous ces savants dépourvus de la science du devoir se taisent aujourd'hui, quand ce serait l'heure de racheter peut-être quelques chose de cet affreux passé. Mensongèrement les fauteurs de massacres et de turpitudes sans nom nous accusent de vouloir la guerre. Qui, de l'autre côté du Rhin, s'est levé pour reconnaître que, malgré nos misères, nous avons tout fait pour conserver la paix ? Et pourquoi ferions-nous la guerre aujourd'hui, alors que dans cent ans nos ruines ne seront pas relevées ? Un mot de probité de l'Allemagne eût pu changer nos sentiments. Ce geste nous a été refusé.

Nous avons été attaqués et je vais vous faire ma confession. Je ne croyais pas à la victoire finale. Je savais que tous nos enfants allaient verser leur sang. J'espérais que les vieux auraient leur tour. Je me disais que, comme à Waterloo, ils étaient trop nombreux et je n'étais pas sûr que les alliés nous arrivassent !

Les Français, avant d'être aidés, ont su me rendre l'espérance et me faire rougir du doute qui était entré dans ma pensée. Je profitai de la leçon. A la tête des affaires j'ai eu la gloire, l'honneur, le bonheur de voir que tous les Français ont fait leur devoir. Eh bien ! nous sommes tous dans le même triomphe, dans la même victoire. Nous voici arrivés à la conclusion de cette cérémonie et il y a encore une ou deux choses que je voudrais vous dire. Pardonnez-moi de vous parler sur un ton familier, mais je veux vous parler comme un vieux camarade à de jeunes amis.

Et pourtant, c'est bien nous, les Français, qui avons été attaqués. Il n'est pas de contradiction possible. En ferai-je l'aveu ? Je ne croyais pas à la victoire finale. Jeune et vieux, je savais que le sang français allait être profusément versé. Mais, comme à Waterloo, je me disais qu'ils étaient trop nombreux et je n'étais pas sûr que les alliés en vinssent à la résolution de nous aider. Eh bien ! avant même que le secours n'arrivât, les soldats français m'ont rendu l'espérance, m'ont fait rougir d'un doute injurieux.

A la tête des affaires j'ai eu la chance insigne de pouvoir apprécier mieux que personne, comment les Français ont su faire jusqu'au bout le grand devoir. Vous pouvez m'en croire ; il n'est personne de nous qui n'ait droit à sa belle part de triomphe, à sa juste palme de la victoire. Ce ne sont pas des mots ; ce n'est que l'hommage dû à la vérité.

Je voudrais bien savoir de quel œil vous me voyez ici ? Est-ce comme un vieux hibou qu'on cloue sur une porte de grange ? Eh bien ! puisque le vieux hibou bat encore de l'aile et se souvient qu'il était l'oiseau de la sagesse, il voudrait vous dire une parole précise que je voudrais que vous remportiez chez vous.

Vous me pardonnerez de vous parler sur un ton familier, comme un vieux camarade à de jeunes amis. Je ne sais trop de quel œil vous me voyez. Peut-être comme un de ces vieux

hiboux, battant de l'aile au vent, cloué par nos paysans à la porte des granges pour le crime, selon le fabuliste, de voir clair la nuit. Le hibou, à Athènes, fut l'oiseau de la sagesse. Il pourrait peut-être encore vous faire entendre quelques paroles à emporter chez vous.

Je crains beaucoup que vous me regardiez comme un vieux hibou déplumé qu'on cloue à la porte des granges pour les punir, dit le fabuliste, de voir clair la nuit. Et bien, puisque le vieux hibou bat encore de l'aile sans qu'il soit besoin de vent pour l'agiter, il voudrait vous dire la parole précise qu'il désire que vous remportiez chez vous.

C'est très beau de se jeter à l'ennemi, de laisser tous ceux qu'on aime, tous ceux qu'on chérit, mais il y a d'autres sortes de courage : il y a le courage de l'écolier qui veut apprendre, qui passe par-dessus l'ennui, les leçons du professeur pour tacher de se faire lui-même, et voyez vos papas, ils travaillent, ils subissent des échecs, ils souffrent, peinent, ont des malheurs, s'efforcent de les racheter, de se refaire une vie meilleure ; on ne leur élève pas des monuments à ceux-là parce que chacun de nous ne demande qu'une chose : faire le bonheur des siens, de ceux qu'on aime.

Mes jeunes amis, qui rêvez peut-être d'aventures, laissez-moi vous confier une remarque à retenir. C'est très beau de se jeter à l'ennemi, de jeter au gouffre, en un moment d'enthousiasme éperdu, la mémoire de tous ceux qu'on chérit, le plus précieux trésor d'espérance, de sacrifier ce trésor de la vie pour une cause digne d'un dévouement total. Il y a aussi le courage tranquille – dépourvu d'éclat j'en conviens – de l'écolier qui, pour devenir homme, pour mériter la dignité de ce nom, sent le besoin d'apprendre, de se constituer des ressources de pensées et d'actions, avant de courir les chances de la vie. L'ennui des leçons, la pesanteur des mots qui semblent impénétrables, la difficulté d'entrée dans l'esprit du professeur, autant d'obstacles à surmonter pour vous rendre un jour capables de vous faire honneur à vous-mêmes dans les rencontres qui se préparent. Regardez faire vos papas qui furent écoliers comme vous. Ignorez-vous leurs peines, leurs travaux, leurs déceptions quelquefois, leur endurance, leur obstination à tâcher de vous faire une vie meilleure ? Voilà l'exemple. Il n'est pas de monument pour ceux-là. Il n'en est pas besoin pour les exciter au labeur. Ils n'en sont pas moins grands dans l'obscure dureté du devoir. Vous songerez à eux quand ils auront disparu. Commencez dès aujourd'hui ; ce sera la meilleure préparation.

Voyez-vous, c'est très beau de se jeter à l'ennemi, d'abandonner tout ce qui est précieux sur la terre, tous ceux qu'on aime. Ce sont des actes sublimes. Mais il y a une autre sorte de courage : le courage tranquille. Le courage du soldat, il n'y a pas besoin de vous l'enseigner, vous l'avez tous, il appartient à la race. Il faut avoir celui pour lequel il n'y a pas de cérémonies, pas de fleurs, mas de monuments. Il faut avoir le courage civique.

Le courage du soldat ! Je suis tranquille. Il n'y a pas besoin de vous l'enseigner. Il appartient à votre race et vos pères l'ont abondamment prouvé ; il faut avoir celui pour lequel on ne fait pas de cérémonies, celui auquel il est tout naturel de répondre par dévouement. Voyez-vous ces professeurs ? Nous étions très mauvais autrefois et ne faisions pas toujours bien ce que nous devions faire, eh bien nos professeurs ont une tâche ingrate. Ils tâchent de fixer les idées dans l'esprit des petits révoltés qui ne veulent pas apprendre. Je

vous demande donc de les regarder comme des papas, des grands frères, comme des gens qui ne peuvent avoir pour vous que de bons sentiments.

Le courage du soldat ? je suis tranquille. Il ne vous fera jamais défaut. Votre race, vos pères ont fait leurs preuves. Il vous faut encore le courage ingrat, qui demande à tout heure une continuité de sacrifices quelquefois méconnus hors des cérémonies. Il vous reste à apprendre les joies du dévouement au-dessus des trompeuses récompenses. Voyez ces professeurs qui s'entêtent à vous instruire, en dépit des efforts inconscients de la jeunesse pour demeurer dans l'ignorance. Croyez-vous que vous leur donniez toujours la joie de sentir qu'au moins leur dévouement ne sera pas perdu ? C'est une question que vous ne vous posez pas. Vous en viendrez là cependant quelque jour. Alors vous sentirez qu'ils ont été bons comme des papas, comme des grands frères et vous reconnaîtrez une dette que vous n'aurez pas acquittée.

A eux je ne demande rien que de continuer. La belle et grande Université française s'est magnifiquement développée depuis que j'étais sur les bancs de l'école. Il faut que la discipline règne. Vous en avez besoin, même de celle qui est injuste. Il peut arriver qu'un surveillant se trompe mais vous en verrez bien d'autres dans la vie et plus c'est injuste plus vous aurez de mérite. C'est ce qu'on dit au soldat : vous obéirez d'abord, et réclamerez ensuite.

A eux je ne demande rien que de continuer. La belle et grande université française s'est remarquablement développée depuis que j'ai passé sur les bancs de l'école. Sa gloire est que son œuvre ne sera jamais achevée. Je lui fais confiance et vous pouvez, en cela, m'imiter. Je sais que la discipline encore bien douce du Lycée vous est à charge. La vie vous en réserve des aggravations. C'est l'apprentissage indispensable qui commence. L'homme ne peut se former que par la règle. Il n'évitera pas l'injustice ; à lui de s'y préparer. La discipline militaire veut que l'on subisse la punition même injuste avant de réclamer. Cela est dur, mais salutaire pour confirmer chacun dans la maîtrise de soi, à la condition, que, du côté de la puissance, on n'en abuse pas.

Voilà mes enfants, ce que je voulais vous dire. Ce n'est pas bien nouveau, mais je le ressens profondément. Je suis en état aujourd'hui de comparer ce que je sais et ce que j'ai appris le long du chemin. Il faut savoir, il y a un art pour faire toute chose, trâiner une brouette, se servir du rabot etc. Eh bien ! il faut l'apprendre, il ne faut pas mépriser le travail à quelque rang qu'on le rencontre.

Vous, vous visez plus haut, au travail intellectuel. Quelques uns d'entre vous se borneront à des acquisitions moyennes pour jouir de la vie. D'autres voudront cultiver au plus haut degré les facultés de penser. C'est pour ceux-là que je parle, parce que c'est une grande satisfaction pour moi de pouvoir retrouver mes camarades sans arrière-pensée.

Je ne peux désormais désirer qu'une chose : donner un bon conseil. Eh bien ! tentez la vie.

Je ne sais pas si vous aimez vos professeurs aujourd'hui, mais je vous donne ma parole que vous les aimerez plus tard ; commencez donc dès aujourd'hui. Je veux vous citer en terminant cette grande parole de Socrate qui venait d'être jugé. Il avait été condamné à mort. Il ne prononça pas un discours de justification. Non ! Mais il dit : « Il est temps que je

rentre dans le silence. Nous allons nous quitter pou toujours, moi pour mourir, vous pour vivre et les dieux savent qui aura la meilleure part. »

Eh bien ! mes chers enfants nous allons nous quitter, moi pour mourir et vous pour préparer la vie française. Vous pouvez le faire en travaillant, en faisant sans cesse des efforts, en devenant des hommes,

Oui ! mes chers amis, je ne reverrai sans doute plus votre lycée, mais vous vivrez dans ma pensée, dans mon souvenir. Oubliez-moi ! Retroussez vos manches et faites votre destinée !

Je ne vous ai rien dit de nouveau, mes chers enfants. C'est assez pour moi d'avoir essayé de vous faire sentir, comme je fais moi-même, quelques-unes des conditions de votre destinée. Travaillez, c'est le dernier mot de tout. Il y a des difficultés mais point de déceptions en ce chemin. Je vous ai dit mon expérience de la route ardue. Il y a un art de tout faire. La lime, le rabot veulent un apprentissage. Apprenez, apprenez. Il n'est rien dans quelque travail que ce soit qui n'ait sa récompense de grandeur.

Et n'est-ce pas par le travail intellectuel qu'il faut toujours commencer, si l'on veut s'élever au-dessus d'une machine humaine ? Quelques-uns d'entre vous se borneront à des acquisitions moyennes pour satisfaire bientôt aux nécessités du présent. D'autres s'attacheront aux plus hauts développements de la culture de l'esprit. A chacun la part est assez belle. La plus noble ambition, croyez-en mon conseil, est de tenter la vie.

Je veux que ce soit mon dernier mot.

Socrate condamné à mort, se tourna vers ses juges et leur dit : « Il est temps que je rentre dans le silence. Nous allons nous séparer à jamais ; moi pour mourir et vous pour vivre. Les dieux seuls savent qui de nous a la meilleure part. »

Qu'il me soit permis de m'approprier ce sentiment. Nous allons nous quitter, moi pour aller à ma fin, vous pour devenir des hommes, des hommes français dignes de votre histoire. Oubliez-moi, vous que je garderai dans mon souvenir. Mais pour connaître par vous-mêmes sans attendre l'avenir, la fortune de vos efforts, retroussez résolument vos manches et faites votre destinée.

Je vais sortir de la vie, je ne désire qu'une chose, donner un bon conseil à ceux qui vont y entrer. Comme le disait Socrate à ses juges : Il est temps que je rentre dans le silence.

Nous allons probablement nous quitter pour toujours, moi pour mourir, vous pour vivre et pour préparer la vie française.

Adieu, mes chers amis, je vous serais reconnaissant d'avoir bien voulu m'écouter un instant. Oubliez-moi, retroussez vos manches, faites votre destinée.

se tourna vers ses juges et leur dit : "Il est temps que je
rentre dans le silence. Nous allons nous séparer, ~~je pour mourir~~ je vivrai,
moi pour ~~fin~~ mourir et vous pour vivre. Les Dieux seuls
savent qui de nous a le meilleur ~~sort~~ part." Qu'il me
soit permis de m'approprier ce sentiment. Nous allons
nous quitter, moi pour aller à ma fin, vous pour devenir
des hommes, des hommes français dignes de votre histoire.
Oubliez moi, vous que je garderai dans mon souvenir.
Mais pour ~~savoir~~ connaître par vous mêmes, sans attendre l'avenir,
la fortune de vos efforts, retournez vigoureusement vos
manches et faites votre destinée.

Les dernières lignes du manuscrit du discours envoyé par Clemenceau à l'Amicale des anciens élèves

Sources et bibliographie

Outre les ouvrages et journaux cités dans le texte :

Les archives de l'Amicale des Anciens Élèves du Lycée Clemenceau

Les archives du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau

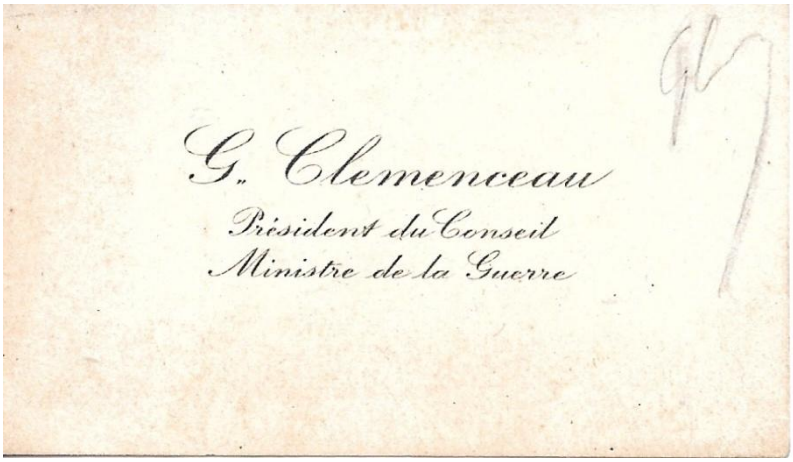
Les Archives Départementales de la Loire-Atlantique

Les Archives Municipales de Nantes

Les collections du Musée d'Histoire de Nantes, Château des ducs de Bretagne

Nantes, Le Lycée Clemenceau, 200 ans d'Histoire de Jean Guiffan, Joël Barreau, Jean-Louis Liters, Éditions Coiffard, Nantes, octobre 2008

La construction de la mémoire d'une ville, Nantes 1914 – 1992 de Didier Guyvarc'h, Presses universitaires du Septentrion, Paris, janvier 1998



La carte de visite du Tigre ; avec sa griffe ?
(Collection Jean-Louis Liters)

« *Nous aurons beau faire, nous resterons la génération de la guerre.* ». (Roland Dorgelès - Préface à « L'héroïque pastorale » de Louis Vuillemin, ancien élève du Grand Lycée de Nantes)

C'est à cette génération des tranchées que rend hommage Georges Clemenceau, le 27 mai 1922, en venant inaugurer dans la cour d'honneur du lycée, qui désormais porte son nom, le monument érigé en mémoire des anciens élèves et professeurs morts à la guerre. S'adressant alors à la nouvelle génération, qui ignore qu'elle sera aussi celle de la guerre, il lui délivre ce message : « *Retroussez vos manches, faites votre destin.* »

Le 26 avril 1931, dans la même cour d'honneur, avec le même cérémonial, c'est un autre monument que l'on inaugure, à la mémoire de Georges Clemenceau décédé deux ans plus tôt, épilogue d'une longue Grande Guerre.

Ce livre présente, à partir de leurs témoignages, le vécu des anciens élèves du Lycée sur le front, la longue liste de ceux qui sont tombés et les commémorations de la Grande Guerre autour de la personne de Georges Clemenceau.

Jean Bourgeon, Jean-Louis Liters

Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes